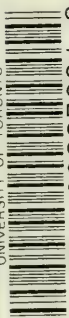


UNIVERSITY OF TORONTO

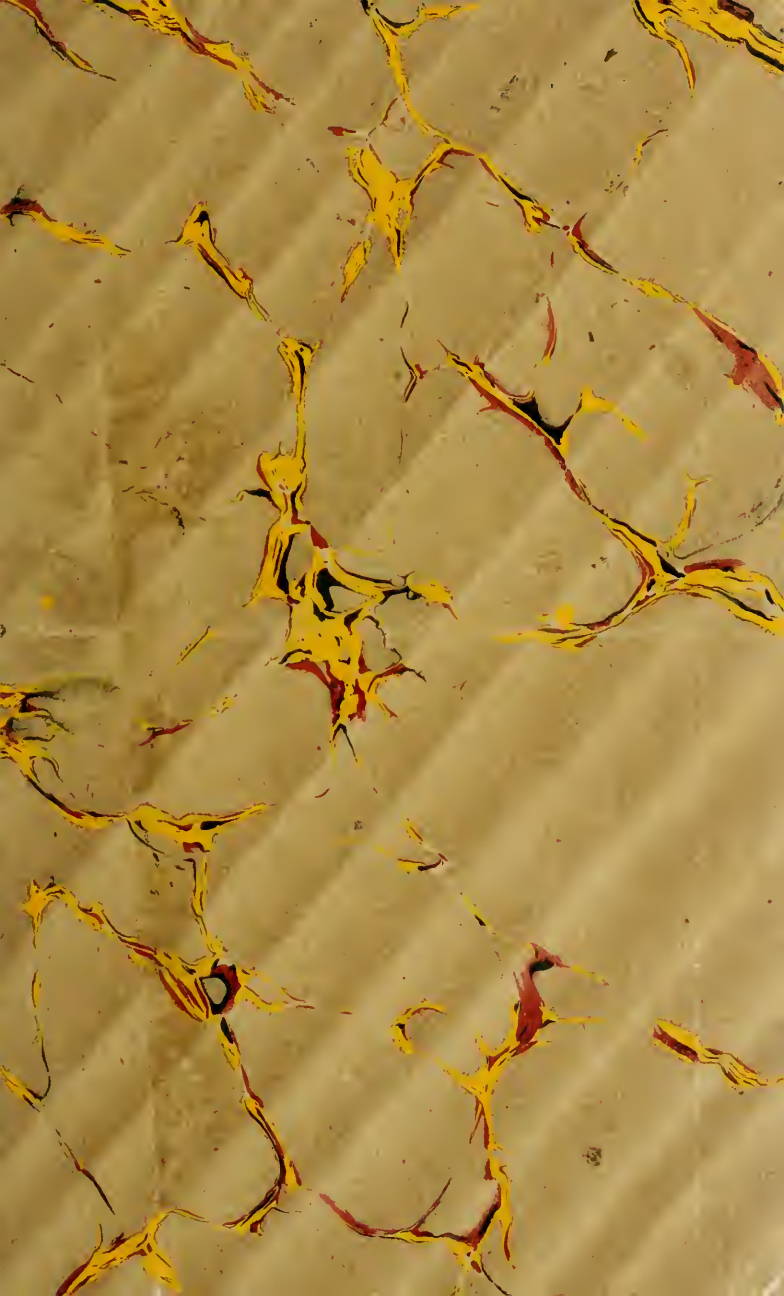


3 1761 00887991 8

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY







LES PETITES

CARDINAL

156

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR :

Format grand in-18.

L'ABBÉ CONSTANTIN, 133 ^e édition.....	1 vol.
CRIQUELLE, 71 ^e édition.....	1 —
L'INVASION, 19 ^e édition.....	1 —
MADAME ET MONSIEUR CARDINAL, 49 ^e édition.....	1 —
UN MARIAGE D'AMOUR, 35 ^e édition.....	1 —
LES PETITES CARDINAL, 44 ^e édition.....	1 —
PRINCESSE, 43 ^e édition.....	1 —

Format petit in-8, papier vergé à la cuve.

DEUX MARIAGES.....	1 —
LA FAMILLE CARDINAL.....	1 —

Format grand in-8 raisin.

L'ABBÉ CONSTANTIN, illustré par M ^{me} MADELEINE LEMAIRE, — dix-huit aquarelles hors texte et dix- huit en-têtes et culs-de-lampes, — imprimé sur magnifique papier vélin du marais par Boussod, Valadon et C ^{ie}	1 —
--	-----

Format in-8 cavalier.

DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.....	Brochure
---	----------

H. 1688 cat

LUDOVIC HALÉVY

LES PETITES

CARDINAL

MADAME CANIVET

LE PROGRAMME DE MONSIEUR CARDINAL

PAULINE CARDINAL

VIRGINIE CARDINAL — LE FEU D'ARTIFICE

LA FÉNÉLOPE — PENDANT L'ÉMEUTE — RÉGÉNÈRES

UN BUDGET PAÏ SIEN — LA DOULE NOIRE

▲ L'OPÉRA

Douze vignettes par Henry Maigrot.

QUARANTE-SEPTIÈME ÉDITION

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1889

Droits de reproduction et de traduction réservés.

28456
1/8/93.

PQ
2273
P4
1889

Les six premiers chapitres de ce volume font suite
aux deux premiers chapitres du volume intitulé : *Ma-
tame et Monsieur Cardinal*.

Paris, Calmann Lévy, éditeur.



LES PETITES CARDINAL

C'était le 29 novembre 1875, le soir de la reprise de *Don Juan* à l'Opéra. On chantait le second acte. J'avais un fauteuil à l'orchestre, à droite, dans un petit coin peuplé de vieux habitués qui n'écoutent que le ballet... Et comme le ballet n'était que pour l'acte suivant, on ne donnait, dans ce petit coin, que

fort peu d'attention à la querelle de Zerline et de Masetto... Nous causions... Nous bavardions... Nous parlions du temps passé, de la vieille salle de la rue Le Peletier, de l'Opéra d'avant la guerre et d'avant l'incendie... Que de pertes irréparables dans le corps de ballet! Que de jolies filles disparues! Les Villeroy, les Brach, les Volter, les Georgeault... et les petites Cardinal...

Les petites Cardinal! Je les avais oubliées... Les petites Cardinal, éternellement flanquées de leur vénérable mère, la majestueuse, la plantureuse madame Cardinal, avec son imposante couronne de cheveux blancs, avec ses belles lunettes d'argent plantées sur un gros nez tout noir de tabac... Et monsieur Cardinal!... Je ne savais rien des destinées présentes de cette intéressante famille... L'occasion me parut propice pour en avoir des nouvelles.

Le rideau tombe, je monte sur la scène... Me voilà dans le foyer de la danse, avant l'acte du ballet, commençant patiemment ma petite enquête. J'interroge les anciennes de l'Opéra. La réponse est partout la même : « Virginie Cardinal n'est pas rentrée à l'Opéra après la guerre, et Pauline Cardinal n'a pas reparu aux Italiens après l'incendie. » Plus de petites Car-

dinal! plus de madame Cardinal! La chaîne était brisée.

On m'écoutait, d'ailleurs, d'une oreille distraite. Ce n'était pas seulement la première de *Don Juan*, c'était aussi la première des costumes de Grévin, et ces demoiselles frétilaient gentiment devant la grande glace du foyer, sanglant les lacets de leurs chaussures de danse, se détirant pour rompre leurs maillots, faisant bouffer leurs jupes de gaze. Puis, tout d'un coup, brrrr! brrrr! sonnerie électrique. En scène!... en scène!... Sortie générale. Toute l'armée des Pierrettes, des Polichinelles et des Arlequines va se masser en bon ordre, au fond du théâtre, sur un grand praticable. Elles attendaient là le signal du défilé et faisaient ainsi en l'air l'effet d'un peloton de jolis petits chevaux, encensant, piaffant, se cambrant, se cabrant et se préparant à charger. C'était charmant à voir; mais cela ne m'apprenait rien du tout sur le sort de madame Cardinal.

Je reçois une légère tape sur l'épaule. Je me retourne et me trouve nez à nez avec une très gentille petite Polichinelle, grand bonnet de Cauchoise, bosse bariolée par devant, bosse bariolée par derrière, collerette tuyautée, épaulettes de satin bouffantes...

au milieu de tout cela, la mine fort éveillée d'une gamine de seize ans.

— Monsieur X..., c'est vous?

— C'est moi.

— Et c'est vous qui demandez des nouvelles de la famille Cardinal?

— Oui, c'est moi.

— Eh bien! si ça ne vous fait pas peur de monter aux quatrièmes loges, allez trouver ma tante, madame Canivet.

— Madame Canivet?

— Oui. Elle est ouvreuse aux quatrièmes, côté pair de l'amphithéâtre; elle est en relations avec madame Cardinal.

— Mais peut-être vous-même savez-vous quelque chose?

— Mon Dieu, oui, mais pas grand'chose. Je sais que...

Mais la petite Polichinelle fut brusquement interrompue dans son discours.

— Qu'est-ce que vous faites là, mademoiselle Canivet? Allons! à votre place, sur le praticable!

C'était la voix du régisseur de la danse, l'aimable monsieur Pluque, lequel en habit noir, en cravate

blanche, sérieux et digne, surveillait les mouvements de son petit corps d'armée. Mademoiselle Canivet, en trois bonds, alla prendre son rang dans la mascarade, et de là-haut me cria encore une fois :

— Allez voir ma tante ! allez voir ma tante !

—

Et ma foi, j'y allai, après le ballet, pendant le finale. Grande ombre de Mozart, pardonne-moi ! C'est terriblement haut les quatrièmes loges !... J'arrive cependant par des escaliers toujours somptueux et par des couloirs toujours pavés de mosaïques. Donc, j'arrive, et m'adressant à la première ouvreuse qui me tombe sous la main :

— Côté pair de l'amphithéâtre ?

— C'est ici.

— Madame Canivet ?

— C'est moi.

Elle me regardait fort attentivement, madame Canivet, et voilà qu'elle s'écrie .

— Mais, attendez donc, je vous connais. Vous êtes monsieur X... ?

— Oui, je suis monsieur X...

— Je vous connais parfaitement; nous avons dîné ensemble.

— Dîné ensemble! Et où cela?

— Mais, chez madame Cardinal!

Alors, d'un seul coup, comme par un rideau brusquement déchiré, je la revis, cette table où nous avons pris place tous les deux, madame Canivet et moi. Oui, c'était bien chez madame Cardinal, aux Bati-gnolles... Il y avait de cela quelque chose comme une dizaine d'années... Nous étions un soir à l'Opéra, dans le pauvre vieil Opéra brûlé de la rue Drouot... Nous étions là quatre... oui, quatre... mes souvenirs revenaient très nets... Un sénateur, un vrai sénateur, qui siégeait au Luxembourg en habit brodé, le premier secrétaire d'une grande ambassade étrangère, un peintre et moi, votre très humble serviteur. Nous étions dans un couloir... il y avait dans l'ancien Opéra de vieux couloirs délicieux, avec un tas de petits coins et recoins mal éclairés par des quinquets fumeux. Nous avons attrapé les deux petites Cardinal dans un de ces couloirs, et nous leur demandions de nous faire le plaisir de venir le lendemain dîner avec nous au Café Anglais. Elles en grillaient d'envie, les deux petites Cardinal, mais jamais,

disaient-elles, jamais maman ne consentira... Vous ne connaissez pas maman!...

Et, tout d'un coup, elle apparut au bout du couloir, cette mère redoutable. « Bon, s'écria-t-elle, voilà que
« vous allez encore faire avoir des calottes à mes
« filles. — Oh! madame Cardinal... — Je n'aime pas
« qu'elles flânent dans les couloirs... Je ne veux pas
« de ça... ce n'est pas convenable. »

Moi de pousser le sénateur en avant. Madame Cardinal avait de grands égards pour les gens influents. Le sénateur prit la parole : « Voyons, madame Cardinal, ne vous fâchez pas, j'étais là, ma présence
« doit vous rassurer... C'était bien innocent, allez.
« Nous demandions tout simplement à ces chères
« petites de venir dîner avec nous au Café Anglais.
« — Sans leur mère! — Mais vous nous feriez le
« plus grand plaisir, madame Cardinal... — C'est
« ça, la famille Cardinal irait faire la noce dans des
« cabarets ! Pourquoi pas monsieur Cardinal, pendant que vous y êtes? Est-ce que vous vous fichez
« du monde? »

Madame Cardinal jeta violemment cette phrase au nez du sénateur; mais, brusquement, elle s'arrêta, troublée, changea de visage... Elle sentait qu'elle

avait été trop loin... Elle craignait d'avoir froissé le sénateur, et cherchant à réparer les choses :

— Je vous demande pardon ; j'ai eu tort, mais vous savez, je suis comme une lionne quand il s'agit de mes filles... Vous voulez dîner avec les petites ? Eh bien, ça peut s'arranger... Voulez-vous venir demain, tous les quatre, sans cérémonie, manger la soupe et le bœuf à la maison ? Monsieur Cardinal sera très honoré...

Nous nous consultons du regard, et, sans broncher, le plus sérieusement du monde, malgré la belle envie de rire qui nous serrait à la gorge, nous acceptons... Et le lendemain, après nous être fait précéder, dès le matin, par des bourriches de gibier et des paniers de vin de Champagne, nous sonnions à six heures et demie à la porte de monsieur Cardinal. Il nous reçut avec une parfaite courtoisie. Si on avait cherché le fin des choses, on aurait démêlé une certaine nuance de réserve à l'égard du sénateur, mais peu de chose, très peu de chose. Tout allait bien. Les deux petites étaient gentilles comme des amours avec leurs robes de mousseline blanche et leurs larges ceintures bleues. Le père, la mère, les enfants, cela faisait un tableau délicieux, presque touchant. On

respirait comme une odeur de vertus patriarcales... Nous étions tous, à commencer par monsieur Cardinal, en habit noir, en cravate blanche... Nous devons avoir l'air d'une brave petite noce de province.

Drelin... drelin... on sonne... Ça doit être le vol-au-vent, s'écrie madame Cardinal. Une petite bonne entre, parle bas à madame Cardinal... Agitation manifeste de madame Cardinal... Elle appelle Virginie... Petite délibération très animée... Décidément, ce n'était pas le vol-au-vent, mais qu'est-ce que c'était? Enfin, Virginie vient à nous :

— Voilà ce qui se passe, nous dit-elle; c'est madame Canivet, une vieille amie de maman, une très brave femme qui venait nous demander à dîner... Maman veut la renvoyer... moi, je dis que ce ne serait pas bien... Parce qu'elle est ouvreuse à l'Opéra, ce n'est pas une raison...

Nous nous récrions tous les quatre... Nous exigeons madame Canivet... On nous l'accorde... Elle entre... On nous la présente, et nous nous mettons à table... Quel dîner! quelle conversation!

Jamais je n'ai mangé de meilleur appétit ni plus gaiement...

C'était une petite fête qui sortait tout à fait de l'ordinaire.

Madame Canivet mangeait ferme et buvait sec, mais sans perdre aucunement la tête, et toutes les lois qu'elle pouvait saisir une éclaircie dans la conversation, elle y glissait négligemment la phrase suivante, avec un sourire aimable à l'adresse du sénateur :

— Quand je pense qu'avec un peu de protection, je pourrais descendre des quatrièmes loges aux troisièmes loges !

Le sénateur faisait la bête, avait l'air de ne pas entendre, mais madame Canivet ne se décourageait pas et cela revenait perpétuellement comme le refrain d'une ballade.

— Quand je pense qu'avec un peu de protection, etc., etc...

Au dessert, monsieur Cardinal et le sénateur *s'empoignèrent* sur le coup d'État. Ce fut le bouquet !

Et je la retrouvais, madame Canivet... toujours aux quatrièmes loges... pas descendue aux troisièmes. Il me parut poli de m'en étonner.

— J'allais descendre, monsieur, me dit-elle, je

descendais sans le Quatre Septembre... mais ne parlons pas de ça. Je m'animerais trop... Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

— On m'a dit que vous pouviez me donner des nouvelles de madame Cardinal.

— Certainement, et de toutes fraîches... d'avant-hier... Elle m'a écrit ; mais prenez donc la peine de vous asseoir.

Elle m'offrait une place sur une magnifique banquette de faux cuir de Cordoue... Le plus grand luxe règne à l'Opéra jusque dans les couloirs des quatrièmes loges. Je m'assieds à côté de madame Canivet sur la banquette et nous nous mettons à tailler une petite bavette.

Un garde municipal sommeillait, raide dans son uniforme, les deux mains sur son sabre et casque en tête, à l'autre extrémité de la banquette... Par les petits carreaux des loges, les échos du finale de *Don Juan* arrivaient mollement jusqu'à nous et servaient d'accompagnement aux paroles de madame Canivet.

—

— Madame Cardinal s'est retirée à la campagne

avec monsieur Cardinal naturellement... Virginie leur a acheté une jolie maison à Ribeaumont, un village près de Saint-Germain... Elle leur a donné ça comme cadeau de noce... Le marquis, vous vous rappelez bien le marquis ? il a eu la chance de devenir veuf et il a épousé Virginie. Elle est marquise pour de vrai. Pauline, la cadette, je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Faut croire qu'elle a mal tourné. J'en ai parlé deux ou trois fois à madame Cardinal, et elle m'a répondu : « Je n'ai plus qu'une fille qui est « marquise à Florence. Ne me parlez jamais de « l'autre. » Alors je ne lui en parle plus. Vous me demandez si madame Cardinal s'amuse à la campagne. Elle s'y amuse à périr. Vous savez, elle avait l'habitude des Batignolles, et quand on a l'habitude des Batignolles... mais c'est une femme de devoir, et dès qu'elle a compris qu'il s'agissait de l'avenir politique de monsieur Cardinal, elle s'est inclinée... Mon Dieu oui, il s'est mis sérieusement à la politique ; ça avait toujours été son rêve, et dans sa lettre d'avant-hier, madame Cardinal m'écrivait : « Monsieur Cardinal est content, très content... ça va « bien, ça va très bien... »

Là-dessus, grand brouhaha. Toutes les portes

s'ouvrent. C'était l'entr'acte. Le rideau venait de tomber. Le vrai spectacle commençait. Tous ces braves gens, avec un air de joie et de délivrance, se précipitaient dans les escaliers et couraient au grand foyer comme on court à un feu d'artifice.

Madame Canivet s'en alla à ses petites affaires et moi je redescendis. Ainsi monsieur Cardinal s'était mis sérieusement à la politique, et il était content, et ça allait bien. Il me sembla que ce phénomène méritait d'être étudié de près. Un petit voyage à Ribeaumont n'était qu'une grande promenade, et, le lendemain, une vieille calèche de Saint-Germain me déposait devant la porte de monsieur Cardinal.

Une façon de petit écriteau était suspendu à la porte et contenait cet avis précieux :

Monsieur Cardinal se tient tous les jours, même le dimanche, de midi à quatre heures, à la disposition des électeurs de Ribeaumont et des communes environnantes pour les éclairer sur leurs devoirs et surtout sur leurs droits.

Élections sénatoriales, législatives, départementales, arrondissementales, municipales et autres.

Cela commençait bien. Je sonnai. J'entendis aussitôt une voix, une voix bien connue... « Amélie... » « Amélie... On sonne... on sonne... » Le sable du jardin cria sous des pas précipités. Je me trouvai en présence d'une petite bonne.

— Vous venez pour la politique... Vous êtes un électeur?

— Non... non. Je désirerais parler à madame Cardinal.

Je fus interrompu par un cri... Madame Cardinal m'avait reconnu, et elle accourait... Elle faisait du moins tout ce qu'elle pouvait pour accourir... Ses petites mèches folles flottaient au vent, ses lunettes sautaient sur son nez, son large visage était encore élargi par l'enthousiasme et de sa poitrine haletante sortaient ces mots : « Vous ! vous ! c'est vous !... » Jamais, je crois, je n'ai été accueilli avec de telles démonstrations de joie et d'affection... J'en étais un peu honteux. Monsieur Cardinal fut plus digne. Il me reçut en haut de son perron, me fit traverser son

antichambre, ouvrit une porte et, avec un geste majestueux :

— Entrez... entrez dans le salon... Je pourrais dire dans le temple.

Je le regardai un peu étonné et je répétai :

— Dans le temple ?

— Oui. Regardez... Mon Dieu!... Voici mon Dieu!... Là, sur la cheminée.

Moi, je cherchais à voir... mais le temple était obscur. J'apercevais bien quelque chose de brun sur la cheminée, mais je ne me rendais pas bien compte...

— Voltaire! C'est Voltaire! Connaissez-vous ce buste de Voltaire ?

Si je le connaissais ce buste de Voltaire! C'était moi qui l'avais acheté! Mon ami Paul était en Angleterre... Un matin, je reçois une lettre de lui... Lis donc, m'écrivait-il, ce billet de Virginie et fais le nécessaire. Voici à peu près ce qu'il disait, le billet de Virginie : « Mon ami, c'est la semaine prochaine
« le jour de naissance de papa. Autrefois nous lui
« souhaitions sa fête à la Saint-Michel, mais, à présent, il ne veut plus, il dit que fêter les saints
« c'est s'adonner à des superstitions. Alors nous fêtons son jour de naissance. Ca revient au même

pour les cadeaux... Tu sais comme il est délicat, papa, comme il est fier... Jamais il ne demande rien directement, mais il trouve toujours moyen adroitement, sans avoir l'air, de me faire savoir ce qui lui ferait plaisir. Or, depuis une quinzaine, du « soir au matin, à déjeuner, à dîner, tout le temps « enfin, il me parle d'un buste de Voltaire... Vol- « taire, tu sais, c'est son Dieu... Ah! si j'avais un « buste de Voltaire... Ah! j'en ai vu un bien beau, « en bronze, grandeur nature, boulevard Poisson- « nière, etc., etc. Alors, tu serais bien gentil d'écrire « de là-bas à un de tes amis d'acheter le buste et de « l'envoyer chez nous. Qu'on ne se trompe pas... « C'est un buste qui a la tête penchée et qui sourit... « Papa dit que c'est tout à fait le sourire de Vol- « taire... Seulement que le marchand ne fasse pas « de bêtises comme l'année dernière pour le meuble « de salon... Tu sais, on l'a apporté avec une carte « et une facture à ton nom... Papa a tout de même « gardé le meuble, mais il a été pendant quinze « jours dans une espèce de colère muette. Il ne nous « parlait plus, à maman, ni à moi. Qu'on envoie le « buste tout bonnement sans carte ni facture. »

Et nous voilà tous les trois, madame Cardinal,

monsieur Cardinal et moi, assis autour de la cheminée, sous la présidence de Voltaire. On se met à causer, mais cette causerie-là ne faisait pas du tout mon affaire. Ce n'était guère qu'un monologue de monsieur Cardinal... Il tenait à servir son pays dans la mesure de ses forces... Paris, il le reconnaissait, était un théâtre trop vaste pour lui... Mais il avait déjà rendu de grands services à Ribeaumont, il en rendrait de plus grands encore... Il avait affaire à des esprits bien étroits, bien arriérés... De braves gens, mais de pauvres gens... tout entiers à leurs champs et à leurs vignes... Il aurait raison de cette apathie... Hardi pionnier du suffrage universel, il creuserait jusqu'au tuf... etc., etc.

Il allait... il allait... Cela durait depuis un quart d'heure et je commençais à regretter mon expédition de Ribeaumont. Ce qu'il me fallait, c'était un petit bout de causerie, seul à seule, avec madame Cardinal.

Par bonheur, tout à coup, au milieu d'une tirade de monsieur Cardinal, coup de sonnette... monsieur Cardinal lève la tête, dresse l'oreille... son regard s'allume... Il sentait la poudre... Si c'était un électeur... C'en était un ! La petite bonne le fait entre-

dans le salon. Il était atroce, l'électeur ! Bottes éculées, paletot râpé, chapeau mou, cravate en corde, moustaches cirées... Abominable enfin, abominable !

Monsieur Cardinal s'était élancé :

— Vous désirez me parler, mon ami ?

— Oui, au sujet de mon inscription électorale...
Figurez-vous qu'ils veulent m'effacer à cause d'une méchante condamnation de quatre sous...

— Venez, mon ami, venez, passons dans mon cabinet...

Et monsieur Cardinal entra dans son cabinet après avoir fait très respectueusement passer le premier son délicieux client.

—

J'étais seul avec madame Cardinal. Je n'eus pas besoin de toucher au ressort pour faire partir la mécanique. Les paroles jaillirent toutes seules, abondantes et naïves, des lèvres de madame Cardinal :

— Que je suis contente de vous voir... Ah ! vous me rappelez un temps !... Le bon temps... L'Opéra... La loge de madame Monge... La leçon de madame Dominique... Et c'est fini maintenant... Il a fallu

s'expatrier à la campagne... Je me suis sacrifiée, mon cher monsieur, positivement sacrifiée... Vous savez ce qui s'était passé sous la Commune... Monsieur Cardinal avait accepté une place de magistrat... On l'arrête... On allait l'envoyer sur les pontons... Le marquis va trouver monsieur Thiers... Monsieur Cardinal nous est rendu. Mais voilà qu'on commence à se demander dans Batignolles comment monsieur Cardinal s'y est pris pour se faire mettre en liberté... Et voilà qu'on découvre la vérité... Sa fille maîtresse d'un marquis! Ce marquis, ami de monsieur Thiers! Du coup, monsieur Cardinal a été coulé dans Batignolles... Les purs se mettent à lui tourner le dos, à lui faire avanies sur avanies... Ça n'ébranlait pas les convictions de monsieur Cardinal, mais ça l'attristait... C'est alors qu'il a commencé à parler de s'expatrier à la campagne... Il y avait des vérités utiles à répandre dans le sein des populations rurales... Et répandre des vérités, ça a toujours été la passion de monsieur Cardinal : « Il y a de l'apôtre en moi, dit-il souvent, j'ai besoin de répandre des vérités... » D'ailleurs, je n'ai pas besoin d'insister là-dessus... Vous connaissez le caractère de monsieur Cardinal

— Je le connais, madame Cardinal, je le connais parfaitement.

— Et puis, il y avait encore autre chose; il y avait l'état de siège à Paris. Monsieur Cardinal en mourait, de l'état de siège, il ne faisait que répéter: « J'étouffe, j'étouffe sous cet état de siège... Je me
« sens là comme un poids... Je ne sais pas comment
« vous faites pour respirer; moi, je ne peux pas... Je
« ne peux pas!... » Et, tous les soirs, à l'heure de la patrouille, il avait une crise terrible... Vous savez, dans les temps qui ont suivi la Commune, il y avait des patrouilles à cheval qui parcouraient les rues. Aux Batignolles, c'étaient des cuirassiers. A neuf heures moins un quart, tous les soirs, régulièrement, ils passaient sous nos fenêtres. Dès huit heures et demie, monsieur Cardinal commençait à s'agiter... Il sentait venir la patrouille. Je lui disais: « Mon ami, si
« ça te fait trop de mal de les entendre passer, ne
« reste pas ici, va à ton petit café. » Il me répondait: « Non, non, je pourrais les rencontrer, et je ne
« sais pas ce qui se passerait. Non, je ne le
« sais pas... et puis, d'ailleurs, tant mieux, ça ali-
« mente ma colère, ça l'alimente. » Il restait... Et quand le pas des chevaux faisait toc toc sous nos te-

nêtres, monsieur Cardinal devenait blême. Il ne disait pas une parole. Il était effrayant à voir. Quelquefois il se traînait jusqu'à la croisée, et il disait : « Le sabre nu ! Ils ont le sabre nu ! » Au milieu de tout ça, le pauvre homme, il végétait... Moi, je me tirais encore d'affaire ; j'avais l'Opéra, j'avais Pauline...

— C'est vrai. Pauline... Parlez-moi donc un peu de Pauline.

— Oui, je vais vous en parler, mais à vous, à vous seul. Il y a une plaie dans notre famille, et cette plaie, c'est Pauline. Elle m'inquiétait, Pauline... D'abord, elle ne travaillait pas sa danse, et quand une enfant ne travaille pas sa danse, c'est mauvais, c'est signe qu'elle nourrit des idées... Et puis, ce n'était pas du tout la nature de Virginie... Si confiante, Virginie, si tendre, si comme il faut avec sa mère... et me consultant sur tout. Pauline, au contraire, elle me fuyait, elle m'échappait. Elle n'avait pas sur son avenir, sur ses espérances, de ces abandons, de ces épanchements qu'on doit avoir avec sa mère. Je faisais bonne garde, mais les filles, vous savez, quand c'est résolu à se perdre, la mère la plus vigilante n'y peut rien. Dans les coulisses, je voyais

toujours un petit jeune homme tourner, tourner autour de Pauline. Je l'avais interrogée sur ce jeune homme; elle me disait : « C'est un jeune homme très bien, qui est dans une bonne position, secrétaire d'un ministre. » Secrétaire d'un ministre!... Est-ce que c'est une position, ça, dans un pays où les ministres tombent comme des capucins de cartes?... Enfin, un jour, voilà Pauline qui s'ouvre à moi, qui me dit qu'elle aime ce galopin... qu'elle l'adore... qu'elle en meurt... qu'elle veut se donner à lui par amour... Des monstruosité, quoi!... Sans compter qu'il y avait encore autre chose. Pauline connaissait les opinions politiques de monsieur Cardinal. Eh bien! son père lui aurait tout pardonné... oui, tout... excepté un fonctionnaire public du gouvernement de monsieur Mac-Mahon... Je fais un grand discours à Pauline, et je lui signifie que je ne veux plus qu'elle adresse la parole à son pierrot de secrétaire de ministre. Elle a l'air de se rendre à mes raisons. Et, le soir, savez-vous ce qui est arrivé le soir, mon cher monsieur, le savez-vous?

— Je m'en doute, madame Cardinal.

— Le soir — on jouait *Robert* — elle m'a filé

entre les doigts après le ballet des nonnes. Tout le monde descend... pas de Pauline... Je ne savais pas où il nichait, le pierrot. Sans ça, j'y aurais couru pour lui reprendre mon enfant. Je ne pouvais pas aller sonner dans tous les ministères et demander au concierge : « Est-ce que ce serait par hasard le secrétaire de votre ministre?... » Je rentre à la maison, et monsieur Cardinal pâlit en me voyant seule. Je tombe à ses genoux : « Pardonne-moi, monsieur Cardinal, pardonne-moi... J'ai été une mauvaise mère; j'ai manqué de surveillance. » Il me relève, il m'embrasse, et nous pleurons ensemble... Il est admirable dans ces moments-là, monsieur Cardinal... Elle est revenue le lendemain, la petite malheureuse, et nous avons eu la faiblesse de lui pardonner. Mais, voyez-vous, quand une enfant vous a fait une chose comme ça, on n'a plus de confiance... monsieur Cardinal me le disait tristement : « Vois-tu, madame Cardinal, c'est une enfant qui nous échappera; elle n'entourera pas notre vieillesse... Ce ne sera pas comme Virginie ! » Ah! Virginie! quel ange! Je vous en parlerai tout à l'heure quand j'aurai fini avec Pauline, et ça ne sera pas long... Elle a quitté la danse, Pauline, elle a un hôtel,

des chevaux, des voitures, mais elle a oublié les siens...

Je ne lui ai demandé qu'une chose. Je lui ai dit :
 « Écoute, ton père a un avenir... eh bien, je t'en
 « supplie, ne galvaude pas le nom de Cardinal...
 « Change de nom. »

Elle m'a répondu : « C'est fait depuis un
 « mois, maman... Ça n'avait aucun chic... Pau-
 « line Cardinal... Je m'appelle Pauline de Giral-
 « das. »

— Madame de Giraldas, c'est elle?

— Oui, c'est elle... et la marquise Cavalcanti, c'est mon ange, c'est ma Virginie... Il l'a épousée, mon cher Monsieur, il l'a épousée... Elle habite un palais à Florence... Et tenant son rang... Et reçue partout... Et se faisant respecter... Et pas d'amant.. Nous sommes allés la voir à Florence, monsieur Cardinal et moi... Nous avons passé huit jours dans son palais... Le marquis a été parfait... Il nous a comblés de cadeaux... monsieur Cardinal me disait : « Ça fait
 « plaisir des cadeaux qu'on peut accepter la tête
 « haute... des cadeaux d'un vrai gendre... Et puis
 « cet homme-là, malgré l'abîme politique qui nous
 « sépare, je dois le reconnaître, il a de la race, il sait

« donner, il donne bien. » Nous devions revenir à Paris directement, mais voilà qu'au dernier moment monsieur Cardinal se ravise et me dit : « Madame Cardinal, si nous poussions jusqu'à Rome.

« — Jusqu'à Rome, monsieur Cardinal, mais prends garde, c'est le pays des prêtres... Est-ce que tu pourras voir ça tranquillement ?

« — Oui, madame Cardinal, je veux visiter cet antre de la superstition. » Et nous avons poussé jusqu'à Rome... Tout le long de la route monsieur Cardinal me disait : « Rome, madame Cardinal, je suis sûr que ça me laissera froid. » Et, en effet, ça l'a laissé froid...

Nous avons vu tout ce qu'il y avait à voir, excepté l'intérieur des églises, parce que monsieur Cardinal n'aurait pas voulu y mettre les pieds, et partout monsieur Cardinal avait le même mot : « C'est surfait, madame Cardinal, c'est surfait ! »

Rome l'exaspérait avec toutes ses églises et tous ses couvents : « C'est une ville morte, madame Cardinal, me disait-il, une ville à faire disparaître de la surface du globe... Tenez... Je ne connais pas Chi-

« cago... Mais je préfère Chicago... C'est vivant, au
« moins, Chicago. »

Au bout de trois jours, monsieur Cardinal en avait assez... Ça lui faisait mal de respirer cet air là... Ça lui donnait des spasmes, des oppressions... Nous étions donc en train de faire nos malles quand un garçon de l'hôtel nous prend à part et nous dit :
« Il y a une audience de Sa Sainteté aujourd'hui à
« quatre heures et j'ai deux cartes d'entrée... Les
« voulez-vous ? »

Je lui réponds : « Mon ami, si vous connaissiez
« mieux monsieur Cardinal, vous ne nous feriez pas
« une proposition pareille. » Mais monsieur Cardinal n'interrompt : « Pardon, madame Cardinal, pardon.
« Je n'aurais pas cherché cette rencontre, mais, puis-
« que l'occasion se présente... nous irons au Va-
« tican. » Et nous y sommes allés... Moi je n'étais pas fâchée de voir ça, mais mon inquiétude c'était monsieur Cardinal. Il m'avait bien promis d'être calme, de se contenir, mais je connaissais la violence de son caractère, je savais que le Pape, c'était sa bête noire... Nous arrivons, on nous fait entrer dans une belle salle et on nous explique qu'il faudra nous mettre à genoux quand on annoncera Sa Sainteté...

A genoux monsieur Cardinal!... Je me dis : « Qu'est-ce qui va se passer ? Jamais monsieur Cardinal ne consentira à s'agenouiller devant une créature humaine. » La porte s'ouvre... on annonce Sa Sainteté... Monsieur Cardinal se met à genoux... C'est-à-dire que je n'y comprenais rien... Et le Pape s'approche de nous... Ah dame! à ce moment-là!... qu'est-ce que vous voulez!... J'ai eu un peu de religion dans mon enfance... et j'en aurais peut-être encore sans monsieur Cardinal... et puis on est faible... on est femme... Enfin j'ai été bouleversée par l'émotion... J'avais des larmes dans les yeux... Il me semblait que je refaisais ma première communion... Mais voilà que, tout d'un coup, à l'instant où le Pape passait juste devant nous, je vois monsieur Cardinal qui se lève tout droit et qui, sans saluer, fixe fièrement le Pape, bien dans les yeux, d'homme à homme...

En ce moment la porte du cabinet de monsieur Cardinal s'ouvrit... C'était l'électeur... Il avait remis son chapeau mou... Il avait tiré de sa poche une

vieille blague en caoutchouc et il bourrait sa pipe. Une vague odeur de tabac et d'alcool flottait autour du personnage.

Monsieur Cardinal le reconduisit avec les plus grands égards et le saluant très humblement :

— A votre service, mon ami, toujours à votre service.

Décembre 1875



MADAME CANIVET

Cinq années plus tard, encore à l'Opéra, le vendredi 28 mai 1880, vers dix heures du soir... il faut être précis quand il s'agit de choses de cette importance... j'étais allé, entre le second et le troisième acte d'*Aïda*, bavarder un peu avec ma vieille amie madame de X***. Avant d'entrer dans la loge, j'avais

remis mon paletot à l'ouvreuse, mais sans faire aucunement attention au visage de cette complaisante personne.

Ma visite terminée, je sors de la loge et voilà que, tout en m'aidant à remettre mon paletot, la brave dame me dit :

— Monsieur s'est toujours bien porté depuis la petite visite qu'il m'a faite, il y a trois ou quatre ans...

— Une visite ! Quelle visite ?

— Eh oui !... là-haut. . J'étais ouvreuse aux quatrième loges, vous êtes venu me demander des nouvelles de la famille Cardinal... Je suis madame Canivet.

Madame Canivet !... Ah ! pour le coup je me rappelai... C'était madame Canivet qui m'avait, le soir de la reprise de *Don Juan*, donné des nouvelles de la famille Cardinal. Descendre aux troisième loges, c'était alors toute l'ambition de madame Canivet... Cette ambition avait été plus que satisfaite... C'était aux première loges que je retrouvais madame Canivet. Je lui en fis mon compliment :

— Ah ! me répondit-elle, voilà comment c'est arrivé... Je suis concierge dans le quartier de la

Madeleine. Eh bien, il y a eu tant et tant de changements de ministres dans ces derniers temps, que j'ai fini par en avoir un... de ministre dans ma maison. Il a parlé à monsieur Vaucorbeil et je suis descendue aux premières loges.

Je refélicitai madame Canivet et profitai de l'occasion pour lui demander des nouvelles de madame Cardinal.

— Madame Cardinal... Oh, elle va bien la chère dame... Toujours à la campagne avec son mari... Mais bien attristée, bien démontée... Parce que, figurez-vous... c'est à ne pas croire... monsieur Cardinal n'a pas encore de place.

— Pas de place ?

— Pas la moindre. Elle m'a encore écrit la semaine dernière, madame Cardinal, et elle me dit que ce pauvre monsieur Cardinal est bien découragé, tellement découragé qu'il parle de renoncer à la politique.

— Oh!... Et elle vous écrit souvent madame Cardinal?...

— Très souvent.

— Et vous gardez ses lettres ?

— Pieusement, monsieur, pieusement. Elles sont si intéressantes, si touchantes... C'est une femme ad-

mirable, madame Cardinal, une femme qui n'a jamais connu que deux choses : son mari et son devoir.

— Je sais, je sais... J'ai toujours eu beaucoup d'affection pour madame Cardinal.

— Et elle aussi pour vous... Tenez, dans cette lettre de la semaine dernière, elle me disait : « Maintenant que vous voilà descendue aux premières loges, vous devez voir souvent ces messieurs... Faites-leur mes amitiés... » Et vous étiez nommé... nommé le premier...

— Je suis touché, très touché... et je lirais avec beaucoup de plaisir cette lettre de madame Cardinal...

— Celle-là et les autres, si ça peut vous faire plaisir... Je vous les apporterai après-demain soir.

Et le surlendemain j'avais l'honneur de recevoir des mains de madame Canivet trente ou quarante lettres de madame Cardinal... Rassurez-vous... Je n'ai pas l'intention de publier la correspondance complète de madame Cardinal... Quatre lettres suffiront... Ces quatre lettres, je les reproduis fidèlement, textuellement, sans ajouter ni retrancher un seul mot. J'ai seulement corrigé les fautes d'orthographe. J'avais d'abord songé à les laisser, mais il y en avait trop.

Ces lettres racontent l'histoire de la famille Cardinal pendant ces quatre dernières années, et en même temps, par ricochet, un peu notre histoire à nous tous.

Mai 1880.



LE PROGRAMME DE MONSIEUR CARDINAL

Ribeauumont, 25 novembre 1877.

• Vous me demandez de nos nouvelles à tous, ma chère amie... Elles sont bonnes et pas bonnes, les nouvelles... Pour ce qui est de la santé, tout le monde va bien; Virginie à Florence, Pauline à Paris, monsieur Cardinal et moi ici, à la campagne... Mais hélas! nous nous portons tous bien, chacun de notre

côté... Plus de joies de famille... Plus d'intimité... Ah! c'est bien dur d'avoir été toute sa vie une femme de devoir et d'intérieur; de n'avoir jamais aimé qu'une chose au monde : son foyer domestique ; de se sentir en même temps épouse et mère; de se dire: j'ai deux filles, et ces deux filles elles ne sont pas là, elles ne seront jamais là pour entourer ma vieillesse.

« Virginie épousée par le marquis, Virginie devenue marquise pour tout de bon continue à faire à Florence l'ornement de la haute société italienne... Ah! pauvre bichette, toutes ces grandeurs ne lui tournent pas la tête. La semaine dernière encore, elle m'écrivait qu'elle était là-bas la reine de toutes les fêtes et de tous les plaisirs, mais que ça ne faisait rien, que ça n'était pas amusant tous les jours d'être marquise à Florence, et qu'il y avait bien des moments où elle regrettait sa famille, les Batignolles et l'Opéra... »

« C'est un ange! elle nous fait six mille francs de pension... Elle me parle souvent de venir nous voir en France, mais, bien que mon cœur de mère en saigne, j'ai le courage de l'en détourner. Je n'oserais plus remettre le marquis en présence de monsieur Cardinal. Vous savez qu'il y a toujours eu entre eux un abîme politique; mais, malgré ça, ils avaient l'un

pour l'autre une certaine considération. Ils s'injuriaient, mais en s'estimant... Politique à part, leurs relations étaient cordiales, presque affectueuses... Hélas! il n'y a plus de rapports du tout depuis ce qui s'est passé à Rome en 1875, entre le pape et monsieur Cardinal... Je vous ai raconté ça... Dans une audience au Vatican, monsieur Cardinal a refusé de s'incliner devant le pape, il l'a regardé bien en face, dans les yeux, sans sourciller. On a su à la cour de Rome que monsieur Cardinal était le beau-père du marquis; on a écrit de Rome au marquis, et de Florence le marquis a écrit à monsieur Cardinal une lettre à cheval; monsieur Cardinal en a répondu une bien plus à cheval encore et toutes les relations ont cessé, sauf, bien entendu, pour la pension de six mille francs, qui était, d'ailleurs, stipulée au contrat de Virginie.

Quant à Pauline, elle avait commencé à mal tourner, elle a continué... Elle est maintenant, sous le nom de madame de Giraldas, tout ce qu'il y a de plus lancé comme grande cocotte... et souvent, quand monsieur Cardinal lit ses journaux, je vois des contractions sur sa figure. Je sais ce que c'est... Il est question de l'hôtel, ou des toilettes, ou des équipages de ma-

dame de Giraldas... Pauline est riche, Pauline est heureuse, Pauline n'a pas besoin de sa mère... ou plutôt elle croit n'avoir pas besoin de sa mère... Elle se trompe... On a toujours besoin de sa mère, surtout dans sa position.

Je suis allée la voir trois ou quatre fois en cachette, dans son hôtel de la rue Képler. Ah ! quel chic, ma chère, quel chic ! Et, à un certain point de vue, c'est presque flatteur pour une mère de voir son enfant dans un pareil chic... Elle a onze domestiques, oui.. onze.. cocher de jour, cocher de nuit, première femme de chambre, deuxième femme de chambre, maître d'hôtel, chef de cuisine, fille de cuisine, valet de pied, palefreniers, petit groom..... Et tous si bien tenus, si bien stylés, et pas familiers.. De vrais domestiques de grande maison... Mais aussi ce que ça coûte ! Il faut voir comme elle est pillée et volée par tout ce monde-là. J'ai jeté les yeux sur le livre du cuisinier et moi qui sais le prix des choses, ça m'a fait frémir.

A tel point que j'ai essayé de faire entendre raison à monsieur Cardinal. Je lui ai dit un jour :

— Ecoute... monsieur Cardinal... il y a un gaspillage épouvantable chez Pauline... Laisse-moi aller

une fois par semaine à Paris... C'est la fonction d'une mère de veiller sur son enfant, d'empêcher qu'on la gruge.

Alors monsieur Cardinal est devenu blanc comme un linge, il s'est levé... et, sans dire une parole, il est allé froidement ouvrir la porte. Il me fait trembler dans ces moments-là. Il a tant de solennité, il est si théâtral.. Après avoir ouvert la porte, il a reculé de deux pas, et avec un geste dramatique :

— Vous pouvez partir, m'a-t-il dit, madame Cardinal, mais adieu... adieu pour toujours !

Alors moi, comme vous pensez bien, je suis tombée sur un canapé, les quatre fers en l'air, en convulsions... Abandonner monsieur Cardinal !... L'abandonner en ce moment quand il vient, comme il dit, de ceindre ses reins pour son grand combat, quand il commence ce qu'il appelle son apostolat rural, quand il s'use, corps et âme, pour la justice et pour la vérité... L'abandonner, jamais !

Ah ! ma chère, il a bien du mal, allez, dans son apostolat... Il trouve que les paysans sont inertes, qu'ils ne sont pas assez remués par la politique. Il voudrait répandre l'agitation dans les campagnes, mais ce n'est pas commode, car à part une vieille dame

qui est légitimiste, un vieux monsieur qui est orléaniste et trois ou quatre anciens fonctionnaires qui sont bonapartistes, tout le monde ici est pour la République... Mais ils sont républicains à leur façon... Les républicains des campagnes ça n'est pas du tout la même chose que les républicains des Batignolles... C'est des gens qui trouvent que cela ne va pas trop mal depuis quatre ou cinq ans, que le blé continue à pousser et la vigne à mûrir, que les prix se maintiennent à la halle, qu'on est tranquille, qu'il faut se contenter de ce qu'on a et que, quand on a un gouvernement quelconque, le mieux est de le garder le plus longtemps possible.

Un vieux vigneron, pas plus tard qu'hier, disait à monsieur Cardinal qui en bondissait à chaque mot :

— Moi j'aurais voulu voir durer Charles X, j'aurais voulu voir durer Louis Philippe, j'aurais voulu voir durer Napoléon et maintenant je voudrais voir durer la République. J'ai toujours été pour ce qui est. Je n'aurais pas voté pour qu'on ait la République, mais, maintenant qu'on l'a, je vote pour qu'on la garde... Voilà mon opinion... J'ai toujours été conservateur de ce qui existe.

Des opinions pareilles cela met monsieur Cardinal dans un état ! Monsieur Cardinal a toujours été pour le mouvement... Il dit que la France ne doit jamais s'arrêter, qu'elle doit marcher toujours, toujours. Il dit qu'elle est l'avant-garde des nations, la pionnière de la civilisation. Tout cela, vous comprenez bien, ma chère amie, c'est des expressions et des phrases de monsieur Cardinal ; mais, à force de les entendre répéter, je les sais à peu près par cœur... Il a beaucoup travaillé depuis que nous sommes retirés à la campagne ; il s'est mis à lire des auteurs latins... en français naturellement... Il a fait de grands progrès dans la littérature, dans la politique, dans l'éloquence. Hier il me disait : « Madame Cardinal, je me sens mûr pour le pouvoir. »

Pour qu'il le dise, il faut que ça soit, car il n'y a pas d'homme plus modeste... Si vous saviez comme il parle bien maintenant... et longtemps... Que de belles choses il me dit dans l'intimité et tout cela est perdu pour le pays ; tout cela n'est entendu que de moi qui, les trois quarts du temps, n'y comprends rien... Ce qui me passe, c'est qu'on ne vienne pas à monsieur Cardinal, qu'on ne lui dise pas : « Choisissez... quelle place vouiez-vous?.. dans les

« finances ou dans la justice ? » C'est les deux choses qui lui iraient le mieux...

Nous avons la République et on n'emploie pas monsieur Cardinal ! Mais qu'est-ce que c'est donc que cette République qui pourrait utiliser monsieur Cardinal et qui ne l'utilise pas ? Il est là, se dévorant, se consumant, se desséchant et prêt à accepter n'importe quelle fonction, même lucrative.

Du matin au soir, monsieur Cardinal ne pense qu'à son pays et même du soir au matin, car très souvent la nuit il se réveille pour y penser. Et alors, tout d'un coup, dans les ténèbres, j'entends une voix qui me dit : « Allume, madame Cardinal, allume. » C'est qu'il lui est venu une pensée de réforme, une pensée de progrès... Il a peur que cette pensée lui échappe... Il veut l'écrire tout de suite... Comme je suis du côté des allumettes, j'allume. Je lui passe son petit carnet, son petit crayon ; et il écrit, au milieu de la nuit, pour son pays.

Tenez, cette nuit, je l'ai rallumée trois fois la bougie, pour trois pensées différentes qui étaient venues à monsieur Cardinal. La première, sur l'apathie des campagnes, la deuxième sur Voltaire et la troisième sur une religion purement laïque... Même que les

allumettes ne voulaient pas prendre et que monsieur Cardinal a eu un accès de colère et s'est écrié :

— Ils le font exprès ces gens du centre gauche, ces orléanistes qui sont au pouvoir, c'est pour déconsidérer la République... Quand on pense que les allumettes de la République ne valent pas les allumettes de l'Empire !

Elle a beaucoup d'importance dans les campagnes, cette question des allumettes. Un bonapartiste d'un village voisin disait hier ironiquement à monsieur Cardinal : « Votre république, elle ne sait pas seulement faire des allumettes. » Monsieur Cardinal lui a répondu : « Ce ne sont pas les allumettes de ma République, ce sont les allumettes de monsieur Mac-Mahon. » Il a constamment de ces réparties-là qui lui viennent comme ça, du premier coup, sans qu'il les cherche, sans qu'il y pense.

Je vous l'ai dit, cela me renverse qu'on n'emploie pas monsieur Cardinal. Lui, cela ne l'étonne pas.

— Si l'on ne vient pas à moi, madame Cardinal me disait-il hier, c'est que la République d'à présent, ce n'est pas la vraie République... La vraie République, c'est le mouvement, le tumulte, la fièvre.

Monsieur Cardinal a fait beaucoup de recherches

historiques dans ces derniers temps ; il dit que l'histoire est une mine, que c'est étonnant tout ce qu'on y trouve. Il a découvert qu'il y avait eu des républiques autrefois et que ces républiques étaient turbulentes, qu'on y vivait toujours dehors, dans les rues, sur les places publiques ; que c'était une agitation perpétuelle du... de... du... Il emploie là un diable de mot latin que je ne me rappelle jamais... Je vais le lui demander... Il me le dictera... Voilà le mot... F... o... Fo... r. u. m... rum... Ça ne s'écrit pas de même, mais ça se prononce comme rhum, la liqueur.

Il dit tout ça aux gens d'ici, monsieur Cardinal, et il faut l'entendre parler aux paysans... C'est admirable ! Tous les jours, de midi à quatre heures, quelque temps qu'il fasse, pluie ou soleil, il bat la campagne. Il s'arrête près des paysans, il cause avec eux, mais il ne leur parle pas sa langue habituelle... ça serait trop fort pour eux, ils ne comprendraient pas... il se fait petit, il se met à leur niveau.

Tenez, mardi dernier, il m'avait emmenée avec lui, Nous nous arrêtons près d'un paysan qui bêchait son champ.... Monsieur Cardinal se met à causer avec le paysan... — Eh bien, mon ami. — Eh bien,

monsieur Cardinal. — Vous remuez votre champ. — Comme vous voyez. — Et s'il n'était pas remué, votre champ, qu'est-ce qui arriverait? — Dame, il arriverait qu'il ne produirait rien. — Voilà où je voulais vous amener... Le pays, c'est comme votre champ... Il a besoin d'être remué, toujours remué. — Ah! ce n'est pas la même chose, mon champ a besoin d'être remué et le pays a besoin d'être tranquille.

Voilà les paysans... Ils sont attachés à leur routine... Mais monsieur Cardinal ne se décourage pas. Il dit qu'il finira par agiter Seine-et-Oise. En attendant, moi, il m'agite... Toute cette politique me danse dans la tête... Je commence à croire que j'y comprends quelque chose... Je me mets à lire des journaux politiques, moi qui autrefois, vous le savez, ne lisais que les romans, les crimes et les accidents dans mon *Petit Journal*...

Il y a encore autre chose qui occupe monsieur Cardinal... c'est le centenaire de Voltaire... Ce n'est que pour le 30 mai de l'année prochaine, mais il se prépare déjà. Il voudrait faire une conférence, ici, à Ribeaumont. Le titre de sa conférence, ce sera le *Dieu Voltaire*. Monsieur Cardinal sait déjà tout son com-

mencement par cœur et il faut voir comme il vous débite ça... De temps en temps, le soir, après dîner, pour s'exercer, il me le répète son commencement. Il s'assied à une table... Je me mets en face de lui... Je représente l'auditoire... Monsieur Cardinal se prend la tête dans les mains... Il a l'air de se recueillir, de chercher sa première phrase... Il ne la cherche pas, puisqu'il la sait par cœur... mais il en a l'air... Tout d'un coup brusquement il relève la tête, il rejette ses cheveux en arrière par un petit coup sec de la main droite, et il dit :

« Un écrivain frivole, bien que profond, a appelé
 « Voltaire *le roi Voltaire*... Le mot *roi* est un ou-
 « trage. Je ne le jetterai pas au visage de Voltaire... Je
 « l'appellerai *le Dieu Voltaire*, tout en m'excusant
 « d'employer cette expression à cause des supersti-
 « tions qui s'y rattachent ; mais c'est un moyen de la
 « purifier que de l'appliquer à Voltaire. »

Et ça continue par une grande tirade sur Voltaire républicain... Il faudra que cela dure une heure et qu'il ait l'air d'improviser tout le temps... La conférence est écrite... et écrite... savez-vous par qui ?.. Par moi, ma chère amie, par moi ! Monsieur Cardinal a bien voulu m'associer à ses travaux... ¶

ni a dicté sa conférence... Depuis quelque temps déjà il s'exerce à dicter... Il paraît qu'un homme politique doit savoir dicter et même à plusieurs personnes en même temps.

Ainsi, dimanche dernier, il a fait venir le secrétaire de la mairie et l'instituteur... Il nous a installés à trois tables, ces deux messieurs et moi, et il s'est mis à nous dicter à tous les trois... en même temps... trois choses différentes... Au secrétaire de la mairie, une pensée contre la tyrannie; à l'instituteur, des réflexions sur les crimes des papes; à moi, une note sur une armée purement civile... Il s'est bien un peu embrouillé par-ci par-là... mais très peu... Il allait et venait, suait à grosses gouttes... Il me faisait pitié... Je lui disais: « Tu te tueras. Monsieur Cardinal, c'est trop de travail... » Mais il me répondait: « Il faut que je m'y fasse... il faut que je m'y fasse. » Et dimanche prochain il doit recommencer. Tout cela m'épouvante... Je me demande comment une seule cervelle humaine peut contenir tant de choses.

Tous les soirs, après dîner, il me dicte ses impressions, ses souvenirs... le journal de sa vie... Ce sera bien intéressant, mais cela ne pourra être

publié que cinquante ans après sa mort, quand, comme il dit, les passions seront éteintes.

Monsieur Cardinal prépare aussi son programme pour les élections, les élections au conseil municipal... Ce n'est qu'à cette époque qu'il entrera dans la vie politique... Il ne veut pas aller trop vite... Le conseil municipal d'abord... puis le conseil général... et puis on ne sait pas... on ne sait pas... Monsieur Cardinal me le disait encore hier soir :

— Voyez-vous, madame Cardinal, avec le suffrage universel, tout est possible

Ce programme de monsieur Cardinal, ce sera un programme définitif... ce sera le programme de sa vie entière... Il paraît qu'il y a des hommes politiques qui font des programmes et puis qui, une fois au pouvoir... va te faire lan laire, mon programme!.. Monsieur Cardinal ne mange pas de ce pain-là... Et la rédaction de ce programme a amené entre nous deux une scène bien touchante :

L'autre soir il me dit : « Eh bien, je suis décidé
« ment fixé sur mon programme... Assieds toi là,
« madame Cardinal, je vais te le dicter. » Je m'assieds... Il commence... Liberté de ci, liberté de ça... Il y avait une vingtaine de lignes pour toutes les

libertés et au bout en résumé : liberté de tout...
Monsieur Cardinal continue : Rétablissement du divorce.

Là, ma chère, je fais un saut sur ma chaise, je regarde monsieur Cardinal bien en face, avec courage, et je lui dis :

— Je n'écrirai pas ça, monsieur Cardinal, je n'écrirai pas ça, et si vous aviez de l'affection pour moi vous effaceriez cette horreur-là de votre programme... Quand on a épousé une femme comme moi, quand on a eu la chance de marier l'une de ses filles à un marquis trois fois millionnaire, on n'a pas de ces opinions-là. Vous êtes mon admiration, vous êtes mon culte, je vous vénère à l'égal d'un Dieu, mais ma main se séchera avant d'écrire une atrocité pareille.

Alors il vient à moi, il me prend les deux mains et il me dit :

— Écoutez, madame Cardinal, je vais vous faire un grand sacrifice, je n'ai jamais, vous le savez transigé avec les principes... Eh bien, à cause de vous, je renonce au divorce, j'efface le divorce de mon programme... Mais ne perdons pas de temps... continuons... continuons...

Il a voulu reprendre sa dictée... mais je ne

pouvais plus... les sanglots m'étouffaient... J'ai été prise d'une crise de larmes... Il me sacrifiait le divorce ! Je suis tombée à ses genoux, je lui baisais les mains... Et je n'adorerais pas cet homme-là !

J'ai fini par me remettre... Nous avons continué... J'ai écrit tout ce qu'il voulait... *Expulsion des jésuites... Suppression de tous les cultes, etc., etc.* J'aurais bien eu encore à dire quelques petites choses là-dessus... Vous savez, il m'est toujours resté à moi un petit fond de religion... Je crois que les hommes supérieurs, comme monsieur Cardinal, peuvent se passer de toute espèce de religion... Mais ces hommes-là, c'est le petit nombre, c'est l'exception... et il me semble que pour les autres, pour la masse, pour le peuple, cela doit avoir du bon, la crainte ou l'espérance d'autre chose après la chose passagère d'ici-bas...

J'ai du mérite à parler comme ça, car j'ai eu à m'en plaindre une fois de la religion et ferme... Il y a longtemps déjà ; c'était sous l'empire, la veille du jour où Virginie, à l'Opéra, allait enfin sortir du tas. On reprenait *Guillaume Tell* et Virginie devait, pour la première fois, danser dans un pas de quatre ; elle avait même, à elle toute seule, un petit

bout de variation avec du parcours sur les pointes... J'étais inquiète pour ses pointes... Ça n'était pas son fort les pointes.

J'avais déjà allumé une douzaine de cierges dans une douzaine d'églises... Les cierges, ça allait tout seul... On ne vous demande ni pour qui, ni pour qu'est-ce... Vous donnez deux sous, cinq sous, suivant la grosseur, on vous allume votre cierge et il brûle pour ce que vous voulez.. Mais la veille de la représentation, je me dis :

— Les cierges, ça n'est pas assez pour un début à l'Opéra... Il faut une messe..

Je m'en vais à l'église Sainte-Marie des Batignolles... Je trouve là un petit vicaire qui avait l'air pressé... Je lui dis : — Monsieur l'abbé, c'est pour une messe. — Pour quand ? — Pour demain. — Pour un mort ? — Comment pour un mort... pas du tout... c'est pour ma fille, l'aînée, et qui n'est pas morte, à preuve qu'elle débute demain à l'Opéra et que c'est même à cause de ça que je voudrais une messe. — Une messe pour un début à l'Opéra !

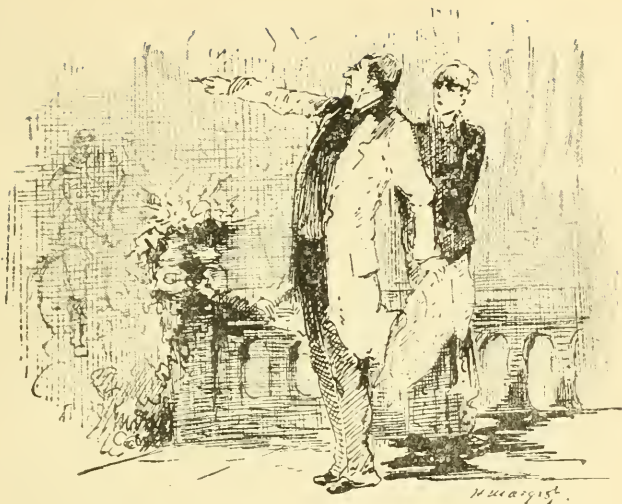
Et voilà que le petit vicaire prend un air pincé et me tourne le dos en me disant qu'il n'y avait pas de messes pour ces choses-là.... Pas de messes

pour ces choses-là !.. Et pourquoi donc?... Est-ce que c'était ma faute à moi si j'étais née dans la médiocrité et si ma fille était dans la danse au lieu d'être dans l'aristocratie?..

D'ailleurs, elle y est maintenant dans l'aristocratie !... Elle n'en a plus besoin de leurs méchantes petites messes des Batignolles... Elle a maintenant son prie-dieu en velours rouge et avec ses armoiries dans l'église la plus calée de Florence.

Ecrivez-moi, donnez-moi des nouvelles de l'Opéra et croyez-moi bien votre tendre amie.

ZOÉ CARDINAL



PAULINE CARDINAL

• Ribeauumont, 12 Mai 1878.

Ah! ma chère amie, quelle semaine! Que de joie d'abord et puis que de tristesse!... Dimanche dernier il y avait des élections pour le conseil municipal... Monsieur Cardinal se présentait... Il a été nommé! Vous ne pouvez pas vous faire une idée du bonheur de monsieur Cardinal...

Je suis quelque chose ! Enfin je suis quelque chose, c'est le premier échelon !... Il ne faisait que répéter cela.... Il ne pouvait pas tenir en place. Il allait et venait. Il se promenait autour de la maison.

a. voulu me faire voir la salle des délibérations, me montrer où il serait assis... Le soir, il n'a pas pu dîner... La nuit, il n'a pas pu dormir... Deux ou trois fois il s'est assoupi légèrement, mais il se réveillait tout de suite en sursaut et il recommençait : *Je suis quelque chose ! c'est le premier échelon !*

J'étais bien tourmentée, moi, de le voir dans cette agitation. Je tâchais de le calmer. Je lui ai fait de la tisane au milieu de la nuit... du tilleul avec de la tête de pavot. Je lui disais :

— Il faut dormir, monsieur Cardinal, il faut dormir, sans cela vous serez sans force pour les luttes qui se préparent.

Car il s'en prépare des luttes, ma chère amie. Monsieur Cardinal ne sera pas nommé maire... Il s'y attend... L'ancien maire va avoir encore la majorité dans le conseil... C'est un grand industriel retiré des affaires, très riche... deux ou trois millions... C'est un de ces hommes qui, selon l'expression de monsieur Cardinal, abusent de leur fortune, qui la

répandent sans discernement dans le pays, qui donnent dans tous les sens, à tout le monde, pour l'école et pour l'église, pour les bibliothèques populaires et pour les salles d'asile... Ça n'est plus de la charité, c'est de l'affectation.

Sur ce terrain-là monsieur Cardinal ne peut pas lutter. Il ne remue pas les millions à la pelle. Il n'a qu'une modeste et honorable aisance. Il pourrait bien cependant donner de temps en temps quelques petites choses, mais il ne donne jamais rien. C'est un système chez lui. Il rougirait d'arriver par ces moyens-là. Il veut tout devoir à sa valeur personnelle.

Monsieur Cardinal est décidé à entrer tout de suite en lutte avec le maire... Il prépare pour la première séance un discours politique... Mais entendons-nous... Ce sera un discours politique sans en avoir l'air, parce que, c'est une bêtise de la loi, les conseils municipaux ne doivent s'occuper que des affaires de la commune... Mais ce serait bien malheureux si, après avoir tant travaillé, monsieur Cardinal ne savait pas tourner la loi. Il paraît que tourner la loi c'est l'A, B, C de la politique.

Cinq jours après l'élection, c'est-à-dire avant-hier vendredi, tombait la fête de naissance de monsieur

Cardinal... Le mercredi matin, je reçois une petite lettre de Pauline, bien gentille, bien affectueuse :

« Chère maman, cela te fait de la peine que je sois fâchée avec papa, et moi aussi ça me chagrine... C'est vendredi la fête de naissance de papa... Si j'osais, j'irais dîner avec vous à la campagne... Je laisserais ma voiture au pavillon Henri IV et je prendrais un fiacre à Saint-Germain pour ne pas offusquer papa. Vois si je peux me risquer. J'apporterais, naturellement, un cadeau pour papa. Tu m'écrirais pour me dire ce qui lui ferait plaisir, etc., etc. »

Les lettres de Pauline, le facteur me les remet toujours en cachette et je vais les lire en cachette au fond du jardin. Voilà que, tout d'un coup, pendant que j'étais en train de lire et de relire celle-là, je vois apparaître monsieur Cardinal. Il y avait à la fin de la lettre des choses si tendres et si câlines pour moi que j'en étais toute bouleversée... Je me sentais les yeux tout pleins de larmes qui ne demandaient qu'à couler...

— C'est une lettre de Pauline, me dit sévèrement monsieur Cardinal.

— Oui.

— Encore un nouveau scandale...

C'était de l'injustice... Voilà les pleurs qui me débordent, et, tout en sanglotant, je donne la lettre monsieur Cardinal, en lui disant

— Tenez... Lisez...

Il prend la lettre et après l'avoir lue :

— J'avais tort, madame Cardinal, j'avais tort...

Il y a encore de bons sentiments chez cette pauvre enfant... Et tenez, puisque je viens d'avoir une grande joie, je veux que vous aussi vous ayez la vôtre... Je ne veux pas savoir comment vit Pauline... si elle a un hôtel, des chevaux, des diamants..

— Si elle en a!!!

C'est un cri qui me part bêtement... L'orgueil maternel qui éclatait...

— Je ne veux pas le savoir, continue monsieur Cardinal... Je vais chercher d'ici à demain une combinaison pour que Pauline puisse venir ici le jour de ma fête... J'y penserai cette nuit... C'est dans mes veilles de la nuit que je trouve le mieux les choses.

En effet, vers deux heures du matin, voilà monsieur Cardinal qui me secoue et qui me dit :

— J'ai trouvé la combinaison... Pauline pourra

même, si elle veut, passer quelque temps avec nous... huit ou dix jours.

— Huit ou dix jours !

— Oui. Seulement qu'elle vienne très simplement vêtue... Nous dirons dans le pays que c'est une petite nièce à nous... demoiselle de magasin à Paris... qu'elle est un peu souffrante, que nous la prenons avec nous par charité... Cela fera bon effet... Vous pourrez partir demain matin pour aller chercher Pauline.

A onze heures, le lendemain, j'étais chez Pauline... Le valet de chambre me dit :

— Madame est sortie... Madame monte à cheval tous les matins, mais madame rentrera à midi pour déjeuner... Si la mère de madame veut se donner la peine d'attendre madame...

Voilà comme ils sont stylés les domestiques de ma fille !... J'entre dans le petit salon... J'ouvre la fenêtre... J'étais si heureuse... J'allais voir Pauline rentrer à cheval... Je ne l'avais jamais vue à cheval. A midi moins cinq, une amazone tourne le coin de la rue... C'était Pauline... Sur un cheval qui brillait au soleil comme de l'argent, et suivie d'un petit groom qui avait un air si distingué... Elle appro-

che... Elle lève la tête... et, me voyant à la fenêtre...

— Ah! maman, s'écrie-t-elle tout haut, maman, bonjour, maman, que je suis contente...

Et remarquez, ma chère amie, que j'étais fagotée comme quatre sous, moi. J'avais l'air d'une vieille sorcière... Allez... allez... elle a du cœur, cette enfant-là, et il n'y en a pas encore beaucoup qui, dans sa position, reconnaîtraient leur mère comme ça tout haut, dans la rue, devant les passants et devant un petit groom aussi distingué...

Elle arrive avec son amazone relevée sur le bras et son petit chapeau d'homme... Un amour, c'était un amour!... Elle se jette dans mes bras...

— Maman... Maman. Eh bien, est-ce arrangé pour demain?

Je lui réponds que c'est arrangé pour aujourd'hui, si elle veut... et je lui raconte la petite combinaison de monsieur Cardinal. J'étais un peu inquiète... Je me disais: « Ça ne va pas l'amuser, cette pauvre « petite, de quitter son hôtel et son luxe, pour venir « s'enterrer dans un trou avec ses père et mère. »

Eh bien... pas du tout... Elle a été enchantée, positivement enchantée. Passer huit jours au vert, ça la referait, ça la reposerait. Elle n'en pouvait plus

de l'hiver qu'elle venait de passer. Cela n'était pas toujours gai d'être obligée de s'amuser toujours... Cela la distrairait de venir s'ennuyer un peu avec nous à la campagne... Enfin un tas de petites câlineries bien gentilles, dites bien gentiment, et qui me rappelaient ma Pauline d'autrefois...

Il y avait encore quelque chose qui la ravissait; c'était le déguisement... S'habiller en petite bourgeoise... Ce n'était pas le lendemain qu'elle voulait partir, c'était le jour même, c'était tout de suite, avec moi... Elle avait le soir un dîner qui l'assommait... Ça l'en débarrasserait...

Pauline fait venir Hermance, sa première femme de chambre, elle en a deux, et elle lui dit de chercher dans ses robes ce qu'il y avait de plus simple, de plus tranquille; d'étaler tout cela en haut, dans le cabinet de toilette, sur le grand divan... Nous déjeunons au galop et, après, nous montons voir les robes... Rien ne pouvait aller... Ces costumes-là auraient fait des attroupements dans Ribeaumont.

Pauline fait atteler son landau et nous voilà en route dans Paris, courant les magasins de confection et les marchandes de modes. Pauline achète deux ou trois robes et autant de chapeaux... Elle trouvait tout

cela délicieux... Tu verras, maman, comme je vais être gentille... Elle était stupéfaite du bon marche... Elle disait tout le temps aux commis : « Vous devez vous tromper... Cela doit coûter plus cher que ça. » Moi, je la poussais du coude, ce n'est pas la peine de dire des choses pareilles dans les magasins.

Nos emplettes faites, la voiture toute pleine de paquets, nous rentrions, quand Pauline s'écrie : « Et le cadeau de papa ! Qu'est-ce que je pourrais bien lui donner à papa ? »

Moi j'ai une inspiration... Je lui réponds : « Ta sœur, autrefois, a donné à ton père un buste de Voltaire et il dit souvent qu'il voudrait bien avoir en pendant un buste d'un autre écrivain de ce temps-là... Le nom ne me revient pas... Ah ! J'y suis... Jean-Jacques... Oui, mais Jean-Jacques quoi ?... attends... Il y a une rue qui s'appelle comme ça... la rue où il y a la poste aux lettres... Jean-Jacques Rousseau, c'est cela... »

Nous allons sur le boulevard acheter le buste et nous le fourrons dans la voiture avec les robes de quarante-neuf francs et les chapeaux de treize francs cinquante... Nous rentrons et pendant qu'Hermance

arrangeait une petite malle, Pauline s'habille... Elle choisit une robe de percale à petits pois et un chapeau de paille avec des coquelicots... Elle était à croquer... Nous descendons... Nous remontons dans le landau... Nous allons partir quand Pauline se frappe le front :

— Ah ! mon Dieu, et mon dîner de ce soir que j'oubliais, et celui de demain, et celui d'après-demain.

Elle envoie le valet de pied chercher Hermance et, quand Hermance arrive, elle lui dit :

— Vous allez écrire tout de suite au baron que ce n'est pas possible ce soir, que je vais chez maman à la campagne... Vous écrirez la même chose à monsieur Paul pour demain, et la même chose au marquis pour après-demain...

— Bien, madame.

— Ah ! vous écrirez une lettre très gentille à monsieur Paul... Les deux autres, ce que vous voudrez, ça m'est égal.

Nous partons. J'étais un peu interloquée. Je lui dis :

— Tu fais écrire à ces messieurs par ta femme de chambre.

— Oh ! Hermance signe de mon nom. Ils croient tous que ce sont des lettres de moi. Elle écrit bien mieux que moi, Hermance ; elle a été institutrice dans une grande maison ; elle ne fait jamais une faute d'orthographe... Tandis que moi !... C'est un peu de ta faute, maman... Tu étais bien plus occupée de m'apprendre la danse que l'orthographe...

— C'est que cela me paraissait plus utile et j'avais bien raison... Serais-tu ce que tu es sans la danse ? Et l'orthographe, vois un peu où ça mène, l'orthographe... à être ta femme de chambre !

Tout en bavardant ainsi de choses et d'autres, nous arrivons à Saint-Germain... Là, nous transportons dans une calèche de louage la malle et le buste de Jean-Jacques Rousseau. Une demi-heure après, nous étions à Ribeaumont ; monsieur Cardinal ouvrait ses bras à sa fille, mais en l'appelant sa nièce, à cause de notre petite bonne qui était là...

Quel dîner ! quelle soiréel ! La vie de famille ! Mon rêve !... Après le dîner, nous avons fait tout un déménagement dans le salon pour mettre Jean-Jacques Rousseau en pendant avec Voltaire... Et puis je me suis mise à faire un besigue avec Pauline, un chinois à deux sous le mille... Cela me rajeunissait de

dix ans, de jouer au besigue avec mon enfant. Monsieur Cardina nous regardait... Il avait interrompu ses travaux... Le soir, après le dîner, c'est le moment où il écrit le journal de sa vie.

Il a poussé la bonté jusqu'à vouloir bien faire lui-même deux ou trois parties avec Pauline. Quelquefois il joue avec moi par condescendance, il sait que ça me rend si heureuse... Et jouer au besigue, c'est une grande concession de sa part. Il y a, en effet, quelque chose qui l'exaspère dans ce jeu-là : c'est *le quatre-vingt de rois*... Pendant quelque temps même, il ne le jouait pas, il jetait les rois pour le plaisir de les jeter et pour ne pas avoir à les compter... Mais dernièrement il a trouvé un moyen... Il joue maintenant *le quatre-vingt de rois*, mais jamais il ne prononce le mot... Il dit : *Quatre-vingt de machins*. Cela concilie tout.

A dix heures, je leur ai servi du thé... du thé et des petites galettes que je fais moi-même... Pauline les a trouvées délicieuses... Il lui a même échappé une bêtise à cette occasion... Elle s'est écriée :

— Ah ! qu'elles sont bonnes, maman, tes petites galettes... Je ne souperais pas mieux que ça au café Anglais.

J'ai fait : hum ! hum !... Monsieur Cardinal heureusement n'avait pas entendu, ou, du moins, il faisait semblant de ne pas avoir entendu.

Après le thé, j'ai conduit ma Pauline dans sa petite chambrette, avec des rideaux blancs. Je l'ai aidée de mes mains à se déshabiller... Je me re rouvais dans mon élément... Ah ! c'est que, voyez-vous, ma chère amie, je n'ai pas de ces idées d'honnêteté qui font la grandeur de monsieur Cardinal... Si je ne m'étais pas vouée, comme je l'ai fait, à l'existence de mon époux, je me serais très bien arrangée d'être la femme de chambre de Pauline... L'autre soir, je l'ai couchée moi-même... Je l'ai bordée moi-même... Ça l'amusait, et elle me disait :

— C'est comme quand j'étais toute gamine, ma man, te rappelles-tu?... J'étais encore dans les petites à l'Opéra, nous rentrions ensemble, après le spectacle, toi, ma sœur et moi... et nous soupions bien gaiement de six sous de marrons achetés au marchand du boulevard des Batignolles.

Hélas ! ma chère amie, cette heureuse journée ne devait pas avoir de lendemain... La catastrophe était proche... Mais pour vous expliquer ce qui a amené la catastrophe, je suis obligée d'entrer dans quelques

détails... Il y a des régiments de cavalerie en garnison à Saint-Germain, à une lieue d'ici... C'est tantôt des dragons, tantôt des chasseurs... Maintenant c'est des chasseurs... Comme le pays est très joli de notre côté, des officiers viennent souvent se promener à cheval sur la route qui passe devant notre maison...

Cela agace toujours un peu monsieur Cardinal, parce que l'armée régulière ça n'est pas dans les idées de monsieur Cardinal, ça n'est pas dans son programme. Il ne connaît qu'une chose : la nation armée.

Pendant la paix, pas de soldats... Des gendarmes, des gardes champêtres, monsieur Cardinal y consent, surtout depuis qu'il est propriétaire à la campagne où il y a un tas de vagabonds qui dévalisent les potagers... Mais pas de soldats réguliers, pas de prétoriens... C'est des mots qu'emploie monsieur Cardinal et je vous les redis comme il les dit.

Pendant la guerre, par exemple, c'est autre chose... Tout le monde est soldat... Chacun a son fusil et ses cartouches chez soi. Ceux qui ont un cheval partent à cheval, ceux qui n'ont pas de cheval partent à pied, mais tout le monde part. Ça fait une armée, mais une armée qui n'en n'est pas une. C'est un torrent, c'est une avalanche.

La voilà l'armée de monsieur Cardinal... Elle serait invincible... Tout cela est réglé dans les papiers de monsieur Cardinal... Il me le dit souvent : « Je peux mourir, madame Cardinal, tout est réglé dans mes papiers. » En quarante-huit heures tout citoyen serait prêt pour n'importe quelle guerre, étrangère ou civile. Monsieur Cardinal n'a pas négligé le moindre détail ; ainsi tenez, pour l'artillerie, il a inventé une charrue qui, en cinq minutes, se transforme en canon... On est en paix, c'est une charrue ; la guerre éclate, c'est un canon. Le laboureur, c'est l'artilleur qui, tous les dimanches, pendant deux heures, s'exerce avec sa charrue-canon. C'est une merveille. Il n'arrive pas un ministre de la guerre — et on en change très souvent — sans que monsieur Cardinal lui écrive pour lui signaler sa découverte. Jamais de réponse... Ça n'étonne pas monsieur Cardinal... C'est ce qu'il appelle la force d'inertie des bureaux...

Vous allez comprendre pourquoi je vous ai parlé des régiments de Saint-Germain... Avant-hier, vers dix heures du matin, monsieur Cardinal lisait ses journaux dans son cabinet... Il est abonné à neuf journaux — c'est sa grande dépense — huit de son

opinion et un tout ce qu'il y a de plus cléricale. Celle-là, c'est pour entretenir sa colère, comme il dit... Pauline était allée faire un petit tour dehors sur la route, en robe de mousseline blanche, avec une rose rouge piquée au hasard dans ses cheveux, et par là-dessus un vieux chapeau de paille de cinq sous de monsieur Cardinal... Elle était ravissante...

Monsieur Cardinal avait voulu l'arrêter au passage... Il lui avait proposé de lui réciter sa conférence sur Voltaire, parce que dès qu'il tient quelqu'un..... mais ça n'avait pas tenté Pauline...

— Non, vois-tu, puisque je suis à la campagne, il faut que je profite de la campagne... Je vais aller me promener dans les champs.

— Sais-tu seulement ce que c'était que Voltaire ?

— Oh ! très bien... c'était un petit vieux tout ridé qui était autrefois en marbre dans le vestibule du Théâtre-Français... On l'a monté au foyer dans une jardinière... Une vraie tête de singe, mais il n'a pas l'air bête... Là, tu vois bien que je sais ce que c'est que Voltaire.

Elle était partie pour se promener, et moi j'étais allée cueillir des fraises dans le potager... La

vie de campagne, enfin, et la vie de famille !... Tout à coup, des chevaux passent au trot sur la route... Je me dis...

— Allons bon, encore de ces pierrots de chasseurs qui viennent agacer monsieur Cardinal et le troubler dans ses travaux !

Mais voilà que j'entends des éclats de voix, des éclats de rire dans la cour de la maison... Je regarde de loin ; c'était Pauline qui rentrait poursuivie par deux officiers de chasseurs à cheval... Elle les avait rencontrés sur la route, et, voyez le guignon, ils l' connaissaient tous les deux... Elle avait voulu se sauver, mais ils avaient couru après elle jusque dans la cour de la maison. Elle s'était réfugiée sur le perron, et de là-haut, moitié riant, moitié fâchée, elle leur criait :

— Laissez-moi tranquille... Allez-vous-en... Allez-vous-en...

— Venez déjeuner avec nous tout à l'heure au pavillon Henri IV...

— Un autre jour je ne dis pas non.. mais aujourd'hui je ne peux pas. Allez-vous-en.. Allez-vous-en...

Mais ils ne voulaient pas s'en aller, et, pendant

que j'arrivais, moi, aussi vite que je pouvais, du fond du potager, l'un de ces deux messieurs commence à faire monter par son cheval les marches du perron... Et, tout à coup, voilà monsieur Cardinal qui sort de la maison. C'était bien ce que je craignais et je reste là comme médusée avec mon panier de fraises à la main...

— Arrière, messieurs, arrière !... Je suis ici chez moi.

— Voyons, papa, ne te fâche pas... Je connais ces messieurs.

— Et moi je ne les connais pas, s'écria monsieur Cardinal... et je ne veux pas les connaître... Sortez, messieurs, sortez !... La propriété d'un citoyen libre n'est plus à la merci des prétoriens. Cela rappelle les plus mauvais jours de notre histoire... Encore une fois, messieurs, sortez !...

Et, en disant cela, monsieur Cardinal avait le bras droit tendu en avant. . Il était admirable... Les deux officiers, c'étaient évidemment des gens comme il faut, car ils sont partis sans rien dire, après nous avoir saluées, nous les femmes... Il est vrai que Pauline, qui était restée sur le perron, leur faisait, dans le dos de monsieur Cardinal, de ces petits gestes sup-

pliants qui, à l'Opéra, dans la pantomime, veulent dire : allez-vous-en... allez-vous-en.

Ils s'en vont, mais, après leur départ, une scène épouvantable a commencé... Monsieur Cardinal a été dur, trop dur même pour Pauline... Alors elle a perdu la tête... elle est vive, vous savez... Elle a dit à son père que ces officiers étaient des messieurs très bien, qu'il y en avait un qui était du Jockey... Elle lui a reproché d'avoir été bête et grossier... des choses enfin qu'on ne dit pas à son père... Monsieur Cardinal écoutait tout cela d'un air écrasé... J'essayais d'arrêter Pauline... Je ne pouvais pas... Elle était emballée... Elle a fini par nous déclarer qu'elle en avait déjà assez de la vie de famille, qu'une lieue à pied ça ne l'effrayait pas et qu'elle s'en allait déjeuner au pavillon Henri IV.

Et elle est partie comme une folle. Alors monsieur Cardinal, avec un sang-froid extraordinaire, m'a dit :

— J'ai voulu vous rendre votre fille, madame Cardinal, cela n'a pas réussi... Il me reste une chose : le travail... Rentrons, madame Cardinal, rentrons.

Nous sommes rentrés... Il s'est assis et il a repris la lecture de ses journaux... Sa main tremblait un

peu, mais il lisait cependant... Il a une telle énergie, une telle force de volonté... Au bout d'un quart d'heure, il a levé la tête, il était redevenu tout à fait calme, et il m'a dit :

— Ce geste que j'ai fait tout à l'heure du haut du perron pour chasser ces écervelés, vous n'avez pas remarqué ?

— Oh ! si, tu étais superbe...

— Eh bien ! c'était un des gestes familiers de Mirabeau.

Quel homme ! ma chère amie, quel homme !... Toujours à son affaire, toujours à ses idées politiques. même dans des moments pareils...

Toute à vous,

ZOÉ CARDINAL,



VIRGINIE CARDINAL

Ribeauvent, 3 juin 1878.

Ah ! ma chère amie, comme il a raison le proverbe qui dit qu'il n'y a pas de roses sans épines, pas de plaisirs sans peines... C'est comme une fatalité, on dirait que tous les triomphes politiques de monsieur Cardinal doivent être empoisonnés par des incon-
séquences de ses filles... Il y a six semaines, c'étais

Pauline... Et cette fois c'est Virginie... oui, ma chère Virginie si réservée, si raisonnable, si distinguée, si prudente... elle a fait une bêtise... et une pommée!... Enfin tout est réparé, grâce à moi, sa mère, mais quelles journées que ces deux journées du 30 et du 31 mai!...

Je commence par la journée du 30... c'était le jour du fameux centenaire, le jour de la grande conférence... Il pouvait bien être sept heures et demie, huit heures moins un quart du matin. J'étais en train de repasser le manuscrit de monsieur Cardinal parce que, moi aussi, je l'ai apprise par cœur, la conférence... Je devais être placée le soir, au milieu de l'estrade, sur une chaise, derrière monsieur Cardinal et si, par hasard, il venait à s'embrouiller, v'lan, j'aurais été là pour le souffler.

J'en étais à un passage contre la religion qui est rudement tapé... bien que n'étant pas dans mes idées... Moi, vous savez, je suis un peu arriérée... j'aurais de la religion si je n'avais pas peur de contrarier monsieur Cardinal... Voilà que tout à coup au milieu de cette belle tirade contre la religion... l'on sonne à la porte de la rue. Je regarde... c'était le piéton du télégraphe... Une dépêche!... Quand il

arrive une dépêche, je pense tout de suite à mes deux poulettes...

Je ne me trompais pas... c'était une dépêche de Florence... de mon gendre le marquis...

Dans mon inquiétude maternelle, je me mets à lire tout haut, sans faire attention à monsieur Cardinal qui était là :

Virginie partie. Pas seule. A pris l'express qui arrivera Paris trente mai, une heure après midi. Moi partir par express suivant. Arriverai le lendemain même heure. Empêchez Virginie continuer voyage.

— Je ne comprends pas, dit monsieur Cardinal.

Et moi de m'écrier comme une vieille bête que je suis :

— Ah ! je ne comprends que trop. Pas seule!... Pas seule!... Le cœur d'une mère ne s'y trompe pas... Virginie a filé avec un amant !

Cela m'échappa... Je ne pensais pas à monsieur Cardinal, si délicat, si chatouilleux sur l'honneur.. Il était devenu tout pâle.

— J'avais deux filles, dit-il, l'une qui avait bien tourné, l'autre qui avait mal tourné, et voilà que

celle qui avait bien tourné se met à mal tourner comme sa sœur.

Écrite, cette phrase n'a l'air de rien, ma chère amie, mais dite par monsieur Cardinal, si vous saviez comme c'était saisissant, comme c'était dramatique... Alors, moi, heureusement, j'ai eu une inspiration. J'ai repris la dépêche, j'ai fait semblant de la relire avec attention et j'ai dit :

— Je suis folle... Ce n'est pas ça du tout... C'est sans importance... Tenez, monsieur Cardinal, écoutez... Voilà ce qui s'est passé à Florence... Il y a eu une querelle de ménage entre le marquis et Virginie... Alors elle est partie... sans crier gare... un coup de tête... Le marquis court après elle par le train suivant, pour la rattraper, pour lui demander pardon... et il a tous les torts, le marquis, car il a de la dignité... et il ne courrait pas après notre enfant si elle avait filé avec un amant...

Cependant il n'était pas convaincu, monsieur Cardinal. Il étudiait la dépêche et il me dit :

— Pas seule... pas seule... Comment vous expliquez-vous ces mots-là, madame Cardinal ?

Alors, moi, j'ai eu une nouvelle inspiration.

— Pas seule, mais cela veut dire que Virginie est

partie avec une femme de chambre... C'est pour nous rassurer que le marquis a mis ces deux mots-là. Et puis d'ailleurs, tenez, monsieur Cardinal, voilà qui est plus concluant que tout. *Pas seule*, regardez, c'est au féminin, avec un *e* à la fin... Eh bien, si Virginie était partie avec un amant, ça serait au masculin. Il y aurait : *Pas seul*.

Cette dernière raison a tout à fait rassuré monsieur Cardinal. Je lui ai dit de ne pas se tourmenter, de rester là bien tranquillement à piocher sa conférence, et je suis partie pour Paris.

J'arrive à la gare de Lyon. Je demande par où arrivent les voyageurs de Florence, on me dit : « C'est là. » Je me campe devant la porte et je me mets à attendre. Je n'attends pas longtemps... J'aperçois ma Virginie dans la foule, pâle, voilée, tremblante, au bras d'un grand gaillard... un bellâtre avec de grosses moustaches noires et des cheveux bouclés... Elle me voit, lâche le bras du grand gaillard et vient à moi en disant :

— Ah ! maman ! maman !

La main me démangeait. Je me préparais déjà à lui envoyer deux calottes, — c'était mon système autrefois à l'Opéra, — quand voilà ma Virginie qui se

jette dans mes bras, éclate en sanglots et me dit :

— Si tu savais, maman, j'en ai déjà assez.

Il s'approchait cependant, le bellâtre, et avec une espèce de baragouin italien :

— Vouyons, Virzinie...

— Pardon, monsieur, que je dis en le regardant dans le blanc des yeux ; pardon, je suis sa mère.

— Oui, fait Virginie, c'est maman. Voulez-vous me permettre de lui parler ?

— Z'est bien... Ze vais m'occuper des bagazes.

Et il s'en va, et il fait bien, sans ça c'est lui qui les aurait reçues, les deux calottes.

J'emmène Virginie sur un banc à l'écart, et je lui dis :

— Voyons, qu'est-ce que c'est que ce farceur-là ?

Alors j'apprends la vérité, quelque chose d'horrible, ma chère amie. Un ténor italien ! c'était un ténor italien !... Être marquise, prendre un amant et ne pas même le prendre dans son monde ! C'était à n'y pas croire, et c'était comme ça.

Pendant que l'autre était allé voir pour ses bagages, elle me raconta tout, la pauvre petite chatte : qu'elle s'ennuyait à périr là-bas à Florence ; que sa grande distraction, c'était le théâtre ; que l'hiver dernier il y

avait un ténor, un ténor avec une très belle voix, et qui était délicieux dans les choses d'amour. Elle avait rencontré plusieurs fois ce ténor dans des soirées du grand monde. La dernière fois, chez une princesse de ses amies, elle s'était trouvée seule pendant cinq minutes dans une embrasure de fenêtre, avec le ténor. Là, ce monsieur avait eu le toupet de lui faire une déclaration d'amour, lui disant qu'il pouvait bien lui parler ainsi, puisque c'était sans espoir, puisqu'il partait le lendemain pour la saison de Londres, puisqu'il ne la reverrait jamais... Elle, alors, toute bouleversée, s'était trouvée mal... Cela avait fait un esclandre devant toute la haute société italienne qui était là... Le marquis l'avait emmenée, et, en rentrant au palais, lui avait fait une scène abominable, l'accusant d'être la maîtresse du ténor ; elle s'était écriée : « Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai ! » Alors, lui, dans un accès de fureur, s'était mis à la battre, mais à la battre comme plâtre... Des gifles et des soufflets, en veux-tu en voilà, à pleines mains... Il l'avait laissée en pâmoison sur un canapé, et il était sorti en disant :

— Sachez bien ceci, madame, je ne veux pas être la table de Florence.

Elle était restée seule... Elle avait été prise à son tour d'un accès de fureur. « Ah ! tu ne veux pas être la fable de Florence ! Fh bien attends, attends un peu. » Et elle s'était sauvée en toilette de bal, après avoir eu soin d'ôter tous ses diamants, toutes ses parures, tout ce qui avait de la valeur... Elle était partie sans un sou, sans un bijou, sans rien. Elle était allée chez le ténor... Elle lui avait dit : « C'est moi, vous m'aimez... je vous aime... partons. »

Ils étaient partis. Mais, à peine en chemin de fer, Virginie avait tout de suite senti qu'elle était en train de faire une bêtise. Ah ! c'est que pour une femme intelligente, c'est bien vite fait le tour d'un ténor.

Et le voilà qui reparaît, le tenor. On avait chargé ses bagages sur un petit omnibus et il venait chercher Virginie.

Il allait prendre l'express de Boulogne... Il ne faisait que traverser Paris... Mais je tenais mon enfant et je ne l'ai pas lâchée... J'étais comme une lionne qui défend ses petits, et quand il a eu l'aplomb de dire à Virginie :

— Venez, z'ai là oune petite omnibousse.

Je lui ai répondu :

— Tu vas y monter tout de suite et tout seul, dans ta petite *omnibusse*, mon garçon... On t'en fichera des marquises pour te distraire pendant ta saison de Londres... Allons, en route pour la gare du Nord et plus vite que ça.

Il voulait regimber, mais j'ai continué :

— Pas de bêtises, ou je fais du tapage... Vous n'avez pas de droits sur elle et j'en ai moi, des droits. Toutes les mères seront pour moi et aussi tous les sergents de ville.

La foule commençait à s'amasser. Virginie était toute tremblante. Elle l'a supplié de partir et il a fini par y monter tout seul, dans son petit omnibus. Il est allé prendre son train de Londres. Je pars en fiacre avec Virginie et nous filons vers la gare Saint-Lazare.

Une fois dans la voiture, je dis à Virginie :

— Ce qui doit nous préoccuper avant tout, ce n'est pas le marquis, c'est ton père. Rien ne doit troubler le repos de monsieur Cardinal... aujourd'hui, du moins... C'est ce soir sa conférence sur Voltaire. Tu vois que ça tombe mal et que tu as pris un mauvais moment pour faire une esbrouffe pareille... Un autre jour, ça aurait eu bien moins d'importance. Mais

l'achève de nos deux affaires tout de même. Et ne t'arrête pas toi par amour de la justice. Toi, j'essayerai... Toi, j'aurais tout plaisir sur le cas de justice.

— Mais ce sera peut-être tardif.

— Et tout dépendra des sentiments d'ailleurs. Tu es sans peur, mais ton est peut-être grande. Il agit de la tranquillité et de l'honneur de plusieurs personnes.

— Toi, j'essayerai... Et ne dépendra pas de justice de plusieurs personnes de la justice.

— La justice, ces hommes, et les hommes, ces hommes, ces hommes... Et la justice, cette justice.

— Mais ne n'importe de la justice d'un homme... Mais ne n'importe, cette justice, cette justice.

— Et tu n'as pas peur... Et tu n'as pas peur.

— Tu n'as pas peur, tu n'as pas peur.

— De la justice, que... une justice, que... et tu n'as pas peur... Et tu n'as pas peur de la justice de plusieurs personnes. Mais la justice n'est pas la justice et l'honneur de plusieurs personnes. Et tu n'as pas peur.

besoin de tous ses moyens pour le soir... Je dis à Virginie :

— Viens . Laissons ton père, .. ne l'agitons pas. . Le marquis sera demain à Paris, et c'est à deux genoux qu'il viendra te redemander à tes parents.

Quelle journée, ma chère ! J'allais de monsieur Cardinal à Virginie, et de Virginie à monsieur Cardinal. Elle m'inquiétait, Virginie. Elle avait des idées de l'autre monde. Elle s'exagérait la gravité de ce qu'elle avait fait, elle croyait que le marquis ne pardonnerait pas, elle voulait partir pour Londres, aller retrouver l'autre...

— Il y a un corps de ballet à Covent Garden, disait-elle, je me ferai engager. Je me remettrai à la danse...

— Une marquise sur les planches !

— Oh ! non, maman, je reprendrais mon nom de jeune fille.

— Le nom de ton père ! Tu penses à retrainer sur les planches le nom de monsieur Cardinal. Ah ! jamais, par exemple, jamais ! Si tu te mets à faire des bêtises, ce sera sous le nom du marquis... pas sous le nom de ton père !

Et comme elle me tourmentait beaucoup avec toutes ces folies-là, le soir, au moment de partir pour

la conférence avec monsieur Cardinal, je l'ai mise sous clef Virginie, afin qu'elle n'ait pas la fantaisie de recommencer une nouvelle escapade.

La conférence, j'y arrive... c'était bien beau, ma chère amie, c'était bien beau ! Tout Ribeau-
mont... Mais, hélas ! il n'y avait que Ribeau-
mont...

Monsieur Cardinal avait cependant envoyé des cartes d'entrée aux rédacteurs en chef de tous les journaux de Paris... Pas un n'est venu. Voilà bien les Parisiens et leur dédain pour la province !

Monsieur Cardinal avait fait mettre sur l'estrade les deux bustes de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau, les deux cadeaux de Pauline et Virginie. On les avait placés sur deux colonnes en imitation de marbre. Monsieur Cardinal était assis au milieu... Il a eu un très beau passage là-dessus : qu'il était le trait d'union entre ces deux grands hommes, qu'il allait les réconcilier... Il paraît que, de leur vivant, ils ne pouvaient pas se sentir, qu'ils ont passé leur existence à se dire des sottises... Ce n'est que depuis leur mort qu'ils marchent ensemble, et que les deux font la paire ..

Si la conférence de monsieur Cardinal a fait de

l'effet, je ne sais pas trop. Ce n'était pas absolument de l'effet, mais c'était mieux, c'était de l'étonnement, de la stupéfaction. Monsieur Cardinal s'y attendait. La veille, en relisant sa conférence, il m'avait dit : « C'est trop fort pour eux. Ils ne comprendront pas, « mais cette fois-ci je parle pour le dehors, je parle « pour la France, je parle pour l'Europe. C'est une « chose que je ferai imprimer... » Se faire imprimer, voir son nom sur la couverture d'un livre, encore une des ambitions de monsieur Cardinal.

Eh bien ! il avait raison, monsieur Cardinal, raison comme toujours. Je crois qu'ils n'y ont pas compris grand chose à sa conférence, mais ils applaudissaient et même ils applaudissaient d'autant plus qu'ils comprenaient moins. Ils étaient contents d'entendre des choses au-dessus de leur portée, au-dessus de leur intelligence, cela les flattait de se dire qu'on avait fait ça pour eux ; ils ne comprenaient pas mais ils n'en étaient que plus fiers de penser qu'on avait cru qu'ils seraient capables de comprendre des choses aussi élevées.

D'ailleurs ; ce qui leur arrivait, ça m'était arrivé à moi, un soir, au Théâtre-Français de la rue de Richelieu. Monsieur Cardinal avait voulu me faire voir

une tragédie. Depuis longtemps il me disait : « Madame Cardinal, il faut absolument que vous ayez entendu une tragédie du Théâtre-Français. » Un soir, nous y sommes allés ensemble. Ça ne m'a pas amusée, je suis obligée d'en convenir; mais enfin c'étaient de grandes phrases que les acteurs disaient sans respirer... on sentait que c'était bien dit, on sentait que ça recouvrait de grandes pensées. Je m'ennuyais, oh! oui, et ferme!... mais j'admirais cependant, j'admirais de confiance.

Après la conférence, monsieur Cardinal a été ramené chez lui triomphalement, avec des torches; la fanfare marchait devant en jouant des airs patriotiques. Il n'y aurait pas eu de plus belle soirée dans ma vie, si je n'avais pas pensé tout le long de la route à ma poulette que j'avais laissée sous clef à la maison.

J'ai eu la joie de la retrouver bien calme, bien apaisée; sa distinction naturelle avait repris le dessus. Elle comprenait qu'elle était obligée de retourner tenir son rang à Florence, qu'elle n'avait pas le droit de compromettre le nom de son père dans des aventures. Elle était résignée à redevenir, dans la mesure du possible, une bonne et fidèle épouse.

Le lendemain, nous repartions toutes les deux pour Paris. Ma première idée avait été de forcer le marquis à venir redemander Virginie à monsieur Cardinal; mais, après réflexion, ça m'avait paru avoir plus d'inconvénients que d'avantages; on n'aurait pas pu échapper à des explications, et cela pouvait porter un coup à monsieur Cardinal qui ne savait rien de la fugue de Virginie avec ce saltimbanque de ténor.

Alors j'avais arrangé autre chose qui était bien mieux et qui a très bien réussi... Ah! c'est que des crises pareilles, ça donnerait de l'imagination et de la profondeur à n'importe quelle mère. Nous sommes allées, Virginie et moi, déjeuner dans un restaurant près de la gare de Lyon. A une heure moins un quart, j'ai dit à Virginie :

— Attends-moi là, je vais m'en aller toute seule au-devant du marquis. Il ne faut pas que tu aies l'air d'avoir couru à sa rencontre... Il ne faut jamais se reconnaître des torts... surtout quand on en a.

A une heure j'étais dans la gare, attendant le mari à la même place où la veille j'avais attendu... l'autre enfin... Ah! j'ai vu tout de suite que nous en ferions

tout ce que nous voudrions, du marquis, que ça ne pèserait pas une once... Il est devenu tout pâle et me voyant seule et il s'est écrié :

— Et Virginie ! Et Virginie !

Il l'appelait encore par son petit nom... Nous étions sauvées ! Il était encore amoureux ! Je ne suis qu'une grosse bête, je le sais, je ne me fais pas d'illusions là-dessus... mais j'ai toujours eu un mérite... c'était ma spécialité à l'Opéra... Je voyais tout de suite si un homme était amoureux ou pas amoureux... à ce point que souvent d'autres mères me consultaient pour leurs filles... Elles me disaient : « Madame Cardinal, vous qui avez tant de coup d'œil, venez donc voir un peu... nous voudrions savoir ce que vous en pensez. » Moi alors, j'allais un peu voir et je leur répondais : « Cet homme-là est pincé, sérieusement pincé, » ou bien au contraire : « Non, ça n'est pas du véritable amour, ça n'est que de la fantaisie. »

Enfin, j'avais le flair de ces choses-là... Je sais bien qu'aujourd'hui ça ne se passait plus à l'Opéra, cela se passait dans le grand monde... mais l'amour c'est partout et toujours la même chose... Que ce soit pour une danseuse ou que ce soit pour

une marquise, l'amour, ça rait toujours de l'homme le même imbécile, voilà la vérité.

Le marquis s'était trahi, son premier regard avait cherché Virginie, j'avais le grappin sur lui. Si elle avait été là, Virginie, tout se serait arrangé en un instant, sans une parole, elle n'aurait eu qu'à se montrer pour reprendre son empire... Mais je n'avais pas osé. J'avais eu peur d'une scène devant tout le monde. Déjà, la veille, avec le ténor, j'avais causé un peu d'émotion dans la gare... si, le lendemain, j'avais encore provoqué un esclandre, on se serait dit : « Ah ! çà, « qu'est-ce que c'est que cette grosse dame qui vient « tous les matins faire des scènes aux voyageurs de « l'express de Florence ? »

J'ai rassuré le marquis, je lui ai dit que Virginie était en sûreté sous mon aile... je l'ai fait asseoir sur le même banc où la veille j'avais confessé Virginie et nous avons eu une explication... Elle a été chaude, l'explication!... Dès qu'il avait été rassuré sur le compte de Virginie, il avait voulu reprendre ses grands airs... Il se met à me dire qu'il ne reverra jamais Virginie, qu'il ne vient à Paris que pour régler convenablement les choses, qu'il est prêt à faire une grosse pension... et il me répète sa fameux:

phrase qu'il ne voulait pas être la fable de Florence.

Alors moi j'ai éclaté. Il y avait de quoi, ma chère amie.

— La fable de Florence ! Ah ! ça, mais c'était du temps de votre première femme que vous étiez la fable de Florence. Et vous étiez venu chercher des consolations à Paris dans le corps de ballet. Elle se gênait, votre première femme... elle se gênait ! Seulement elle était du monde, et tout leur est permis aux femmes du monde... C'est une gentillesse chez elles d'avoir des amants. Chez nos filles, c'est un crime ! La voilà, la société, la voilà ! Ah ! monsieur Cardinal a bien raison de vouloir la refaire de fond en comble. Si vous aviez pris Virginie au couvent, ça serait tout naturel qu'elle vous trompât, ça n'étonnerait personne ; mais parce que vous l'avez prise à l'Opéra, dans la danse, rien ne peut lui être permis à cette pauvre enfant... et parce qu'elle est venue, par hasard, de Florence à Paris, dans le même train qu'un méchant ténor, vous poussez des cris comme si on vous écorchait. Et qu'est-ce que vous voulez donc qu'il se soit passé dans ce train express, avec des vitesses de vingt lieues à l'heure et de mal-

heureux temps d'arrêt de dix minutes, de loin en loin?... Il ne s'est rien passé du tout, c'est moi qui vous le dis, moi, sa mère! Qu'est-ce qu'il faut, avant tout? Eviter le scandale. C'est pour cela que vous allez reprendre Virginie et tout de suite. Je n'en veux pas plus que vous de scandale, parce que ça rejaillirait sur monsieur Cardinal et que rien ne doit rejaillir sur monsieur Cardinal. C'est si vous ne reprenez pas Virginie qu'il y en aura du grabuge. Savez-vous ce qu'elle fera? Elle se remettra à la danse, elle remontera sur les planches, elle referra des bêtises, et pas sous le nom respecté de monsieur Cardinal... Oh non! quant à ça... Mais sous votre nom, à vous... Quand une jeune fille est mariée, ses bêtises ça ne regarde plus sa famille, ça regarde son mari... Et c'est alors que vous serez la fable de Florence!

Cette dernière raison a paru le toucher. Alors j'ai employé le sentiment. Je lui ai dit :

— Virginie est là à deux pas... Venez... Vous vous ouvrirez les bras l'un à l'autre. Elle a eu des torts, c'est possible, mais vous aussi. C'était la première fois qu'elle était battue par une autre personne que par sa mère. Ça l'a bouleversée, cette enfant. Voyons, si cela vous embarrasse d'être seul pour la

ramener à Florence... Voulez-vous que je retourne là-bas avec vous ? Cela me coûtera de quitter monsieur Cardinal, mais je le ferai tout de même... Et quand la haute société italienne verra reparaître Virginie au bras de sa mère, je voudrais bien savoir qui osera broncher...

Il était de plus en plus ébranlé. Il m'a répondu que s'il retournait là-bas avec Virginie, il aimait mieux retourner seul avec elle, qu'il n'avait pas besoin de moi... Enfin, un quart d'heure après, ils étaient dans les bras l'un de l'autre.

Après quoi, ils allaient s'installer tous les deux au Grand-Hôtel pour un mois. C'était encore une idée de moi. Ils ont pris un appartement au premier sur le boulevard. Ils se sont montrés partout ensemble, au bois, dans les théâtres. Ils ont donné de grands dîners. Leur présence à Paris a été signalée par les journaux dans des petites notes aux *Echos du grand monde*. Ces petites notes ont été reproduites par les feuilles italiennes et Florence n'y a vu que du feu.

Le soir, je retournais à Ribeaumont, et cette journée terrible s'achevait pour moi dans le calme du foyer domestique, auprès de monsieur Cardinal qui corrigeait les épreuves de sa conférence. Mais ça ne fait

rien, pour une épouse et pour une mère, c'est vraiment trop de choses en même temps.

A vous de tout mon cœur.

ZOÉ CARDINAL.



LE FEU D'ARTIFICE

Ribeumont, 5 mai 1880.

Encore des événements, ma chère amie, c'est un drame que la vie de monsieur Cardinal. Depuis deux ans, depuis sa fameuse conférence sur le centenaire de Voltaire, il se dessèche, il se dévore, il se consume. Il a adressé cinquante demandes pour des places. Il a écrit plus de dix fois au député de notre arrondisse-

ment. Jamais de réponse. Dans sa dernière lettre au député, il avait indiqué la création d'un emploi qui lui aurait très bien convenu : *inspecteur général de l'esprit des populations rurales*. C'est une fonction qui aurait consisté à secouer l'apathie des campagnes. Rien, pas même un accusé de réception.

La colère à la fin s'est emparée de monsieur Cardinal. Il a pris la plume et il a écrit au député une de ces lettres à cheval que lui seul sait écrire; que cela finissait par devenir une plaisanterie; qu'il n'était pas permis de traiter avec un pareil sans-gêne un élu du suffrage universel; que ce n'était pas la peine de s'épuiser à faire nommer un député, si ce député ne s'occupait pas un peu des petites affaires de ses électeurs.

Cette fois monsieur Cardinal a eu une réponse, mais quelle réponse ! La voici textuellement :

« Monsieur, je vous conseille de vous dispenser de
« m'écrire aussi souvent. Si vous voulez savoir pour-
« quoi je ne vous réponds pas, passez aux bureaux de
« la préfecture, et tâchez de mettre fin à des bruits
« qui ne vous sont pas favorables... »

Des bruits pas favorables à monsieur Cardinal !
Vous pensez bien qu'il a bondi...

— Je sais d'où vient le coup, s'est-il écrié, les jésuites ! Je reconnais la main des jésuites. Il y a des machinations contre moi, mais je les déjouerai...

Il a voulu, le jour même, aller à la préfecture, et il a voulu m'emmener. C'est devant moi qu'il tenait à confondre ses calomniateurs. Nous faisons atteler notre petit cheval à notre petit panier... le cadeau de Virginie à la dernière fête de naissance de monsieur Cardinal... et nous voilà partis tous les deux pour Versailles.

Nous arrivons, nous tombons sur un huissier, l'impertinence même.

— Monsieur le Préfet, dit monsieur Cardinal.

— Monsieur le Préfet ne reçoit pas, répond l'huissier, sans lever les yeux et en continuant à lire son journal, un journal réactionnaire.

— Il me recevra, moi.

— Vous pas plus que les autres.

— Je vous prie d'être poli... Vous ne savez pas qui je suis.

— Qui êtes vous ?

— Monsieur Cardinal, conseiller municipal de Ribeaumont. Un préfet républicain doit toujours être à la disposition des élus du suffrage universel.

Et voilà l'huissier, qui, sans même répondre, se met à tourner tranquillement son journal... On n'a pas idée de l'insolence de ces gens-là dès qu'ils ont une place: Alors monsieur Cardinal éclate... Il dit à l'huissier qu'il le fera sauter, qu'il verra le préfet.. J'essaie de le calmer. Pas moyen... Il criait, il tempêtait. Une porte s'ouvre. Un petit jeune homme blond paraît... « Qu'est-ce qu'il y a? Pourquoi tout ce tapage? »

Monsieur Cardinal lui dit :

— Je suis conseiller municipal... Voilà ce que m'écrit le député de mon arrondissement... Je viens ici pour réduire les calomnies en poussière.

Il était très gentil, très poli, le petit jeune homme blond. Il nous fait entrer dans son cabinet et il dit à monsieur Cardinal :

— Je vais consulter votre dossier.

On apporte le dossier de monsieur Cardinal dans une chemise bleue. Il était énorme. Il contenait toutes ses demandes pour des places. Je les reconnaissais de loin... et, de loin aussi, je vois dans le dossier une grande lettre écrite sur un papier où il y avait imprimé : *Préfecture de police*.

Le blondin se met à lire cette lettre et nous voyons

très bien, monsieur Cardinal et moi, sur ses lèvres,
un petit rire étouffé

— Qu'est-ce que c'est? demande monsieur Cardinal.

— Rien, rien, ce n'est rien.

— Vous avez ri en dedans, monsieur. J'ai le droit de savoir pourquoi vous avez ri en dedans... J'ai le droit de savoir ce qu'il y a dans mon dossier.

— C'est une pièce confidentielle.

— Il ne peut pas y avoir de pièce confidentielle sur mon compte. J'ai vécu au grand jour, sous l'œil de mes concitoyens. J'ai lutté, j'ai souffert pour mon pays. Je ne sortirai pas d'ici avant d'avoir lu cette lettre. Donnez-la-moi.

— Ah! vous m'ennuyez à la fin, s'écrie le petit blondin... Tenez... lisez... puisque vous tenez absolument à savoir... Voilà pourquoi on n'a pas répondu à vos demandes.

Il tend la lettre à monsieur Cardinal qui me dit :

— Je n'ai pas mes lunettes. Lisez, madame Cardinal.

— Non, dit très vivement le petit employé, il est inutile de faire lire à madame.

Alors monsieur Cardinal a eu là une de ces phrases

qui paient une pauvre créature comme moi de tous ses sacrifices, de tous ses dévouements, de toutes ses abnégations :

— Madame Cardinal a été la compagne fidèle et courageuse de ma vie entière. Je n'ai jamais eu, je n'aurai jamais de secret pour elle. Lisez, madame Cardinal, lisez.

Le petit blond a fait un geste qui avait l'air de vouloir dire : « Ah ! ma foi, qu'ils s'arrangent... » et j'ai commencé. Voici les horreurs que j'ai lues, ma chère amie, les voici :

Le sieur Cardinal est un personnage d'une moralité équivoque.

L'indignation m'étouffe, m'étrangle. Je veux m'arrêter... Monsieur Cardinal, très calme, très digne, me dit : « Continuez... continuez... » avec cette autorité qui n'appartient qu'à lui. Je continue :

Et dont l'aisance paraît devoir être attribuée à une source impure.

Je veux encore m'arrêter, mais je me sens le bras pris comme dans un étau... C'était la main de monsieur Cardinal... et d'une voix énergique il me dit :

— Madame Cardinal, je vous ordonne d'aller jusqu'au bout, sans vous interrompre

Ah! ma chère amie, quand on n'a pas vu monsieur Cardinal dans ces moments-là, on n'a rien vu, on ne sait pas ce que c'est que le sang-froid, l'empire sur soi-même. Je reprends :

Il a deux filles qui ont dansé à l'Opéra. L'aînée vit à l'étranger en concubinage avec un marquis italien. La cadette, sous le nom de Pauline de Giraldas, s'adonne à la galanterie sur une grande échelle.

— Oui, ma chère, j'ai eu la force de lire ces choses-là à haute voix devant monsieur Cardinal. Virginie en concubinage!... quand elle est marquise aussi régulièrement que n'importe quelle marquise du Faubourg Saint-Germain... Et Pauline s'adonnant à la galanterie sur une grande échelle!... Avec ça que ce serait commode d'être sur une grande échelle pour...

Monsieur Cardinal, tout de suite après cette bêtise de la grande échelle, s'était levé, et, avec un calme admirable, il dit au petit blondin :

— Je ne m'abaisserai pas, monsieur, à discuter de pareilles calomnies... D'où viennent ces renseignements? De la police... c'est-à-dire d'un commissaire de police de l'Empire... Cela ôte toute valeur à ce document... Je me retire... mais vous aurez de mes

nouvelles, vous et votre gouvernement... Venez, madame Cardinal, venez.

Nous sortons et, dans l'escalier, je lui dis :

— Pourquoi n'as-tu pas répondu pour Virginie ? Tu pouvais répondre pour Virginie...

— Oui, madame Cardinal, pour Virginie je pouvais répondre, mais pour Pauline je ne pouvais pas... Alors, dans ce cas-là, il vaut mieux opposer une sobre et brève dénégation en bloc... C'est plus digne... C'est plus à effet.

Par exemple, une fois rentré à la maison, monsieur Cardinal a eu une défaillance, un abandon de lui-même... pour la première fois de sa vie.

Il s'est laissé tomber dans un fauteuil en disant :

— C'est fini, je renonce!... A quoi bon se sacrifier pour son pays, faire litière de ses affections, se conduire en vrai Brutus avec ses enfants?... Ma récompense, la voilà...

J'allais prendre la balle au bond et lui proposer de venir faire un petit dîner fin chez Pauline... Mais il avait déjà retrouvé toute son énergie et, arpentant la chambre à grands pas :

— Non, jamais je ne renoncerai, jamais. Le suffrage universel est là pour me venger. Il y a dans

trois mois une élection au conseil général. J'hésitais à me présenter, à cause des frais... je cédaï la place au maire, à cet orléaniste déguisé... Je la lui disputerai et je la lui prendrai... Tous les moyens me seront bons... Je serai nommé... Je penserai à tout cela cette nuit, et demain j'aurai arrêté mon plan.

Nous n'avons pas dormi de la nuit, ni monsieur Cardinal, ni moi. Lui, il cherchait son plan, et moi j'avais du tourment, de l'inquiétude dans l'esprit. Je m'interrogeais. Je me sondais. Je repassais ma vie entière, je me disais : « Madame Cardinal, as-tu bien
« fait ton devoir ? Est-ce que ce serait vrai ? est-ce
« qu'elle n'aurait pas été honorable, la vie de mon-
« sieur Cardinal ? Alors, tu serais coupable, toi, son
« épouse. Tu aurais dû l'empêcher de vivre de cette
« façon-là, si ce n'était pas convenable... Mais plus je
« descendais au fond de ma conscience, plus je la
« trouvais tranquille. On dit qu'il n'y a qu'une mo-
« rale... c'est des bêtises inventées par les gens qui
« ont cent mille livres de rentes. Il y a autant de mo-
« rales que d'individus. Ah ! si monsieur Cardinal
« avait été un homme ordinaire, oui, j'aurais eu
« tort ; mais, du moment que monsieur Cardinal
« était ce qu'il était, qui est-ce qui aurait le front

« de me reprocher d'avoir fait ce que j'ai fait? Il fal-
« lait avant tout assurer le repos de monsieur Car-
« dinal. Il avait trop de hauteur dans le caractère
« et dans les idées pour se plier à un travail de petit
« employé. Il avait trop de fierté pour se résigner à
« gagner misérablement sa vie dans des occupations
« subalternes. Il n'était bon que pour des grandes
« places, des places où il y aurait eu à diriger, à
« commander... Alors c'était à sa femme, à ses en-
« fants de se trémousser pour lui donner l'indépen-
« dance, pour lui permettre d'utiliser ses facultés su-
« périeures, et c'est ce que nous avons fait! »

Le lendemain matin, le plan de monsieur Cardinal était arrêté. Le maire abusait plus que jamais de sa fortune. La semaine précédente, il avait marié une de ses filles et, le dimanche suivant, il avait donné une grande fête dans son parc. Feu d'artifice le soir et dans la journée mât de cocagne, course en sac, course au cochon, distribution de dragées et de gros sous jetés à la volée aux petits enfants de la commune, etc. Une chose qui avait révolté monsieur Cardinal! Il disait que c'étaient des infamies empruntées à une époque honteuse de notre histoire, qui s'appelait la féodalité

Le plan de monsieur Cardinal était de donner, le dimanche qui venait, un grand dîner à tous les membres du conseil municipal, le maire excepté, et de faire tirer un grand feu d'artifice, mais un feu d'artifice qui ne serait pas seulement pour les enfants, qui serait aussi pour les hommes; un feu d'artifice qui aurait un sens philosophique et politique; un feu d'artifice qui serait à la fois un divertissement et une manifestation.

Le vendredi matin, je pars pour Paris. J'avais un tas de choses à acheter pour le dîner du surlendemain et le feu d'artifice à commander.

Monsieur Cardinal avait tout réglé dans une note que je devais remettre à monsieur Ruggieri, et qui était intitulée : *Note pour un feu d'artifice anti-clérical*. Le bouquet de la fin devait être remplacé par une pièce montée, une construction rappelant une école primaire, et, en haut de la construction, avait paraître en grosses lettres de feu cette inscription :

A BAS LES JÉSUITES!

J'arrive à Paris. Je m'en vais rue Montorgueil faire mes commandes de volaille, de poisson, puis je passe chez Pauline. J'entre. Je la trouve toute seule.

— Je ne te dérange pas?

— Toi, maman, jamais. J'attends le prince, mais ça ne fait rien, je te présenterai. Il sera enchanté de faire ta connaissance.

— Un prince !

— Oui, et un vrai, pas un prince pour rire... non, un prince d'une des plus vieilles cours de l'Europe et tout près du trône... Il me le disait hier : « Il n'y a que deux personnes entre moi et le trône. » Il va venir. Tu verras comme il est gentil, et sans façon. Faisons un besigue en l'attendant.

Nous étions au milieu de notre quatrième partie de besigue, quand tout d'un coup la porte s'ouvre. Un grand laquais tout en noir, en culotte courte et en bas de soie, annonce : Son Altesse. Oui, ma chère amie, c'est sur ce pied-là chez Pauline. Et on a beau dire, ça fait battre le cœur d'une mère !

La voilà qui entre, Son Altesse. Un vrai gamin.. Pas vingt ans, tout blond, tout rose...

— Monseigneur, c'est maman, dit Pauline...

Ah ! je vous déclare qu'il est fameusement bien élevé, ce petit bonhomme-là... parce que ce n'était pas la première fois que j'étais présentée par l'une de mes filles à un prince, — ça m'était arrivé plusieurs

fois dans des soupers du temps de l'Opéra, puisque j'avais pour habitude de ne quitter mes enfants qu'à la dernière extrémité, — mais je ne m'illusionnais pas et j'avais très bien remarqué que les princes, ils auraient autant aimé que je ne sois pas là. Ils faisaient une petite grimace que je comprenais très bien et qui voulait dire : « Bon, la mère, il va falloir avaler la mère. »

Eh bien ! celui-là, il n'a pas fait de grimace. Il a été délicieux. Il s'est incliné comme on doit faire devant toute femme, quelle qu'elle soit, et il a dit avec un petit accent drôle comme tout : « Cette chère madame Cardinal. »

Et je faisais, à part moi, cette réflexion qu'il devait être crânement amoureux de Pauline, pour être aussi convenable que ça avec moi... parce que c'est encore une observation que j'ai faite dans ma carrière de mère, que je pouvais toujours calculer l'amour qu'on avait pour mes filles d'après le plus ou le moins d'égards qu'on avait pour leur mère. Il m'était arrivé plusieurs fois de dire à Virginie :

— Prends garde, mon enfant, méfie-toi, cet homme-là ne t'aime pas sincèrement ! Il n'a pas assez de procédés pour ta mère.

Il en a eu des procédés, le prince. Il a dit : « Mais ne vous dérangez donc pas ; continuez donc votre besigue. » Nous avons continué. Lui se tenait derrière Pauline. Elle le consultait : *Jetteriez-vous ça, nonseigneur ?* Mais, de temps en temps, à demi-voix, il lui échappait de petites familiarités ; des *T'es bête... des Tu n'entends rien à ce jeu-là...* Et chaque fois qu'elle avait le quatre-vingt de rois, elle annonçait : *Quatre-vingt de papas...* en le regardant de côté... une allusion délicate à sa situation. Et ils étaient si contents tous les deux, ils riaient de si bon cœur quand revenait ce : *Quatre-vingt de papas !* C'est beau la jeunesse !... C'est beau l'amour !...

Moi, je me retrouvais dans mon monde. Je laissais le temps se passer... J'oubliais l'heure... si bien que tout à coup je lève le nez, je regarde la pendule. Quatre heures !... J'avais dit à monsieur Cardinal que je prendrais le train de quatre heures et demie. Il devait se trouver à Saint-Germain, à la gare, avec notre petit panier. Et faire attendre monsieur Cardinal, jamais de la vie !... Même pour rester en compagnie d'un prince, parce qu'un prince, après tout, ce n'est qu'un prince, c'est un homme qui doit tout à sa naissance, tandis que monsieur Cardinal

c'est un homme qui ne doit rien qu'à lui-même.

J'avais oublié le feu d'artifice et je n'avais plus le temps de passer chez monsieur Ruggieri. J'explique la chose à Pauline. C'est là que le prince s'est montré charmant! Il s'est chargé de la commande. Seulement il fallait bien lui dire, à cet héritier d'une famille royale, que notre feu d'artifice devait avoir une couleur contre les jésuites et je lui ai remis la note de monsieur Cardinal. Il l'a lue et il a trouvé ça très original, très original.

Il y avait encore autre chose qui m'embarrassait; la question du prix. Cela me chiffonnait un peu de laisser payer par ce petit bonhomme un feu d'artifice qui ne pouvait pas être dans ses idées. Mais dès que j'ai voulu ouvrir la bouche là-dessus :

— Tu es bête, maman, a dit Pauline, laisse donc faire le prince. Ça n'a pas d'importance, cette niaderie-là.

Je n'ai pas insisté parce que d'abord, au fond, j'ai toujours trouvé ridicule de payer soi-même les choses qu'on peut faire payer par les autres. C'est un de principes que j'avais inculqués à mes fillettes.

Je suis retournée à Ribeaumont. J'ai trouvé monsieur Cardinal à la gare. Je lui ai dit que j'avais tout

commandé : volaille, poisson, petits fours, feu d'artifice... et que tout cela arriverait dimanche matin. Et tout arriva en effet. Deux employés de M. Ruggieri apportent le feu d'artifice... un feu d'artifice admirable, qui remplissait toute une charrette et qui devait coûter au moins deux mille francs.

Monsieur Cardinal descend une minute au jardin pour indiquer la place où devait se tirer le feu d'artifice ; mais il était très préoccupé, monsieur Cardinal, et il rentra tout de suite chez lui, parce qu'il lui était encore venu une idée dans la nuit.

C'était de prononcer le soir, après dîner, un toast à l'anglaise, un *spitche*. C'est le mot usité là-bas. Monsieur Cardinal sait maintenant un tas de mots dans toutes les langues. Ce *spitche*, qu'il devait improviser le soir, monsieur Cardinal était en train de le rédiger et il avait ensuite à l'apprendre par cœur. Il paraît qu'ils ont là-bas, en Angleterre, une façon de parler qui n'est pas tout à fait la nôtre. Ce n'est pas de l'éloquence, c'est de la conversation, c'est de l'*humourre*, — encore un mot employé par monsieur Cardinal, qui voudrait introduire en France ce genre de causeries politiques.

A six heures et demie on se met à table. Tout se

passé à merveille. Le dîner était excellent : la volaille, le poisson, tout était réussi. Le *spitche* de monsieur Cardinal fait un effet prodigieux et, à neuf heures et demie, on descend au jardin pour le feu d'artifice. Cela commence par marcher admirablement. Fusées, flammes de Bengale, feux tournants, fontaines jaillissantes, rien ne rate ; et, vous savez, ordinairement, il y a toujours un tas de choses qui ratent dans les feux d'artifice. Le temps était à souhait : pas de lune et pas de vent. Tout à coup, voilà qu'une construction de feu s'élève dans les arbres... C'était la pièce montée. On voit se dessiner des colonnes, une porte. Tout le monde disait : « Ah ! que c'est beau ! Comme c'est mieux que chez le maire ! »

— Attendez ! leur criait monsieur Cardinal, attendez, ce n'est rien encore !... Attendez le fronton !... Attendez l'inscription !...

Il se dresse le fronton, elle s'allume l'inscription, mais quelle horreur ! Savez-vous ce qui s'écrit en lettres de feu au haut du fronton, au lieu de : *A bas les jésuites !* Ce qui s'écrit, c'est :

VIVE L'EMPEREUR !

Comment est-ce arrivé? Je n'en sais rien encore. Était-ce une plaisanterie du petit prince qui se serait amusé à nous envoyer un feu d'artifice bonapartiste à la place d'un feu d'artifice anti-clérical? Je ne peux pas croire cela de la part d'un jeune homme si distingué et si amoureux de Pauline. Était-ce une erreur de monsieur Ruggieri? C'est une très grande maison dans laquelle il doit y avoir des feux d'artifice pour toutes les opinions. Ils ont pu se tromper de nuance. Peut-être aussi ont-ils essayé d'écouler un vieux rossignol qu'ils avaient en magasin? Bien des feux d'artifice ont dû leur rester pour compte au moment du Quatre septembre. Ça ne serait pas délicat de leur part, et même, en y pensant, ce n'est pas admissible, car ils devaient bien penser qu'on s'en apercevrait.

Toujours est-il qu'en voyant flamboyer ces mots : *Vive l'Empereur!* la foule se met à crier, à siffler... Ils ne sont pas bonapartistes dans ce pays-ci... Monsieur Cardinal, comme un lion, se jette au milieu du feu. Les artificiers lui criaient : « N'approchez pas! N'approchez pas! Vous n'avez pas l'habitude, vous allez vous faire du mal! » Mais il n'entendait rien. Il était égaré par la fureur. Il voulait tout ren-

verser... Moi, je me jette à sa suite dans les flammes. Je l'en retire... Le tour de mes faux cheveux, mes repentirs et les brides de mon bonnet en ont été roussis.

Tous les invités s'en allaient furieux. Monsieur Cardinal se met à courir après le monde. Il leur criait : « Revenez ! revenez ! Je vais vous expliquer. Il devait y avoir : *A bas les jésuites!*... » Mais personne ne voulait l'écouter.

Et nous restons seuls, monsieur Cardinal et moi. Il tombe comme écrasé sur un banc. Alors, en le voyant dans cet anéantissement, j'ai eu du courage une fois dans ma vie et j'ai adressé un discours à monsieur Cardinal.

— Écoute, lui ai-je dit, si c'est l'écroulement de tes ambitions politiques, c'est peut-être une bénédiction du ciel que cette erreur dans ce feu d'artifice. C'est peut-être écrit là-haut que tu n'es pas fait pour la politique. Ah ! je sais bien que tu ne crois pas aux choses écrites là-haut, mais j'y crois, moi, j'ai cette faiblesse... Vois-tu, monsieur Cardinal, tu as trop de fermeté dans tes principes. C'est fait pour les farceurs, la politique, pour les sauteurs, pour les gens qui changent d'opinion tous les huit jours. Ce

n'est pas fait pour toi, qui n'en changes jamais. Qui est-ce qui aurait dû arriver à tout ? Toi ! Et qui est-ce qui n'est arrivé à rien ? Toi ! Sous l'Empire, tu me disais : « Après l'Empire, j'arriverai... » Il est tombé, l'Empire, et tu n'es pas arrivé... Alors tu m'as dit : « Après monsieur Mac-Mahon, ce sera mon tour... » Et qu'est-ce qu'on t'a donné, après monsieur Mac-Mahon ? Rien du tout. Tu t'en es consolé en disant : « Je n'ai rien à attendre de ces messieurs du centre gauche. Mais quand Gambetta sera aux affaires... » Eh bien ! il est aux affaires, Gambetta, et qu'est-ce que tu empoches ? Des avanies de la part de ses fonctionnaires ! Tous ces gens-là se tiennent, vois-tu, qu'ils s'appellent Napoléon III, Mac-Mahon ou Gambetta. Ils ont la même routine, les mêmes préjugés. Ils ne comprendront jamais la grandeur de ton caractère. Ils te jetteront toujours tes filles à la tête. Tes filles !... tes filles !... Eh bien ! ils ont peut-être raison après tout. Ah ! tiens, monsieur Cardinal, laisse-moi te dire une fois toute ma pensée... J'ai des sentiments vulgaires, c'est vrai... des idées bourgeoises, mais enfin ma pensée, la voilà : c'est que ta vraie carrière, ça n'est pas la politique ; ta vraie carrière, c'est tes filles !

Là je me suis arrêtée, effrayée de ce que je venais de dire. Mais monsieur Cardinal était redevenu paisible, presque souriant, et il me dit avec condescendance :

— Je ne vous en veux pas, madame Cardinal, vous ne pouvez pas vous rendre compte de la portée de vos paroles... mais rien n'aura raison de mon énergie. Tout se tourne contre moi, même mes feux d'artifice... Le gouvernement de monsieur Gambetta ne veut pas de moi? C'est très bien... Je serai patient. J'attendrai. Le suffrage universel est là. Mon tour viendra.

Au moment où monsieur Cardinal finissait de parler ainsi, je vois venir le maréchal des logis de gendarmerie qui nous dit :

— Je suis bien fâché de ce qui se passe, mais je vais être obligé de faire mon rapport. Je viens de consulter mon petit guide du gendarme... Il y a dedans un article contre les emblèmes séditieux. Votre feu d'artifice tombe sous le coup de la loi. Vous aurez un procès.

Un procès! ... Il ne nous manquait plus que cela! C'était le comble! Mais, pendant que je levais les bras au ciel, qu'est-ce que je vois? Le visage de monsieur Cardinal qui s'illumine.

— Verbaliscz, mon ami, dit-il bien doucement au maréchal des logis, verbalisez.

Puis, me prenant à part :

— Un procès, madame Cardinal, un procès politique!... C'est un piédestal!... Je suis sauvé! Ma fortune est faite. Je me défendrai moi-même, parce que prendre un avocat dans ces cas-là, c'est une duperie. Tout le bénéfice du procès est pour l'avocat, qui se fait une réputation sur le dos de son client, à qui il fait flanquer le maximum. Et il faut les payer ces Messieurs, si bien qu'ils ont tout en même temps... l'honneur et l'argent... Mais ils n'auront rien cette fois-ci... Je serai mon avocat!... Je vais dès cette nuit m'occuper de ma défense.

Et depuis avant-hier il y travaille, à sa défense. Voilà comment ça doit débiter :

— Messieurs, j'ai voulu tirer un feu d'artifice anticlérical; un industriel sans scrupules, qui voulait utiliser un solde de feux d'artifice démodés, n'a pas rougi de... etc., etc.

Mais il commence à être inquiet, monsieur Cardinal, parce qu'il ne voit pas venir l'assignation pour son procès. A chaque coup de sonnette, il s'élançe, il court ouvrir lui-même: « C'est elle... C'est mon

assignation ! » Hélas ! non, c'est le boucher, c'est le boulanger, ce n'est pas l'assignation.

Monsieur Cardinal est très tourmenté et tout à l'heure il me disait avec amertume :

— Est-ce qu'ils ne me feront pas même un procès
La vôtre, bien tendrement.

ZOÉ CARDINAL.

FIN DES PETITES CARDINAL



LA PÉNÉLOPE

J'entreprends de raconter le voyage de la frégate *la Pénélope*, qui, sortie du port de Toulon le 15 janvier 1864, n'y est rentrée que le 27 janvier 1870, après avoir passé six années à la mer, parcouru soixante-dix-huit mille lieues et brûlé pour quatre cent vingt-deux mille francs de charbon de terre.

Le 12 janvier 1864, le gros Bernardel, l'ami le plus intime du banquier Raynald, reçut un petit billet de madame Raynald : « Venez tout de suite, il faut que je vous parle. »

Et dès qu'il fut arrivé :

— Asseyez-vous là, mon ami, lui dit-elle, et racontez-moi ce qui se passe. Je suis horriblement inquiète... Mon mari?... Qu'est-ce que nous allons en faire de mon mari? et qu'est-ce que nous allons devenir? Édouard est tout simplement en train de perdre la tête. Le chef des bureaux est venu me voir tout à l'heure; ce pauvre homme avait les larmes aux yeux; depuis quinze jours il n'a pu obtenir d'Édouard ni un ordre, ni une signature. Nous avons réalisé cent mille francs de perte sur une affaire de Turquie qui devait nous donner cent cinquante mille francs de bénéfice. L'emprunt de Madagascar nous a échappé... Enfin c'est une débâcle, une véritable débâcle! Édouard ne va plus à la Chambre, il ne s'occupe plus de ses journaux, il ne mange plus, il ne dort plus, il ne parle plus... Je vous en prie, mon ami, dites-moi ce qui se passe.

— Mais je ne vois pas..., mais je ne sais pas.

— Vous voyez très bien et vous savez très bien...

Quelque histoire de femme, je suis sûre. Ah! dans les commencements, j'ai souffert et beaucoup souffert de ces sortes de choses, mais aujourd'hui, grâce au ciel, après quinze ans de mariage, je suis bien apaisée... Certes, j'aimerais mieux qu'Édouard se tînt un peu tranquille, mais enfin je ne souffre plus, plus du tout, et puis je songe à mes enfants, à mes deux fillettes qui grandissent. J'ai mis là dans ma tête que Jeanne et Adèle auraient chacune deux millions de dot, et voilà pourquoi je veux que mon mari s'occupe de ses affaires, voilà pourquoi j'ai besoin de savoir ce qui se passe. Parlez, parlez, parlez!

— Eh! bien, Raynald est amoureux.

— Il n'y a rien là de si extraordinaire ni de si tragique.

— Oui, mais amoureux d'une personne qui ne veut pas de lui.

— Il est tombé sur une honnête femme! Cela se passe dans le monde alors?

— Pas du tout, cela se passe à l'Opéra.

— A l'Opéra? Il y a des vertus maintenant à l'Opéra!

— Rien de moins vertueux que mademoiselle Rose

Paumier, mais Raynald a eu la maladresse de tomber follement amoureux de cette petite, juste au moment où elle-même était, de son côté, follement ureuse.

— Qu'est-ce que vous me racontez là ?

— La pure vérité... Raynald a eu beau prier, supplier, offrir des choses absurdes, il n'a réussi qu'à se faire mettre à la porte. C'est alors qu'il est tombé dans cette mélancolie qui nous est à tous un si légitime sujet d'inquiétude.

— Mis à la porte par une danseuse ! Comment ! et vous, ses amis, vous ne vous êtes pas occupés... ?

— Nous nous en sommes tous occupés, ma chère amie, et très activement, et moi tout le premier... Je comprenais bien qu'il fallait à tout prix sortir Édouard de cette tristesse... Je suis allé deux fois chez cette demoiselle : « Je suis amoureuse, m'a-t-elle répondu, entendez-vous bien, amoureuse-se ! » Et moi aussi, je me suis fait mettre à la porte.

— Et quel est le personnage aimé avec tant de violence et tant de probité ?

— Oh ! vous le connaissez, je crois ; c'est le petit Noël de la Ville-Gris.

- Noël de la Ville-Gris ! Le marin !
- Oui, le marin. Il est lieutenant de vaisseau
- Lieutenant de vaisseau... Eh bien, est-ce que mon mari n'est pas député ? est-ce qu'il ne vote pas depuis dix ans, en toute occasion, avec une Jocilité exemplaire ? Est-ce qu'il n'entretient pas à grands frais deux journaux qui, en ce moment même, s'épuisent et se déconsidèrent à combattre à outrance pour la politique de monsieur Rouher ?... Il me semble que le cabinet aurait mauvaise grâce à nous refuser cela.
- Quoi cela ?... Je ne comprends pas bien.
- Vous ne comprenez pas !... Mais il faut que le gouvernement fasse embarquer ce jeune homme.
- Le faire embarquer !
- Vous n'y aviez pas songé ?
- Un trait de génie, ma chère, un trait de génie !

—

Le lendemain, à cinq heures, le lieutenant de vaisseau Noël de la Ville-Gris lisait paisiblement *le Figaro* au coin de son feu ; Rose était assise par terre la tête sur les genoux de Noël, ramassée, enroulée, pelotonnée, comme une petite chatte qui fait volup-

cueusement son ron-ron dans les jambes de son maître. Un domestique apporta une grande lettre cachetée de rouge. « — Ah ! dit Noël, cela vient du ministère. Quelque invitation de bal. — Laisse-moi lire. « J'aime tant ça, moi, ouvrir les lettres ! et puis je me « méfie toujours ; tu es bien capable de faire passer « tes lettres d'amour par le ministère pour que je ne « me doute de rien. — Tu es folle ! — Oui, de t'aimer tant que ça. — Tiens, ouvre et lis. »

Rose fit sauter lestement le grand cachet rouge, puis, après un regard jeté sur la lettre, poussa un cri, se leva toute droite et, fondant en larmes, se laissa retomber entre les bras de Noël. « — Mais qu'est-ce « que c'est, ma chérie, qu'est-ce que c'est ? — « Tiens, regarde. » Elle lui donna la lettre, et, pendant que Noël lisait, elle se jeta par terre, et resta là étendue sur le tapis, sanglotant de toutes ses forces.

Le ministre de la marine enjoignait à monsieur le lieutenant de vaisseau Noël de la Ville-Gris de partir le soir même, ou le lendemain matin au plus tard, pour le port de Toulon, et là de se mettre immédiatement à la disposition du commandant de la trégate *la Pénélope*.

-- Ah ! s'écria Rose au milieu de ses larmes, ne pars que demain matin au moins, ne pars que demain matin.

Noël ne partit que le lendemain matin. Il arriva à Toulon et se rendit tout de suite à bord de *la Pénélope*.

— Je vous attendais, lui dit le commandant; nous serions en mer depuis vingt-quatre heures si, avant-hier, une dépêche du ministre ne m'avait informé qu'on m'expédiait de Paris un troisième lieutenant de vaisseau. C'était vous. Soyez le bienvenu.

Le 15 janvier 1864, à quatre heures, par une mer très dure, *la Pénélope* sortit du port de Toulon. C'était une belle frégate neuve qui, après des essais admirables dans les eaux de la Méditerranée, partait, éclatante et superbe, pour son premier grand voyage.

La Pénélope touche à Madère, dépose à Saint-Louis du Sénégal des officiers fonctionnaires allant rejoindre et arrive au Gabon le 7 mars. On passe un mois à étudier les changements survenus dans la direction et la profondeur des passes constatées au plan de l'estuaire du fleuve du Gabon, dressé en 1849 par les ordres du commandant Bouet-Vuillaumez, et no-

tamment des passes de la Mouche, de Pougara et du Papillon.

Pendant que Noël était fort absorbé par ces sondages, le banquier Raynald et les amis du banquier Raynald avaient repris avec une nouvelle ardeur le siège de Rose Paumier. La danseuse continuait à faire une belle défense. « — Je suis amoureuse, disait-elle, et j'attendrai Noël. — Mais, fillette, lui répondait sa mère, la digne madame Paumier, songe un peu à ce que tu dis; ton Noël ne reviendra que dans deux ans. — Eh bien, j'attendrai deux ans. »

Madame Paumier cependant ne se décourageait pas et disait à Raynald : « — Ne vous découragez pas, prenez patience. Ce sera peut-être un peu long, mais maintenant que le marin est parti, pour sûr, tout s'arrangera. » Raynald était sorti de son accablement, il avait repris goût à la politique et aux affaires, il avait rattrapé l'emprunt de Madagascar et même les cent cinquante mille francs de l'affaire de Turquie.

La Pénélope quitta le Gabon le 3 avril, se ravitailla le 16 au cap de Bonne-Espérance et repartit le 21 pour exploration et démonstration dans le canal de Mozambique. Le 25 mai, *la Pénélope* arrivait à Mohély; les instructions recommandaient d'étudier la situation des intérêts français et de sonder les dispositions de la reine de Mohély à l'égard de l'entreprise projetée de M. Lambert.

Après avoir montré le pavillon français dans les Comores, *la Pénélope* reprit sa route et arriva à Sidney le 15 août. Elle y attendit le courrier anglais, qui devait lui apporter de nouvelles instructions. Le premier courrier n'apporta rien; le bâtiment de la *Peninsular oriental mail Company*, qui devait prendre à Pointe-de-Galles la correspondance apportée par les Messageries impériales, avait manqué la coïncidence, les Messageries étant en retard. Les nouvelles instructions arrivèrent seulement le 1^{er} octobre.

Il y avait une dépêche du ministre de la marine pour le commandant de *la Pénélope*, et pour Noël dix-huit lettres de Rose. C'était toujours le même refrain: « Je t'aime, je t'adore, je t'attends, je te suis fidèle, j'ai dansé hier dans *Gizelle*, nous répétons les patineurs du *Prophète*. » Et puis, pour finir, cela re-

commençait : « Je t'aime, je t'adore, je t'attends, je te suis fidèle... »

Mais, hélas ! la route est longue de l'Opéra (Paris) à Sidney (Australie), et ce qui était exact, parfaitement exact au moment où Rose écrivait ses dix-huit lettres, avait cessé de l'être au moment où Noël les lisait.

Rose aimait toujours et avec la même violence, mais quant à la fidélité !... Un petit arrangement était intervenu entre Rose et le banquier.

— Soit, avait dit la danseuse, mais écoutez-moi bien et comprenez-moi bien. Si je vous prends, c'est par raison, c'est pour ma famille, c'est pour maman que ça chagrine de me voir sans personne et qui dit qu'on ne refuse pas une occasion comme vous. Mais je ne vous aime pas, je ne vous aimerai jamais... C'est bien entendu, n'est-ce pas ?

Le banquier avait accepté, en se disant : « Le voyage
« de *la Pénélope* doit durer dix-huit mois, et d'ici à
« dix-huit mois nous serons guéris tous les deux,
« elle de son amour pour ce marin et moi de mon
« amour pour elle. Sachons donc nous contenter, pour
« le quart d'heure, de cet amour qui se résigne. »

Les nouvelles instructions ministérielles étaient : montrer le pavillon français dans la Polynésie, examiner jusqu'à quel point l'intérêt français est engagé dans la rivalité des croyances catholique et protestante, étudier particulièrement l'intérêt politique et économique qu'il y aurait pour la France à faire obstacle à l'invasion de l'élément anglo-saxon qui déborde de l'Australie et menace d'envahir toute la Polynésie

En conséquence de ces instructions, *la Pénélope* toucha à Nouméa vers le 15 octobre, prit part à une démonstration contre les indigènes des îles Loyalty, visita l'archipel de Krusenstern, les Nouvelles-Hébrides, Witi, Samoa et arriva à Taïti le 1^{er} janvier 1865. De Taïti, le commandant de la frégate écrivit au ministre par le courrier anglais de Païta et Panama qu'après sa visite aux îles Sandwich, il reviendrait droit sur San-Francisco pour faire reposer ses hommes, réparer ses avaries et prendre des vivres en vue d'une expédition dans la région Nord. Le commandant ajoutait qu'il ne quitterait San-Francisco que vers le 15 juin et qu'il comptait rentrer en France vers le mois de décembre.

Le ministre reçut cette dépêche le 10 mai ; il

achevait de la lire et il allait écrire en marge : *approuvé*, quand son huissier lui remit une carte. « C'est monsieur Raynald, le député? — Oui, monsieur le ministre. — Faites entrer. » Raynald entra dans le cabinet du ministre et le ministre posa sur son bureau la dépêche du commandant de *la Pénélope*.

Rose, le matin, avait reçu une lettre de Noël : « O ma chérie, lui disait-il, toi, toujours toi, je ne vois que toi. Veux-tu que je te raconte *mon dernier quart*? Écoute. Je suis endormi dans ma cabine ; le timonier ouvre ma porte : Lieutenant, il est minuit moins le quart. Je me réveille, je m'habille et à minuit je vais relever Montègre au banc de quart. Montègre me dit : — Nous naviguons à la vapeur ; la bordée de quart est sur le pont ; la route au nord-nord-ouest ; bonsoir.

« Bonsoir, et je reste seul, en l'air, regardant la fumée qui sort toute noire de la machine... Et dans cette fumée, je vois apparaître une petite forme blanche, d'abord incertaine et vague, puis qui bientôt se précise et s'accroît.

« C'est la plus jolie danseuse du monde entier...
« et la plus aimée... en robe de tarlatane, les épaules
« nues, des roses blanches dans les cheveux. C'est
« toi, ma Rosinette, dans le costume des *Willis* de
« *Gizelle*. Le bruit que fait la vapeur dans la chau-
« dière devient une petite musique aérienne, douce
« et cadencée; c'est la valse de *Gizelle*. Cette af-
« freuse fumée noire se change en une forêt argentée,
« avec un petit lac au milieu et des nénuphars sur
« ce petit lac. Et toi, légère et souriante, tu te pro-
« mènes délicatement, toute droite sur tes pointes,
« parmi les feuilles des nénuphars. Je reste, moi,
« en extase devant cette vision...

« Mais une grosse voix vient me tirer de ma rêverie :
« — Lieutenant, dit cette grosse voix, le maître mé-
« canicien vous prie de faire vider les escarbilles. —
« Et je crie : A vider les escarbilles ! — Les hommes
« de la bordée de quart vident les escarbilles... Le
« silence se rétablit autour de moi, quand les escar-
« billes sont vidées... et je retombe dans ma rêverie.
« Réapparition de la petite forme blanche, mais
« changement de décor et de costume. C'est la grande
« forêt aux environs de Munster, la forêt du troi-
« sième acte du *Prophète*, avec ses arbres blancs de

« neige et la rivière gelée. J'entends le bruit des pa-
« tins et, sur la mélodie aiguë et stridente de Meyer-
« beer, tu t'élanças, — robe de laine marron, petit
« toquet de velours noir... Je me rappelle même les
« couleurs... — Tu descends audacieuse, les bras
« croisés, la tête haute, les reins cambrés. J'ai pres-
« que peur, tu ne pourras pas t'arrêter, tu vas tomber
« dans la mer... Mais il y a des muscles d'acier dans
« ces mignonnes petites jambes... Lestement d'un
« coup de talon, à droite conversion... et tu rentres
« dans la forêt de Munster.

« Deux heures du matin... Il faut faire revider les
« escarbilles... et puis le rêve recommence, et puis
« encore les escarbilles... Ah ! que je t'aime ! Ah !
« que je t'aime ! Je passerais trente ans à naviguer
« dans les îles de la Polynésie et de la Micronésie,
« je ne reviendrais qu'en 1895, sous Napoléon IV
« ou sous Napoléon V, ou sous la République, ou
« sous le comte de Chambord, ou sous le comte de
« Paris, avec un bras en moins et de grosses épau-
« lettes en plus, que je reviendrais t'aimant encore,
« t'aimant toujours... Mais, grâce au ciel, je n'aurai
« pas trente ans à attendre, et mon grand amour, ca-
« pital et intérêt accumulés, je te le rapporterai au

« plus tard le 1^{er} décembre 1867. Nous allons faire
 « un petit tour dans le Pacifique nord, et puis après
 « en route pour Toulon, en route pour l'Opéra, en
 « route pour tout ce que j'aime. »

Quand Raynald arriva chez Rose le jour où elle avait reçu cette lettre, il la trouva gravement occupée à calculer les jours sur son calendrier. « — Que faites-vous là? — Je calcule combien il y a de jours du
 « 10 mai au 1^{er} décembre. Voulez-vous m'aider,
 « vous qui avez l'habitude des chiffres? — Bien volontiers. »

Le banquier prit l'almanach, et quelques instants après : « — Deux cent trois jours, dit-il — Tant que cela! — Oui; mais pourquoi ce calcul? — Parce que
 « le 1^{er} décembre au plus tard, au plus tard, entendez-vous? mon petit Noël reviendra, et que ce
 « jour-là, mon pauvre homme, il faudra déménager. »

Raynald reçut le compliment sans broncher, mais, en s'en allant, dans l'escalier, il fit cette réflexion que, malgré les paroles véritablement cruelles de sa maîtresse, il était en train de l'aimer plus sottement et plus follement que jamais; il fit cette autre réflexion qu'il serait le plus malheureux des hommes si le

1^{er} décembre il se voyait obligé de passer la main..., et alors, avant de monter en voiture, il dit à son cocher : Au ministère de la marine.

Le soir même, les bureaux de la direction des mouvements de la flotte expédiaient au consul de France à New-York une lettre contenant l'ordre de faire parvenir au commandant de *la Pénélope*, en rade de San-Francisco, la dépêche télégraphique suivante : *Escadre Mexique besoin de renfort, suspendre voyage d'exploration, rallier immédiatement escadre Mexique.*

Cette dépêche télégraphique parvint le 14 juin à destination.

La Pénélope devait le lendemain, à la pointe du jour, faire route vers les îles Aléoutiennes. La frégate s'achemina vers le Mexique et arriva à la Vera-Cruz le 22 septembre 1865, après une très pénible navigation autour de l'Amérique du Sud. L'amiral commandant au Mexique manquait en effet de bâtiments : « Je vois bien que la frégate est très fatiguée, dit-il au commandant de *la Pénélope*, mais je serai

« obligé de vous garder ici tant que durera l'occupation du Mexique. » Et *la Pénélope* commença le service d'escadre : surveillance des côtes, mouvement de troupes, transport de vivres et de munitions, etc

Le Corps législatif, cependant, malgré sa parfaite docilité, commençait à s'inquiéter un peu des affaires mexicaines. M. Thiers, dans la séance du 22 juillet 1866, prononça un discours éloquent et passionné. Il fallait en finir avec le Mexique, il fallait rappeler nos troupes et notre escadre, etc. Dès que M. Thiers eut terminé son discours, Raynald résolument demanda la parole. Il y eut un moment de stupeur dans l'assemblée, puis les voisins de Raynald s'accrochèrent aussitôt aux pans de sa redingote : « Asseyez-vous donc, laissez parler M. Rouher ; il n'y a que lui qui soit capable... Vous voulez répondre à M. Thiers ! mais vous n'avez jamais parlé. Perdez-vous la tête ? etc. » Raynald ne perdait pas la tête, il voulait parler, il parla. Pendant que le ministre d'Etat montait lentement à la tribune, Raynald jeta de sa place à l'assemblée quelques phrases chaleureuses et indignées.

— Monsieur le ministre d'État va parler, s'écriait-il, mais je veux d'abord protester contre le langage antipatriotique de M. Thiers. Évacuer le Mexique! Rappeler nos troupes! Rappeler notre escadre! Notre escadre surtout! Jamais! jamais! jamais! Ce serait une honte pour le drapeau français! Nous avons élevé un trône au Mexique, et la chute de ce trône est inévitable après notre retraite. Si l'entreprise du Mexique finissait ainsi, elle aurait l'air d'une étourderie. Une étourderie, la grande pensée du règne! Une étourderie, la régénération de la race latine, etc., etc.

Il est, du reste, inutile de reproduire en entier cette substantielle harangue; on peut la retrouver au *Moniteur*. Ce qu'il faut dire, c'est que, à l'extrême ébahissement de ses collègues, Raynald fut presque éloquent, tant est vrai le mot de Vauvenargues : *Les grandes pensées viennent du cœur*.

Raynald fut très fêté, très complimenté. « Vous devriez parler plus souvent, lui disait-on, il y a
« en vous l'étoffe d'un orateur. Vous avez raison, il
« y va de l'avenir des races latines, de l'honneur du
« drapeau français, etc., etc. » Raynald recevait avec une parfaite dignité toutes ces félicitations, mais une

grande considération dominait pour lui de bien haut l'intérêt des races latines et l'honneur du drapeau français. « Si l'escadre revient, se disait-il, *la Pénélope* reviendra, et, si *la Pénélope* revient, Rose me mettra à la porte. »

Au sortir de la Chambre, tout fier de son triomphe oratoire, Raynald s'en alla chez Rose. La femme de chambre lui déclara nettement que madame ne pouvait le recevoir. Il insista, se fâcha, parla très haut et Rose se montra. — Faites-moi le plaisir de vous en aller, lui dit-elle. — Mais, ma chère enfant... — De vous en aller et tout de suite. Il est à Paris, m'entendez-vous bien ? — Il est à Paris, monsieur de la Ville-Gris ? — Oui, et pour cinq jours seulement, et de ces cinq jours toutes les minutes lui appartiennent. — Alors je ne vous verrai plus?... — Revenez mercredi, si cela vous amuse, mais jusqu'à mercredi, bonsoir. » Elle le poussa tout doucement vers la porte et le mit dehors.

Raynald resta quelques instants sur le palier, stupide, hébété. La tête lui tournait, les oreilles lui tintaient. Puis il descendit l'escalier, battant les murs comme un homme ivre. Il but deux grands verres

d'eau fraîche chez le concierge et, là, il répéta plusieurs fois cette phrase : « Il est revenu du Mexique, « malgré mon discours ! »

La Pénélope avait fait un voyage pour rapatrier quelques détachements. Débarqué à Brest, la Ville-Grise avait obtenu du préfet maritime une permission de cinq jours, le bâtiment devant rester huit jours pleins à Brest pour faire du charbon et prendre des approvisionnements d'hôpital nécessaires aux ambulances de la Vera-Cruz.

Pendant ces cinq jours, une grande exaspération préserva Raynald d'une grande douleur. Il allait partout racontant son aventure : « Voilà ce qui m'arrive, voilà le tour que m'a joué cette créature ! « Mais elle peut être tranquille, je ne la reverrai « plus, je n'y remettrai plus les pieds, vous entendez « bien, plus les pieds. » C'est ainsi qu'il parlait encore le mardi soir, à minuit.

Le lendemain, naturellement, et de grand matin, il retourna chez Rose. Il la trouva fort accablée, étendue sur un canapé, le visage décomposé, très pâle, avec les yeux très rouges. « — J'ai bien souffert, lui « dit-il. — Et moi donc, ce matin, quand il est parti ! » répliqua-t-elle durement. Elle fondit en lar-

mes. Lui, la regardait pleurer et, elle, tout d'un coup, s'essuyant les yeux : « — Vous êtes tout de même bien bon de supporter cela! — Je vous aime tant, répondit-il simplement. » Rose fut étonnée, presque attendrie. « — Ah ! qui sait ? dit-elle je finirai peut-être par m'habituer à vous, à la longue. »

Ce fut un moment délicieux pour Raynald. Jamais Rose ne lui avait dit une parole aussi tendre

—

Jusqu'à la fin de l'année 1866, calme plat. *La Pénélope* était au Mexique. Lettres ardentes du marin à la danseuse ; Rose, dans ses réponses, était peut-être un peu plus calme. En revanche, à Paris, elle était peut-être un peu moins dure pour le banquier.

Dans les premiers jours de janvier 1867, une note parut au *Moniteur* qui déclarait qu'il n'y aurait plus au mois d'août ni un soldat, ni un vaisseau français au Mexique. Raynald intrépidement se présenta encore une fois au cabinet du ministre de la marine. Il fut reçu, mais très mal reçu. *La Pénélope* devait

rentrer et rentrerait. Raynald voulut parler de ses deux journaux, des services qu'il avait rendus au gouvernement. « Oh ! répondit le ministre, la politique n'est pas mon affaire, cela regarde le ministre de l'intérieur. Allez le voir. — Eh bien, j'y vais. »

Raynald y alla du même pas. « Monsieur le ministre, dit-il nettement, mes deux journaux vont mal et très mal. Je perds beaucoup d'argent à soutenir la politique du gouvernement. Voilà quatre ans que je m'épuise à célébrer cette désastreuse expédition du Mexique. — Mais vous-même, à la Chambre, il y a six mois, avec beaucoup de force et d'éloquence... — Oh ! mon discours, oui, je sais, mais je parlais contre ma conscience ce jour-là. Enfin je suis résolu à changer de ligne. J'ai pris jusqu'à présent de votre main mes rédacteurs politiques, je vais congédier tout ce monde-là, puis donner l'un de mes journaux à monsieur Émile Ollivier et l'autre à monsieur Gambetta, ce jeune avocat qui commence... — Vous ne ferez pas cela. — Je le ferai. — Voyons, il y a quelque chose?... — Eh bien, oui, il y a quelque chose. Une misère, une véritable misère ! Je m'adresse au ministère de la marine, et il m'en-

« voie promener. — Donnez-moi jusqu'à demain, je
« verrai le ministre de la marine. »

Le lendemain, avant le conseil, dans une embrasure de fenêtre, quatre ministres donnèrent l'assaut au ministre de la marine ; il fit une admirable résistance, mais il fut écrasé sous le nombre et le poids de ces Excellences réunies.

—

Le 20 août 1867, au moment où *la Pénélope* se disposait enfin à rentrer en France, nouvelles instructions ministérielles. La frégate devait reprendre *en détail* la visite en Océanie, pour cause de complications qui obligeaient à renforcer d'un bâtiment la station de l'Océanie. Ce fut à bord de *la Pénélope* un accès général de désespoir. « Ma femme, ma pauvre
« femme ! disait le commandant. Elle était enceinte
« de six mois quand je suis parti. J'ai une fille de
« trois ans et je ne la connais pas. — Et moi, disait
« le second, moi qui ai depuis deux ans un héritage
« à recueillir à Périgueux. — Rose, ma chère Rose,
« se disait Noël à lui-même, elle finira par se lasser
« de m'attendre. . . »

Cependant il fallut partir et de nouveau doubler toute l'Amérique du Sud. *La Pénélope* arriva à Taïti au mois de janvier 1868, le commandant alla prendre les ordres de l'amiral. « Vos instructions, « répondit l'amiral; les voici : montrer le plus possible le pavillon français. Il paraît que nous avons « à redouter l'influence prussienne, qui tend à s'établir dans ces parages. — L'influence prussienne « dans les mers de l'Océanie! — Oui; du moins on « m'écrit cela de Paris, parce qu'ici ni vu, ni connu, « l'influence prussienne. Enfin, allez, mon cher commandant, montrez le pavillon français. »

La Pénélope, véritable vaisseau fantôme, reprit sa course, allant de Taïti aux Iles-Basses, des Iles-Basses à Nouka-Hiva, de Nouka-Hiva aux Aléoutiennes, puis revenant par les mers de Chine et du Japon, traversant les îles de la Polynésie et l'archipel des Navigateurs. Ce ne fut qu'après quinze mois de la plus laborieuse des navigations que *la Pénélope* revint à Taïti avec de telles avaries et dans un tel épuisement que l'amiral vit bien qu'il n'y avait plus rien à demander à cette malheureuse frégate.

« Je vais vous renvoyer en France, dit l'amiral au commandant. — Mais je ne peux pas rentrer en

« France; la frégate n'est pas en état de supporter un
 « gros temps. — Réparez-vous. — Je ne peux pas
 « me réparer ici. »

La frégate péniblement se traîna jusqu'à Saïgon, et là, pendant cinq mois, elle dut attendre les pièces de rechange qui lui étaient absolument nécessaires et qui avaient été demandées en France. Enfin, au bout de ces cinq mois, départ, rentrée par le cap de Bonne-Espérance et arrivée à Toulon le 27 janvier 1870.

—

Raynald, le 28 septembre 1869, s'était montré véritablement héroïque. Il n'avait pas osé aller affronter ouvertement chez lui le ministre de la marine, mais il s'était arrangé pour le rencontrer sur un terrain neutre, et là il avait eu l'aplomb de lui dire négligemment : « Eh bien, *la Pénélope*... Est-ce que...? — *La Pénélope*, s'était écrié le ministre avec une extrême violence. Est-ce ma démission, dites, est-ce ma démission que vous voulez? Je vous préviens que je la donnerai, si mes collègues me parlent encore de *la Pénélope*. D'ailleurs, en présence du mouvement libéral qui se dessine, vous com-

prenez bien qu'on ne peut plus se permettre... »

Là-dessus, le ministre, après avoir salué poliment Raynald, lui tourna les talons.

Il fallait se résigner et attendre les événements. Noël allait revenir. Raynald avait un agent à Toulon qui, le 27 janvier, lui expédia trois télégrammes : 1° *la Pénélope* est signalée; 2° *la Pénélope* entre dans le port; 3° la personne en question prend l'express de Paris. Raynald, le 28, vint à quatre heures chez la danseuse; il resta cinq minutes devant la porte avant d'oser sonner, tant le cœur lui sautait dans la poitrine. Enfin il sonna, on le fit entrer. Madame le priait de bien vouloir attendre. Tout d'un coup, dans la pièce voisine, il entendit des éclats de voix, des cris, des pleurs. Cela dura un grand quart d'heure, puis Rose arriva, les yeux gonflés. Elle tomba dans un fauteuil. « — Pauvre garçon, dit-elle, il m'aimait encore. — De qui parlez-vous? — De Noël. C'était lui. Je viens de lui donner son congé. — Quoi, vous lui avez?... — Oui. « Oh! ne croyez pas que je vous aime, au moins; « mais vous avez été si bon pour moi... Qu'est-ce « que vous voulez? j'ai fini par m'habituer à vous. « Je vous le disais bien... à la longue. »

Le lendemain Raynald achetait pour Rose, avenue de l'Impératrice, un petit hôtel de trois cent mille francs.

Or, voici ce qui s'était passé entre Rose et la Ville-Gris, « — Je vais être franche avec toi. Je ne t'aime
« plus. — Tu ne m'aimes plus ? — Non. — Ce qu'on
« m'a écrit... Raynald ?... C'est donc vrai ?... —
« Raynald, oui, c'est vrai ; mais ce n'est pas à cause
« de Raynald que je te renvoie... Raynald n'est pas
« un homme qu'on puisse aimer... Je t'ai dit que je
« serais franche ; je le serai jusqu'au bout. J'aime
« une autre personne. — Qui ça ? — Ah ! cela, mon
« cher, c'est mon affaire et mon secret. — Tu ne
« m'aimes plus ! — Ah ! que veux-tu ? Jusqu'à la fin
« du Mexique, vrai, je t'ai attendu et fidèlement at-
« tendu ; mais quand j'ai vu que ça recommençait
« après le Mexique, dame, je me suis découragée, et
« il y avait de quoi. Essaie donc de trouver à l'Opéra,
« et même ailleurs, beaucoup de femmes qui soient
« capables d'être fidèles pendant quatre ans. Là-des-
« sus, mon pauvre garçon, embrassons-nous et
« adieu. »

Pendant que tout cela se passait chez la danseuse,

le préfet maritime de Toulon, qui avait visité *la Pénélope*, écrivait au ministre : « La frégate a beaucoup
« souffert pendant ces six années de navigation. On
« ne devrait pas laisser des bâtiments si longtemps à
« la mer. Il faudra dépenser un million pour re-
« mettre *la Pénélope* en état, et encore ne retrou-
« vera-t-elle jamais son ancien mérite. »



PENDANT L'ÉMEUTE

Vendredi 11 juin 1870.

NOTES D'UN HABITUÉ DE L'OPÉRA

..... Il est neuf heures un quart... On joue *Faust*...
Salle comble et charmante... Toutes les épaules et
tous les diamants du vendredi, qui est le grand jour...
Madame Carvalho chante :

Ah! je ris de me voir
Si belle en ce miroir.

—
De la salle, je passe dans les coulisses... Ça et là
vôdent, au milieu des machinistes et des pompiers
quelques-unes des petites paysannes qui, tout à
l'heure, pendant la kermesse, dansaient la valse de
Gounod.

Mademoiselle G... vient à moi... Très gentille
avec sa coiffure de brocart d'or, sa jupe de laine
bleue, son petit tablier de mousseline blanche, à
bandes cerises, et, par là-dessous, ses jambes qui sont
charmantes.

— Vous êtes ici, me dit-elle, quand vous pourriez
aller voir l'émeute...

— J'en sors... j'aime mieux *Faust*...

— Oh! *Faust*, on joue *Faust* trois fois par se-
maine, tandis que l'émeute... Je l'ai vue, hier, d'une
fenêtre, à Ménilmontant... Oh! que je me suis
amusée...

A ce moment accourt mademoiselle M...

— Viens donc, Marie, viens vite... J'ai trouvé
une petite fenêtre... au second... dans le magasin

de costumes... Il n'y a personne, et on voit très bien... Viens vite... Venez aussi, vous...

Elles se sauvent toutes joyeuses... et je les suis, à travers le dédale des escaliers de l'Opéra... La fenêtre était en effet très bien trouvée, sur la rue Drouot, à égale distance du boulevard des Italiens et de la mairie du IX^e arrondissement.

Le boulevard... noir comme de l'encre... une forêt de têtes... les voitures au pas... beaucoup de blouses blanches... pas un sergent de ville... Tout à coup, grande houle dans cette grande foule... C'est un régiment de cuirassiers qui arrive lentement de la Madeleine... Il passe, et sur le macadam on entend le lourd piétinement de cinq cents chevaux... Les casques et les cuirasses brillent comme de l'argent... Le régiment s'éloigne, et, derrière les cuirassiers, se reforme le flot des promeneurs et des voitures.

Les deux petites danseuses bavardent le plus gaie-ment du monde...

— Attends... ils vont bientôt chanter *la Marseillaise* : « Aux armes ! citoyens !... » Seulement, ils n'y la savent pas bien... L'autre soir, après dîner, papa, maman et mon frère l'ont chantée, *la Marseillaise*... Oh ! ils la savent, eux... et c'était bien mieux.

— Des cuirassiers... c'étaient des cuirassiers, répond l'autre, qui paraissait peu se soucier de la *Marseillaise*.

— Oui, c'étaient des cuirassiers...

— Mais alors La R... était là dedans?

— Non, il n'est plus dans les cuirassiers, il est passé aux dragons de l'Impératrice...

Grande clameur du côté du boulevard... la *Marseillaise!*... on chante la *Marseillaise!*... Nous écoutons... Puis un silence :

— Est-ce drôle, tout ce monde ! dit G...

Et se tournant vers moi :

— Ah ! vous savez, c'est le 17, le jeudi 17...

— Quoi le jeudi 17 ? Qu'est-ce qu'il y aura le jeudi 17?...

— Eh bien ! ma représentation... ma représentation à l'École lyrique... je joue...

— Qu'est-ce que vous jouez ?

— Le rôle de madame de Bryas...

— Dans quelle pièce ?

— Comment ! dans quelle pièce!...

— Eh bien ! oui, le titre de la pièce?...

— Le titre de la pièce... Ah ! je ne sais pas... Tout ce que je sais, c'est que je joue madame de Bryas, et

que j'aurai une robe bleue... Vous allez me prendre une loge... Ça ne coûte que vingt francs...

Je prends la loge et donne les vingt francs.

Sur le boulevard, la foule augmente, augmente encore, augmente toujours... Les cris, les huées, les chants et les sifflets vont leur train... La porte de la mairie est fermée.

J'entends à la fois et ce qui passe dans la rue, et ce qui se passe dans le théâtre. On vient de rappeler madame Carvalho et Faure après l'acte de la cathédrale. Dans la salle, applaudissements; sur la scène, cris des avertisseurs: Place au théâtre! place au théâtre!

En même temps grand brouhaha dans la rue Drouot... La porte de la mairie s'ouvre, et nous apercevons toute une petite armée qui se tient entassée, infanterie et cavalerie, dans la cour de l'ancien hôtel Aguado. Appels de clairons... roulements de tambours... commandements... Une escouade de sergents de ville sort de la mairie et cherche à dégager la rue Drouot. La foule cédait lentement, lentement quand, tout à coup, par la grand'porte de la

mairie, s'élançe, au trot, se jetant brusquement sur le boulevard, un escadron de gardes de Paris... Les gros chevaux de la garde municipale sont admirables dans ce tournant. Pas une glissade et pas une faute, en passant ainsi, à grande allure, sous ces lourds cavaliers, du pavé de la cour au bitume de la rue.

Et pendant ce mouvement, de toutes les fenêtres ouvertes de l'Opéra sort à pleine volée le chœur des soldats :

« Gloire immortelle
 « De nos aïeux,
 « Sois-nous fidèle,
 « Mourons comm- eux.

Deux compagnies de gardes à pied, sabre-baïonnette au bout du fusil, suivent en courant les gardes à cheval; puis après les gardes à pied, un escadron de hussards bleus. Ah ! les pauvres petits chevaux arabes ! Ils ne sont pas, eux, comme les sages et patients chevaux de la garde municipale, habitués à la foule et au tapage. Ils ne comprennent rien à ce qui se passe... Ils sortent par sauts et par bonds, furieux, épouvantés, affolés, se cabrant, pointant, ruant, se traversant et montant les uns sur les autres. Les hussards disparaissent presque au milieu d'une sorte

de tourbillon d'énormes crinières et de longues queues battant au vent...

— Ah ! que c'est joli, que c'est amusant ! s'écrient mes petites camarades.

Elles avaient raison. c'était charmant.

—

Dans la cour de la mairie, sur le pavé, les petits arabes tiennent bon et sautent comme des enragés sans perdre leurs aplombs. Mais arrivés sur le bitume, ils glissent, patinent; quatre chevaux tombent... l'un entraînant l'autre... tous roulent en tas pêle-mêle avec leurs cavaliers... La foule jette un grand cri... Des sergents de ville se précipitent... Ces pauvres hussards doivent être écrasés, broyés... Pas du tout... Les quatre petits arabes sont déjà sur leurs jambes et les quatre cavaliers en selle. Pour le coup, on n'y tient plus... on oublie tout, et l'émeute, Rochefort, et la *Marseillaise*... on ne voit que le spectacle, et l'on applaudit...

Après les hussards, une escouade de sergents de ville... puis encore de la garde à cheval... de la garde à pied... et encore un escadron de hussards, et en-

core et toujours des sergents de ville. Tout cela passe comme un ouragan et se jette sur le boulevard, en deux colonnes : l'une prenant à droite vers la Madeleine, et l'autre à gauche vers la Bastille. Lorsque tous ont disparu, chassant la foule et laissant le vide derrière eux, comme ferait un piston dans une pompe, la rue Drouot est déserte, le boulevard désert et les soldats de M. Perrin achèvent le chœur de Gounod :

« Et sous ton aile,
« Soldats vainqueurs,
« Dirige nos pas, enflamme nos cœurs. »

Les portes de la mairie se referment... de longues et confuses rumeurs nous viennent du boulevard... c'est la foule qui se disperse et s'enfuit devant la troupe. Peu à peu ces rumeurs s'éloignent... s'éloignent... un grand silence se fait, et la petite G... s'écrie :

— Mais sapristi, nous ne serons jamais prêtes pour le cinquième acte.

) Elles partent au galop, et moi, au bout de cinq minutes, j'en ai assez de regarder cette rue absolument vide et silencieuse.

Je descends sur le théâtre... Dans les coulisses je m'arrête près de deux choristes : l'un, casque en tête et cuirasse sur les épaules, est adossé à un portant ; l'autre, avec sa toque crénelée, sa pèlerine de mailles et son pourpoint tailladé, est appuyé sur une lourde épée à deux mains.

Ils causent et je les écoute :

— Avec tout ça, dit l'un, ça ne va pas encore être commode de rentrer ce soir à Belleville... J'espère bien que ça te guérira de voter pour Rochefort.

— Moi, pas du tout... Je voterais encore pour lui...

— Et pourquoi ça ?

— Parce que ça ennuie le Gouvernement, et parce que ce serait amusant de le voir à la Chambre.

— Et puis nous aurons des émeutes et des révolutions.

— Oh ! quant à ça, il n'y a pas de danger.

— Comment, pas de danger ?

— Non... non... je vote pour Rochefort... je désire qu'il revienne... Mais si, une fois revenu, il essayait de faire trop le malin, le Gouvernement le mettrait bien vite à la raison. Oh ! il est solide, le Gouvernement... c'est pour ça qu'on peut l'ennuyer...

Et, sur ce profond raisonnement, l'homme à la pèlerine de mailles s'en alla, après avoir mis sur son épaule son épée à deux mains.

Moi aussi, je m'en allai... j'entraï au foyer de la danse... Peu de monde... M. Auber dormait dans un coin, assis sur la banquette rouge, devant cette grande glace qui a reflété tant de pirouettes, tant de battus, tant de jetés et tant d'entrechats... Mademoiselle Baratte, une jambe par terre et l'autre plantée dans la barre d'appui, causait avec M. L... Mademoiselle Beaugrand, gravement, faisait de petits ronds de jambe au milieu du foyer... Quelques habits noirs erraient parmi les Troyennes et les Nubiennes.

Je retourne à ma petite fenêtre... L'aspect de la rue et du boulevard avait changé... Dans la rue, devant la mairie, une centaine de sergents de ville... Parmi eux, deux tambours de la garde de Paris et un commissaire de police, l'écharpe en sautoir... Sur le boulevard, des rassemblements considérables... A l'entrée de la rue Drouot, les sergents de ville regardent

les rassemblements, et les rassemblements regardent les sergents de ville... De temps en temps, un coup de sifflet ou un cri : Vive Rochefort!...

A un commandement, les sergents de ville se mettent en mouvement et, précédés par le commissaire et les deux tambours, vont jusqu'au boulevard... Trois roulements... Les groupes, sans se disperser, s'éloignent et se tiennent à distance... Après le troisième roulement, les sergents de ville s'élancent, et, cinq minutes après, commençait le défilé des gens *empoignés*, émeutiers ou curieux... mais, à coup sûr, plus de curieux que d'émeutiers. Ceux des sergents de ville qui avaient fait buisson creux et qui revenaient les mains vides avaient un air penaud et confus, en défilant, au retour, devant le commissaire de police.

Autant de prisonniers, autant de scènes curieuses, pénibles ou burlesques. Beaucoup de voix plaintives : — Mais je ne faisais rien, monsieur l'agent, je ne faisais rien, je rentrais chez moi. — Mon Dieu! ma pauvre femme qui m'attend ; j'allais rue Vivienne pour une affaire, etc., etc. Un brave homme qui sur le bras droit portait un gros paquet et sur le bras gauche un petit chien blanc, s'écriait d'une voix lamentable : — *Mais je n'avais pas emporté tout ça pour faire*

l'émeute!!! — Cinq minutes après, on le mettait en liberté, lui, son paquet et son chien... Un jeune homme en redingote et un garçon de café essaient de regimber, et sont aussitôt jetés violemment dans la cour de l'hôtel... Une trentaine de prisonniers défilent ainsi devant nous, et sur tous se referme la porte de la mairie... J'allume un cigare et j'entends derrière moi la malédiction de Valentin tomber sur Marguerite... Le quatrième acte est fini.

—

Retour de mes deux petites danseuses, G... en Nubienne et M... en Troyenne. Les voilà prêtes pour le ballet.

— Nous avons encore dix minutes avant la danse, me dit G... Chante-t-on encore la *Marseillaise*?

— Non ! on ne la chante plus.

Et nous voilà tous trois à la fenêtre, moi en habit noir et en cravate blanche, M..., la Troyenne, avec son petit bonnet phrygien et son pantalon de taffetas bleu sous une jupe de crêpe blanc, et G..., la Nubienne, avec sa coiffure sphinx rouge et or, sa longue tunique blanche et son pagne écarlate.

Arrive mon ami Z... Il vient de traverser le boulevard. Un mot de bourgeois l'a ravi... Ce bourgeois est allé très respectueusement trouver le commissaire de police.

— Pardon, monsieur le commissaire de police, à quelle sommation en êtes-vous ?

— A la première, monsieur.

Et le bourgeois est revenu dire à sa femme :

— On n'en est qu'à la première sommation...
Nous pouvons rester encore un peu.

Sur le boulevard et dans la rue, tout se préparait pour une nouvelle razzia... Un à un, les sergents de ville, débarrassés de leurs prisonniers, sortaient de la mairie... Puis, au coin de la rue, sur le boulevard, se reformaient bien tranquillement, et, il faut le dire, bien bêtement, des groupes qui recommençaient à regarder les sergents de ville. Les poissons revenant en foule à l'endroit même où l'on vient de lever le filet, je devinais bien ce qui allait se passer, et j'avais, moi, entre ma Nubienne et ma Troyenne, une envie folle d'aller demander à ces imbéciles quel plaisir ils trouvaient à contempler ainsi cette escouade d'agents de police... Je découvrais, dans toute son imprudence et dans toute sa niaiserie, l'émeute de la curiosité.

Les choses suivirent une marche parfaitement régulière... Quand les cent sergents de ville et les deux tambours et le commissaire de police avec son écharpe furent tous réunis devant la porte de la mairie, il y avait sur le boulevard de beaux rassemblements, bien nombreux et bien groupés, qui ne demandaient plus qu'à être dispersés et pourchassés.

Ce qui fut fait, après les trois roulements réglementaires.

La Troyenne et la Nubienne furent d'abord charmées de ce petit spectacle... Le tambour... la foule mise en fuite... les sergents de ville lancés au grand trot sur le boulevard... tout cela leur parut délicieux... Mais la pièce militaire tourna un peu brusquement au gros mélodrame. La seconde fournée de prisonniers fut infiniment moins paisible et moins résignée que la première... La résistance est contagieuse aussi bien que la soumission. La bataille commença devant la boutique d'un marchand de vin, qui, seule, était restée ouverte entre le boulevard et la rue Rossini... Un tout jeune homme, tête nue, paletot gris déchiré, se laissa tomber sur le trottoir et, quand les agents voulurent le relever, fit des pieds et des mains une furieuse défense. La colère gagna

bientôt la petite troupe de prisonniers, et ce fut pendant quelques instants une violente bagarre... Chapeaux, casquettes et tricornes roulant à terre; épées tordues au fourreau; vêtements en lambeaux; cris et juréments, imprécations... une femme surtout, avec des clameurs perçantes, s'était jetée en pleine mêlée, s'accrochant aux sergents de ville et cherchant à tirer de leurs mains un homme en blouse qui, de son côté, se débattait de toutes ses forces et donnait autant de coups qu'il en recevait. Les agents tiraient à eux par la blouse, et la chemise, sortant du pantalon, découvrait à nu le ventre et la poitrine velue. Un vague souvenir des barricades et de la Morgue. Autour de cette lutte enragée, une foule qui criait, huait, hurlait et sifflait les agents...

—

— Allons-nous-en... allons-nous-en, dirent en même temps M... et G... Venez vite, venez avec nous... Ne restez pas là, c'est affreux !

Je me laissai emmener; le cœur me sautait un peu dans la poitrine.

Dans le couloir, nous rencontrons le second régisseur de la danse :

— Eh ! que faites-vous là, mesdemoiselles ? tout le monde est en scène pour le ballet. Vous êtes en retard.

Elles s'échappèrent en courant. Je traversai les coulisses, mademoiselle Fiocre, de son pas de déesse, marchait, suivie d'une petite bonne qui portait un petit panier et, machinalement, passant par la porte, de communication du théâtre dans la salle, j'allai m'asseoir à l'orchestre, à ma place habituelle.

Je ne crois pas avoir jamais été saisi par un contraste plus étrange et plus violent. Je me trouvais dans cette grandiose et fastueuse salle de l'Opéra... Mes voisins de chaque soir étaient là, mon ami M... à ma droite et mon ami V... à ma gauche... « Pourquoi viens-tu si tard ? » me dit M... Je ne répondis pas... Madame de S..., du fond de sa baignoire, me souriait le plus gentiment du monde... Sur la scène, dans des nuages, des sorcières galopaient sur des manches à balai... Méphistophélès invitait Faust à venir.

Prendre place au festin
Des reines et des courtisanes.

Et la montagne s'entr'ouvrait laissant voir un palais éclatant ; des flots de lumière inondaient la salle,

soixante belles filles descendaient du fond du théâtre, et, pour mon agrément, se mettaient à danser sur des mélodies délicates et voluptueuses.

Après le spectacle le plus brutal et le plus répugnant, après ces cris et ces hurlements, après ces blouses et ces haillons, sans transition, à vingt pas de distance, à la même minute, le spectacle le plus délicat et le plus sensuel, cette salle étincelante, toute pleine d'élégance et d'harmonie... Où était le rêve ? où était la réalité ?

Et, en ce moment même, je revis distinctement, et comme s'il était sous mes yeux, le tableau de Delacroix : *la Liberté sur les barricades de 1830*. Cette femme debout sur un tas de pavés et de cadavres, un fusil d'une main et le drapeau tricolore de l'autre. A ses côtés, criant : *Vive la République*, cet héroïque gamin, grisé de poudre, pistolet en main, une longue buffleterie de garde national lui battant les talons. Et cet ouvrier à la blouse bleue et au bonnet rouge, qui, couché par terre, à plat ventre, se relève à grand peine et meurt en regardant la Liberté... Au fond,

Paris dans la fumée de la poudre et sous le lourd soleil de juillet 1830.

Eh bien, je m'attendais à quelque chose comme cela, avec la grandeur en moins et l'horrible en plus. Il me semblait à chaque instant le voir apparaître au milieu de ces aimables personnes couvertes de soie, de fleurs et de diamants, venant, lui aussi, réclamer sa place au festin des reines et des courtisanes, le pâle voyou de Barbier, déchiré, meurtri, souillé, vêtu d'une blouse blanche, et tenant à la main, au lieu du drapeau tricolore, ce singulier drapeau rouge fait d'un manche à balai et d'un jupon empruntés à cette maison de tolérance qui vient d'être saccagée à Belleville.

Un quart d'heure après, pendant qu'on continuait à se battre et à s'assommer sur les trottoirs de la rue Drouot, la sortie de l'Opéra se faisait avec son éclat et son élégance accoutumés... Les grandes Parisiennes descendaient lentement les marches des escaliers de la salle, et les valets de pied faisaient avancer les voitures qui défilaient sous la grande marquise du théâtre.

Je rencontre le directeur de l'Opéra, M. Émile Perrin :

— Mauvaise recette, lui dis-je, avec ces émeutes

Et il me répondit :

— Le maximum.



RÉGÉNÉRÉS

C'est le 2 novembre 1870, à huit heures et demie du matin, que, chaussé de souliers à boucles d'argent, enveloppé d'une longue soutane noire, les moustaches coupées, coiffé d'un chapeau rond à larges bords et portant sous le bras un gros parapluie, Robert de Louvagny, lieutenant au 2^e hus-

sards, sortit de Metz par la porte de Thionville. Une seule chose inquiétait Robert... Il avait reçu à Gravelotte un coup de sabre qui lui avait un peu endommagé la figure. Que diraient les factionnaires prussiens en voyant ce jeune ecclésiastique balafré ? Les factionnaires prussiens, par bonheur, ne firent pas attention à la balafre. Robert passa sans encombre. Il était libre.

On n'a d'ordinaire qu'une seule idée fixe à la fois... Or Robert en avait deux, aussi fixes l'une que l'autre : recommencer à se battre contre les Prussiens qu'il détestait, mais pas avant d'avoir revu, au moins pendant cinq minutes, sa cousine Gabrielle qu'il adorait... Cela pouvait se concilier. Robert fréta une patache qui, pour quelques louis, le conduisit à Arlon, en territoire belge. Dans la patache, il réfléchit. Où pouvait bien être sa cousine Gabrielle ? Très probablement en Picardie, à Serverette... Robert, le soir même, était à Bruxelles, et le lendemain à Amiens... Là, nouvelle patache. Il y a cinq lieues d'Amiens à Serverette. A midi, Robert, toujours en abbé, débarquait dans la cour du château de sa cousine Gabrielle... Il saute à bas de sa carriole, monte quatre à quatre les marches du perron, se heurte

dans l'antichambre à un domestique et lui dit :

— Madame la comtesse est-elle ici ?

— Oui, monsieur l'abbé... Madame la comtesse est au château... Mais madame la comtesse déjeune.

— C'est bien, c'est très bien !

Robert bouscule le domestique et se précipite dans la salle à manger. Ce fut un joli coup de théâtre... Il y avait cinq personnes autour de la table : la cousine Gabrielle, son fils Georges, sa fille Pauline, l'abbé — un abbé sérieux celui-là — et la gouvernante anglaise... La petite Pauline — elle avait quatre ans — reconnut tout de suite Robert.

— Cousin Robert, s'écria-t-elle, cousin Robert en Mardi gras !...

Georges et Pauline s'accrochèrent aux jupes de Robert qui s'était lestement emparé des deux mains de sa cousine Gabrielle et qui ne finissait pas de l'embrasser. Il allait de la joue droite à la joue gauche et de la joue gauche à la joue droite... La cousine Gabrielle poussait de petits cris, faisait de vains efforts pour se dégager. Robert l'embrassa vingt-trois fois d'*affilée*, devant l'abbé stupéfait et devant la gouvernante anglaise violemment choquée. Robert, d'ailleurs, était fort excusable... Il sortait de Metz

après deux mois et demi de blocus, et ce n'était pas seulement le sel et le poivre qui manquaient dans Metz.

Après qu'elle eut réussi à s'arracher aux embrassements de son jeune cousin, Gabrielle fut obligée d'expliquer à l'abbé et à la gouvernante que ce jeune ecclésiastique était un officier de hussards... Ensuite elle fut obligée de dire à Robert qui montrait au petit Georges sa balafre de Gravelotte :

— Mais, Robert, et mon mari?... Vous ne me demandez pas de nouvelles de votre cousin.

— Édouard! s'écrie Robert... Ah! c'est vrai!... où est-il?

— A Paris! il est à Paris! bloqué par les Prussiens, artilleur au bastion 85, le bastion de l'avenue de l'Impératrice... Il m'écrit par tous les ballons, sur papier pelure... des lettres admirables... oui, oui... admirables.

— Je n'ai rien dit...

— Vous n'avez rien dit, mais vous avez eu un sourire... J'ai très bien vu... Vous ne croyez pas aux lettres admirables d'Édouard... Vous avez tort... Édouard n'est plus le même homme... Vous verrez... vous verrez... Je vous lirai les lettres d'Édouard.

Lorsque Robert, débarrassé de son habit sacerdotal, se trouva seul avec sa cousine, il voulut reprendre les choses exactement au point où il les avait laissées avant la guerre et le siège de Paris ; il vint s'asseoir tout près, tout près de Gabrielle, et chercha, sans trop de façons, à s'emparer de deux petites mains qui, autrefois sous l'Empire, tombaient assez facilement en captivité... Mais les deux petites mains se dérobèrent, et Gabrielle, très sérieusement, dit à Robert :

— Plus loin, mon ami, plus loin votre chaise... Et soyez raisonnable... vous devez bien comprendre que maintenant...

— Maintenant?...

— Oui certes, ce n'est pas quand Édouard est assiégé...

— Édouard ! Édouard ! Oh ! ce n'est pas cela...

— Comment, ce n'est pas cela ?

— Non, non, c'est parce que j'ai coupé mes moustaches... je suis affreux, n'est-ce pas ? — sans mes moustaches... J'ai été forcé de les couper, à cause de ce déguisement.

Il s'était levé, il se promenait avec agitation, et il ne cessait de répéter :

— Oui, oui, j'en suis sûr, c'est à cause de mes moustaches...

— Mais non, mon ami, vous êtes très bien sans moustaches... Et puis cette petite balafre, elle est très gentille, cette petite balafre.

— Eh bien, alors?

— Comment eh bien alors?... Mais je ne veux pas me fâcher... Je suis si contente de vous revoir... Si vous saviez comme j'ai pensé souvent à vous...

— Eh bien et moi, dans Metz!... Je maudissais Bazaine et je vous adorais! Une heure pour maudire Bazaine, une heure pour vous adorer, et puis ça recommençait... Voilà ma vie pendant deux mois!... Et quand j'arrive ici, comment suis-je reçu? Avec froideur, avec malveillance!... Ce n'est pas de ma faute cependant, je vous assure, si Metz a capitulé... J'ai demandé tout le temps la grande trouée.

— J'en suis convaincu... Mais écoutez un peu... Allons, venez vous asseoir, là, près de moi, je veux bien... Édouard, si vous saviez... Tenez, regardez ce petit coffret... Les lettres d'Édouard, elles sont toutes là dedans... classées, étiquetées, numérotées... J'en ai déjà reçu neuf... je vais vous les faire lire.

— Mais, dit Robert, je ne suis pas venu ici pour lire les lettres d'Édouard.

— Oh! je sais, je sais bien... mais je veux... Tenez, je vous les lirai moi-même. Elles vous étonneront, elles vous toucheront, elles vous rendront raisonnable... Qu'Édouard ne pense pas au danger et qu'il demande la bataille, ce n'est pas là ce qui me surprend... Il est très capable de bravoure... Mais qu'il supporte l'ennui avec une telle fermeté et une telle gaieté, voilà l'héroïsme! qu'il se résigne à ce Paris sans fêtes, sans plaisirs, sans théâtres, sans... enfin sans tout ce qu'il aimait... Et qu'il écrive, à moi, sa femme, des lettres de quatre pages, d'une écriture serrée, remplies de tendresse, voilà le miracle! Régénéré! Édouard est régénéré! C'est lui-même qui le dit et il a raison de le dire. Écoutez, mon ami, écoutez .

Et Gabrielle commença la lecture des neuf lettres *par ballon monté*... Cette lecture dura deux bonnes heures, à cause des observations et des commentaires. La vérité est qu'elles étaient charmantes, ces lettres, toutes pleines d'entrain, de confiance, de patriotisme, de courage... et toutes pleines aussi d'amour...

Il y avait par-ci par-là de gentilles petites phrases qui venaient tout naturellement et qui avaient un grand air de sincérité ; il était question de repentir, de bonnes et sérieuses résolutions prises pour l'avenir... Un passage surtout... toutes les expressions en furent soulignées : Édouard racontait que, pour se faire faire une grosse pelisse d'hiver, il avait pris les fourrures d'un des manteaux de Gabrielle... Et alors, à propos de ces fourrures, à propos de ce manteau, il y avait un retour sur le passé... Enfin Gabrielle lut cette page d'une voix émue, tremblante ; puis, s'interrompant, elle dit à Robert :

— Il y a des moments où j'aime les Prussiens, où j'aime la République, car jamais sans les Prussiens, jamais sans la République, jamais Édouard ne m'aurait écrit de telles choses... Il me semble que j'ai retrouvé mon mari, mon mari d'autrefois, mon mari d'il y a longtemps, mon mari que j'avais perdu, car je ne me faisais pas d'illusions, la conduite d'Édouard n'était pas toujours ce qu'elle aurait dû être. Ni la mienne non plus, d'ailleurs. On respirait un mauvais air sous l'Empire... Attendez, je vais vous relire le passage sur le manteau de fourrures, ou plutôt je vais vous le réciter. Je le sais par cœur.

Elle recommença et fut prise d'un nouvel attendrissement. Robert, lui, n'était pas ému, il était vexé, horriblement vexé.

— Je dois faire, se disait-il, la plus bête des figures du monde, planté sur mon tabouret, sans moustaches et subissant ces lectures édifiantes. Pourquoi diable suis-je venu ici? Pourquoi ne suis-je pas allé tout de suite rejoindre l'armée de la Loire?

Il respira quand il entendit ces mots : *Madame la comtesse est servie*. Gabrielle en était au milieu de la neuvième lettre et lui fit grâce de la fin.

Le soir, après le départ des enfants, nouveau tête-à-tête... Robert, qui avait été positivement écrasé par la séance de lecture, s'était remis pendant le dîner et avait retrouvé un peu de courage. Il faisait, d'ailleurs, cette judicieuse réflexion que les lettres n'étaient plus à craindre; on ne pouvait songer à lui infliger une seconde lecture... Donc, il se risque, hasarde quelques paroles, essaye de la note sentimentale et pathétique : « Je partirai demain... Qui sait si je vous reverrai !... C'est peut-être pour la dernière fois, etc., etc. » Gabrielle montre un peu d'émotion. Robert, à la faveur de cette émotion, rapproche sa chaise et réussit à attraper les deux

petites mains qui, avant le dîner, avaient fait une si honorable défense.

Bref, cela ne marchait pas trop mal, quand la porte du petit salon s'ouvrit violemment. C'était Rose, la femme de chambre. Elle tenait une lettre à la main et s'écria :

— Un ballon, madame la comtesse, un ballon !... Une lettre de monsieur le comte !

C'était la dixième ! Robert en eut tout aussitôt le régal. Toute semblable aux neuf premières, d'ailleurs. Plus tendre, peut-être, et plus câline encore ! Gabrielle eut une véritable crise d'attendrissement et de larmes.

— Laissez-moi, dit-elle à Robert, laissez-moi seule avec ma lettre. Allez, mon ami, allez.

Robert comprit que la lutte était impossible contre ce mari dont les lettres tombaient du ciel. Il n'y avait plus qu'une chose à faire : Partir. C'est ce qu'il fit ; et, quatre jours après, il avait le plaisir de se trouver, au milieu d'une armée française, devant les Prussiens. Il arrivait tout juste pour la bataille et la victoire de Coulmiers. Six mois de dangers, de souffrances et de combats commençaient pour lui. Il fit son devoir ; mais partout et toujours, pendant la guerre contre

les Prussiens d'Allemagne et pendant la guerre contre les Prussiens de Paris, à Beaune-la-Rolande, à Loigny, à Chevilly, à Marchenoir, au Tertre-Rouge mourant de froid, de fatigue et de faim; partout et toujours, à Versailles, à Neuilly, au mont Valérien, sous les obus de la porte Maillot et devant les flammes des Tuileries, sous la pluie, sous le soleil, dans la neige et dans le froid, partout et toujours cette idée fixe le poursuivait : Édouard régénéré!

Qu'Édouard se fût battu de bon cœur et de bonne humeur contre les Prussiens, Robert admettait cela très volontiers et sans la moindre objection; mais Édouard, régénéré de fond en comble, régénéré d'une manière solide, et durable, et définitive, régénéré à la fois comme citoyen et comme mari, voilà ce qui ne pouvait entrer dans la cervelle de Robert. Non, la proclamation de la République et les circulaires éloquents de Jules Favre n'avaient pu faire un tel miracle!

Vers la fin du mois de mai, Robert, un matin, trouva le moyen de s'échapper, prit le chemin de fer

et s'en alla tomber, comme une bombe, à Serverette, très impatient de revoir Gabrielle et aussi de savoir à quoi s'en tenir sur la régénération d'Édouard.

La porte du salon s'ouvre devant Robert et la plus gentille petite berquinade s'offre aussitôt à ses yeux. Édouard, par terre, à quatre pattes, avec une corde passée dans la bouche et le petit Georges, une cravache à la main, tenant les deux bouts de la corde, à cheval sur monsieur son père et criant de toutes ses forces : — Hue, papa ! hue, papa ! Gabrielle, câline-ment blottie et pelotonnée dans un fauteuil, assistait, avec un air d'extase, à ce délicieux spectacle.

Et le soir, pendant le dîner, comme Robert parlait avec une certaine aigreur de la Commune et de ses partisans.

— Oui, mon ami, interrompit Gabrielle, c'étaient des brigands, je vous l'accorde ; mais ces brigands, s'il faut tout dire, j'ai pour eux une certaine tendresse et une certaine reconnaissance. Édouard a été obligé de quitter Paris et de se réfugier ici. Autrefois, vous le savez, il avait Serverette en horreur. Eh bien, moitié nécessité, moitié vertu, il s'est habitué à cette existence si calme, si unie, si égale. Il a pris goût à la vie de famille, à la vie de campagne. Il court le

pays, visite ses terres, lit des ouvrages d'agriculture, étudie un nouveau système d'irrigation, s'intéresse à la terre. Il s'occupe des enfants, beaucoup... et de moi, un peu... Enfin, toutes mes espérances, pendant la guerre, vous savez, quand je vous ai lu les lettres par ballon, elles se sont toutes réalisées, mes espérances, toutes, toutes... Nous passerons l'été à Serve-rette et puis l'automne; et puis aussi peut-être l'hiver. L'idée de retourner à Paris fait horreur à Edouard. N'est-ce pas, mon ami, que l'idée de retourner à Paris vous fait horreur ?

— Oui, ma chérie, positivement horreur.

Les mains de Gabrielle et d'Édouard allèrent se chercher et se rencontrèrent au milieu de la table, sous le nez de Robert, qui, le lendemain matin, s'en alla rallier l'armée de Paris, aussi rapidement que six mois auparavant, il s'en était allé rallier l'armée de la Loire.

Il n'y avait plus à en douter; Édouard était régénéré.

—

Cependant, gagné par l'exemple, Robert entreprit héroïquement l'œuvre de sa régénération personnelle.

Il acheta chez Dumaine pour trois ou quatre cents francs d'atlas, de manuels, de traités, de livres sur la stratégie, sur le rôle de la cavalerie, sur le service en campagne, sur les marches de front, sur les marches de flanc, etc., etc. Il prit un professeur d'allemand, car il savait l'allemand — comme tous ceux qui l'ont appris à Saint-Cyr, c'est-à-dire pas du tout. Il se faisait remarquer par l'exactitude et la correction de son service, ne s'absentant jamais, couchant toutes les nuits sous la tente. Des idées de mariage lui venaient même, par bouffées. Il ne pensait plus du tout à sa cousine, examinait les jeunes filles à la gare Saint-Lazare... On s'est énormément marié, cet été-là, dans les trains de Versailles.

Vers le milieu du mois d'octobre, Robert reçut une lettre de Gabrielle : *Je suis rentrée à Paris. Je sors très peu. Venez me voir quand vous voudrez.*

— Quand je voudrai, se dit-il, quand je voudrai. Rien ne presse. Je n'ai aucune envie d'aller troubler ce ménage incomparable. Je trouverais encore Édouard à quatre pattes, faisant de la haute école avec son fils sur le dos.

Ce ne fut qu'au bout de huit ou dix jours que Robert se décida à aller voir sa cousine. Il arrive, on l'annonce. Il entre. Gabrielle aussitôt se lève, vient à lui d'un pas brusque.

— Cette femme, lui dit-elle avec emportement, d'une voix brève et sèche, connaissez-vous cette femme?

Elle présentait à Robert une petite photographie qui représentait une jeune personne très agréablement habillée ou plutôt déshabillée en déesse de l'Olympe.

— Oui, répondit Robert, il me semble bien...

— Oh! certainement, vous devez la connaître! Eh bien, cette femme, mon cher, c'est la maîtresse de mon mari! Voilà comment Édouard est régénéré! J'ai appris cela tout à l'heure... de la façon la plus brutale... J'étais chez ma couturière... J'attendais. Dans une pièce, à côté, deux femmes causaient. J'entends le nom de mon mari... Mon nom, à moi!... Et puis le nom de cette femme... Jeanne Gontier. Et puis encore un autre nom: Carpillon... C'était tout un drame honteux... Car il a un rival, Édouard, et ce rival est un acteur qui s'appelle Carpillon... Ah! tout cela véritablement est ignoble! Je m'enfuis. Je

me fais conduire sur le boulevard, chez un papetier. et là, j'achète mademoiselle Jeanne Gontier dans toutes ses poses... Tenez... regardez... La voilà en peignoir de dentelles... en robe de bal... en pêcheur napolitain... en Diane chasseresse... en danseuse espagnole... Il y avait dix, quinze, vingt poses différentes chez ce papetier... Il paraît que cette demoiselle se vend beaucoup.

Et alors, fondant en larmes, elle se laissa tomber dans un fauteuil. Robert, lui, se laissa tomber à ses pieds. Il prit les mains de Gabrielle. Il se mit à la regarder, à la trouver très jolie dans sa douleur, à se rappeler qu'il l'avait passionnément aimée.

— Pleurez, cousine, lui dit-il, pleurez, cela vous fera du bien...

Elle pleurait de plus belle, et Robert embrassait avec fureur des mains qui s'abandonnaient inertes et glacées. Mais Gabrielle, tout d'un coup, relevant la tête et plongeant résolument ses yeux droit dans les yeux de Robert :

— Autrefois, lui dit-elle, vous m'aimiez ?

— Si je vous aimais !

— Et m'aimez-vous encore ?

— Si je vous aime !

— Eh bien, alors, écoutez : vous allez partir, partir tout de suite. Où demeure cette femme, vous le saurez facilement... Vous irez chez elle... et une fois là... vous direz, vous ferez tout ce qu'il faudra dire et faire. Édouard mis à la porte avant ce soir, voilà ce que je vous demande ! Et alors, moi, vengeance, moi, reconnaissante, moi, Robert... je...

— Vous, Gabrielle...

Sans répondre elle regarda Robert... Puis, brusquement, violemment, à pleines mains, elle lui prit la tête ; elle l'embrassa quatre ou cinq fois, à tort et à travers, avec une colère passionnée, et le poussa par les épaules jusqu'à la porte en lui disant :

— Allez, allez chez cette femme.

—

Il y alla tout droit, sans raisonner. Il arrive, il sonne ; une femme de chambre vient ouvrir et dit à Robert :

— Madame est sortie.

On entendait une voix de femme, violente et perçante, retentir dans l'appartement... A cette voix de femme une voix d'homme répliquait. La querelle était très sérieuse.

Robert répondit à la femme de chambre :

— Votre maîtresse n'est pas sortie. Écoutez... L'entendez-vous crier? Faites passer ma carte, on m'attend.

— Ah! si on attend monsieur...

Robert entra dans le salon... Il connaissait très bien l'appartement. Il se retrouvait... La garniture de cheminée était de lui... La discussion continuait... Robert reconnut distinctement la voix de son cousin Serverette. Une porte s'ouvrit. C'était Jeanne. Robert ne lui laissa pas le temps de prononcer une parole

— Vous avez besoin d'argent? lui dit-il.

— Parbleu, répondit-elle.

— Et il refuse de vous en donner?

— Comment savez-vous?...

— J'ai entendu qu'on se disputait... alors, naturellement, j'ai supposé...

— Oui, en effet.

— Et lui, par là, je ne me trompe pas... C'est bien Serverette?

— Ah çà, mon cher, vous me faites des questions...

— Cela suffit. Vous n'avez pas dit non... Donc, c'est lui!... Combien vous faut-il?

— Combien ?...

— Oui, la somme... dites la somme qui vous est nécessaire ?...

— Dix mille francs.

— Dix mille francs !

— Mais, ces dix mille francs, j'en ai besoin immédiatement, avant une heure.

— Je vais vous les donner dans cinq minutes.

— Vous allez me donner dix mille francs !

— Oui, mais à une condition.

— Oh ! je pense bien.

— Non, ce n'est pas cela.

— Ah ! ce n'est pas...

— Pas du tout... Je vous les donnerai à la condition que vous allez tout de suite, mais là tout de suite, retourner dans votre chambre, et signifier bien catégoriquement à Serverette que vous lui donnez son congé.

— Et j'aurai les dix mille francs ?

— Et vous aurez les dix mille francs.

— Attendez... ça ne sera pas long.

Elle sortit. Lui tira de sa poche un portefeuille... Robert avait un petit château et de très jolis bois dans les Ardennes. Huit jours auparavant, il avait vendu

une coupe ; il avait reçu douze mille francs, et ces douze mille francs, il les avait soigneusement déposés quelques jours auparavant chez son banquier. Il prit un chèque dans son portefeuille, et de sa plus belle main écrivit : *Dix mille francs*.

Pendant qu'il écrivait, il entendit deux ou trois exclamations violentes dans la chambre à coucher. Des portes se fermèrent avec fracas... Jeanne rentra.

— C'est fait, dit-elle.

Il serra les deux mains de Jeanne, signa le chèque, le donna à Jeanne et s'enfuit. Le premier mouvement de Robert fut de courir tout de suite chez sa cousine pour lui redire le mot de Jeanne : « C'est fait ! » Il arrive. Porte close. La comtesse était souffrante, très souffrante et ne pouvait recevoir... Cela ne lui déplut pas. Il pensa qu'Édouard était déjà rentré, qu'il y avait eu des explications et des scènes. Il dîna tout seul, et le soir, à huit heures, il revint. Dans la cour de l'hôtel, sur un petit omnibus de chemin de fer, on chargeait des malles, beaucoup de malles, de très grandes malles. Derrière l'omnibus, le coupé de Gabrielle attendait. Il y avait un grand remue-ménage dans les escaliers. Les domestiques allaient et venaient très affairés. Personne ne fit attention à Robert. Il monta

traversa les salons. Toutes les portes étaient ouvertes.

Enfin il rencontra Gabrielle qui sortait de sa chambre, avec son chapeau sur la tête, un petit sac de voyage à la main, toute emmitouflée dans un manteau de fourrures.

— Ah ! mon ami, s'écria-t-elle en apercevant Robert, que je suis heureuse ! que je vous aime ! Votre intervention était inutile. Edouard m'est rendu. Il m'a tout dit, tout avoué. Et j'ai tout pardonné... Nous partons ce soir pour l'Italie, par le train de huit heures quarante-cinq. Vous êtes un ange. Je vous adore. Il faut que je vous embrasse.

Et après avoir embrassé Robert avec beaucoup de force et de tendresse :

— Venez, venez, lui dit-elle, Édouard doit m'attendre, vous allez nous mettre en voiture.

Il les mit en voiture. Il vit partir l'omnibus qui emportait les malles. Il vit partir le coupé qui emportait Édouard et Gabrielle. Il resta pendant quelques instants planté comme un terme dans la cour de l'hôtel. Puis, tout d'un coup :

— Au fait, se dit-il, je suis bien bête ! Puisque j'ai dépensé stupidement dix mille francs ; c'est bien

le moins, il me semble, que je rentre un peu dans mon argent.

Il retourna chez Jeanne Gontier. Là, encore, toutes les portes ouvertes... et Jeanne, accroupie par terre, au milieu de sa chambre, entassant des robes et du linge dans une énorme caisse. Un grand jeune homme blond vidait les tiroirs d'une commode et disait à Jeanne : « Emportes-tu cela ? — Oui, oui, donne, donne. »

Robert regarda le grand jeune homme blond. Il reconnut l'acteur Carpillon.

— Ah ! mon ami, s'écria Jeanne, que je suis contente... Savez-vous ce que j'ai fait avec les dix mille francs que vous m'avez prêtés ?

Elle disait : *prêtés*... par égard pour Carpillon.

— Mais, répondit Robert, je ne sais pas du tout...

— Eh bien, j'ai payé mon dédit... Je suis libre, et je pars ce soir à dix heures pour le Havre avec mon camarade Carpillon. Nous nous embarquons demain matin sur le *Washington* pour l'Amérique. J'ai un engagement superbe à New-York. Je vais jouer là-bas tout le répertoire de Schneider. Comme je vous remercie ! Il faut au moins que je vous embrasse.

Elle sauta au cou de Robert et l'embrassa très gentiment, au hasard, un peu partout, sans aucun égard pour Carpillon. Robert fit cette réflexion que jamais il n'avait été tant embrassé que ce jour-là. Il est vrai que pour dix mille francs, à Paris...

Robert alla prendre, rue Saint-Lazare, le train de neuf heures et demie. Il descendit, par une nuit noire et sous la pluie battante, à la gare de Saint-Cloud, traversa le parc, arriva au camp de Ville-neuve-l'Étang, se coucha dans sa baraque. Le lit était humide et dur. Des courants d'air faisaient vaciller la flamme de la bougie. Robert ouvrit sa grammaire allemande et se mit à lire :

« Les adjectifs-épithètes, ainsi que les participes
« employés comme épithètes, précèdent le substantif
« qu'ils qualifient. Exemple : une belle pendule,
« *eine schöne glocke* ; le pétrole brûlant, *das bren-*
« *nende stein-bergöl*. »

Mais Robert brusquement s'interrompt dans sa lecture :

— Avec tout ça, s'écria-t-il, je suis tout seul à me régénérer.



UN BUDGET PARISIEN

J'arrive hier soir chez Madame de X... Elle était seule. Je lui dis :

- Ce que l'on raconte, est-ce vrai ?
- Qu'est-ce que l'on raconte ?
- Que vous avez envoyé hier, 17 février, 1872,

cent mille francs à la souscription pour la libération du territoire ?

— Cela est vrai. Paul a donné cent mille francs.

— Mais c'est admirable !

— Admirable ! Comme vous allez ! Comme vous allez ! Pas si admirable que cela, je vous assure... Nous avons fait de telles économies depuis deux ans.

— Des économies depuis deux ans ! On ne rencontre que des gens qui crient misère.

— Nous ne sommes pas de ces gens-là... Nous avons fait des économies, de grosses économies. Tenez, vous voyez ces trois petits cahiers de maroquin rouge. Ils contiennent nos trois derniers budgets : 1869, 1870, 1871. Quand vous êtes entré, j'étais précisément en train de regarder ces comptes. Je ne me lasse pas de les tourner et de les retourner dans tous les sens... Eh bien, il n'y a pas à dire, les événements ont eu sur nos affaires particulières l'influence la plus salutaire... Comme vous avez l'air étonné... Je parle très sérieusement, je vous assure... Voulez-vous que je vous fasse, à la façon d'un ministre des Finances, un petit exposé budgétaire?... Cela ne vous ennuiera pas?... Vraiment?... Alors, venez

vous asseoir près de moi... Là, très bien... Attention... Je commence...

Vous savez quelle fortune nous avons. Paul, quand il m'a fait l'honneur de me prendre pour femme, vous a consulté pour les arrangements du contrat, et il paraît que vous avez donné de très sages avis sur l'emploi de ma dot... Environ 250,000 francs, moitié en terres, moitié en rentes, voilà notre revenu... Et maintenant, au bout du petit cahier de 1869, en face de cette recette, 251,282 francs, regardez la dépense, 283,624 francs. Déficit, — c'est moi qui ai fait la soustraction, — 32,342 francs. C'est moi aussi qui suis allée trouver maman, dans les premiers jours de janvier 1870. J'avais emporté mon petit livre, afin de montrer mon déficit... Elle a été excellente, maman... Elle m'a fait un peu de morale, pas trop, et elle m'a donné les 32,342 francs qui équilibraient notre exercice 1869... *Équilibrer, exercice*, ce sont bien les termes, n'est-ce pas? Si j'employais des expressions impropres, vous auriez, je pense, la bonté de m'avertir...

Cependant, il y avait eu dans la petite gronderie de maman une parole dont j'avais été touchée : « Tu « diminues le budget de mes pauvres. » En rentrant, je dis à Paul : « Maman a été parfaite... Elle se « charge de notre déficit ; mais il faut être raison- « nable cette année, mon ami, il faut rogner sur nos « dépenses et nous arranger pour ne pas excéder « nos 250,000 francs. » Ce jour-là, je m'en souviens, nous avons passé, Paul et moi, trois ou quatre heures à fureter dans tous les coins et recoins de notre budget pour chercher des économies.

Je disais à Paul : « Mon ami, ce n'est pas en grap- « pillant des mille francs par-ci et des cinq cents « francs par-là que nous nous en tirerons. Quelque « chose de radical est nécessaire. C'est ton écurie de « course qui nous dévore. Nous n'avons pas une for- « tune à dépenser tous les ans soixante ou soixante- « dix mille francs pour des chevaux absurdes qui « s'entêtent à ne jamais gagner une course. »

Paul protesta très vivement contre ce *jamais*. La vérité est que, de loin en loin, nous raccrochions de petits prix insignifiants sur des hippodromes de province, à Laon ou à Périgueux. Cela payait tout juste le voyage du cheval qui avait gagné. Paul, malgré

tous mes efforts, tint bon pour garder l'écurie... Il était bien obligé de confesser que ses chevaux de quatre ans ne valaient rien du tout, et ses chevaux de trois ans pas grand'chose; mais il avait un lot admirable de poulains de deux ans, et quant à ses yearlings, c'étaient des merveilles. Bref, s'il avait semé, c'était pour recueillir; il serait bientôt payé de tous ses sacrifices; il gagnerait très probablement le Derby de 1871 et, à coup sûr, celui de 1872.

Il fallut donc se rabattre sur les brouilles, sur les économies de quatre sous, éplucher notre budget morceau par morceau, vendre un cheval de selle, renvoyer un valet de pied et un homme d'écurie, etc., etc. Paul prit l'engagement de ne plus jamais s'asseoir, au cercle, à une table de baccara. Je pris, moi, l'engagement d'être très ferme avec ma couturière, de résister à toutes les tentations.

Sur toutes ces belles résolutions, l'année commença, et, le 10 juillet, moi qui ai toujours aimé à savoir où j'en étais, je m'enferme chez moi, en tête-à-tête avec les comptes et factures du premier semestre 1870. Regardez... Voici mon petit travail. Toutes mes additions : *dépenses de monsieur, dépenses de madame, dépenses des enfants, éclairage,*

chauffage, etc., etc. En chiffres ronds, pour les six mois, 160,000 francs; 160 et 160 font 320. De 320,000 francs de dépense, j'ôte 250,000 francs de recette. J'arrive à un gentil déficit de 70,000 francs... Voilà le gouffre où nous allons pour nos étrennes de 1871.

Là-dessus, nouvelle querelle avec Paul, et moi de recommencer : « C'est l'écurie de course! c'est l'écurie de course! » Le fait est que le printemps avait été déplorable... Pas un prix, même à Périgueux, et Paul, par-dessus le marché, s'acharnait à parier pour ses chevaux. Je lui disais : « Au moins, mon ami, « pariez contre... » Il me répondait que ce ne serait pas là un procédé délicat, et continuait à manger son argent... notre argent. Il avait la plus grande confiance dans les courses d'automne. Il était absolument certain de se refaire de ses pertes du printemps. « Et d'ailleurs, disait-il, puisque nous avons « tant de peine à joindre les deux bouts, pourquoi « ne pas vendre une ferme ou deux, pourquoi s'ob- « tenir à garder toute cette terre qui ne rapporte que « 2 1/2 ? »

Moi je répondis à cette ouverture en me fâchant, et en me fâchant pour tout de bon... J'ai des idées à

moi et des idées très arrêtées sur la terre... Il ne faut jamais y toucher. Elle est ce qu'elle est et rapporte ce qu'elle rapporte. Telle nous l'avons reçue de nos père et mère, telle nous devons la rendre à nos enfants.

Nous étions au plus fort de cette querelle, Paul disant : « Vendons la terre et gardons les chevaux, » moi répliquant : « Vendons les chevaux et gardons la terre, » quand la guerre éclata soudainement et vint décider la question. Nous arrivions à Bade... Je n'avais pas encore défait mes malles, et Paul avait déjà perdu une centaine de louis à la roulette. Nous revenons précipitamment à Paris. Paul, dès le début, vit les choses fort en noir... Reichshoffen et Forbach n'étaient pas faits pour lui donner la confiance qu'il n'avait jamais eue... Vers le milieu du mois d'août, il expédia en Angleterre tous ses chevaux de course, de chasse, de selle, d'attelage, tous enfin, avec ordre de vendre immédiatement. Notre budget, d'un seul coup, se trouvait allégé d'une centaine de mille francs.

Après Sedan, nouvelles exécutions, nouvelles économies... Nous envoyons les vieux domestiques à la campagne, en Bretagne. Les jeunes avaient été pris

pour la garde mobile... Les enfants étaient en Anjou, chez leur grand'mère... Les Prussiens marchaient sur Paris... Paul me dit : « Allez retrouver les enfants... Moi je veux rester. — Je veux rester avec vous. — Votre place est là-bas. — Ma place est ici... Je cours embrasser les enfants et je reviens. — Je vous défends de revenir. » C'est bien... Je cède. J'ai l'air de céder. Je vais passer huit jours chez maman avec Georges et Mathilde... Le 17 septembre, je les embrasse... Ah! comme je les ai embrassés ce jour-là... et je rentre dans Paris par le dernier train... J'avais très bien combiné ma petite affaire... Paul fut bien obligé de me garder... Paris était bloqué.

C'est alors que les économies sérieuses ont commencé... Regardez, mon cher, regardez notre dépense de maison pendant le mois d'octobre 1870 : 2,722 francs, et notre dépense pendant le mois d'octobre 1869 : 12,740... Bénéfice net : 10,000 francs. Cela s'explique aisément. Nous étions vingt-huit personnes dans l'hôtel en 1869 : Paul, moi, Georges, Mathilde, l'abbé, la gouvernante, une bonne et un domestique pour les enfants, le cocher de Paul, mon cocher à moi, le cocher des enfants, trois hommes d'écurie, une lingère, deux ouvrières à l'année, un

un maître d'hôtel, un chef et deux aides de cuisine, deux femmes de chambre, deux valets de chambre, trois valets de pied... Et, en 1870, au lieu de ces vingt-huit personnes, sept seulement, maîtres et domestiques. Quelques amis à dîner de loin en loin. Jamais personne le soir.

Paul était capitaine dans la garde nationale et s'occupait beaucoup de sa compagnie. J'étais souvent seule. J'avais des heures d'ennui... et aussi des heures de tristesse quand je pensais aux enfants... C'est alors que l'idée me vint d'organiser une ambulance dans la serre de l'hôtel. J'en parlai à madame de L***, Amélie, vous savez, et nous nous mîmes tout de suite à la besogne. Au bout de huit jours, il n'y avait rien de plus joli que notre ambulance. Un lit, un arbre vert, un autre lit, un autre arbre vert, et ainsi de suite tout autour de la serre.

Il ne nous manquait que des blessés, et nous en eûmes les premières, avant tout le monde, grâce au général Ducrot qui eut la bonté de nous recommander à plusieurs colonels. Nos blessés, j'en suis bien sûre, rendraient de nous bon témoignage. Nous les avons soignés avec beaucoup de dévouement et avec beaucoup de plaisir.... oui, beaucoup de plaisir...

Vous riez... Je sais pourquoi... Il est de vous, ce mot que : « Si les femmes faisaient d'excellentes sœurs de charité. c'est qu'elles aimaient à voir souffrir les hommes... » Cela est spirituel, je le veux bien, mais plus injuste encore que spirituel.

Je ne suis ni dure, ni avare, je n'ai jamais oublié les pauvres, et tous les ans je faisais leur part aussi grosse que possible ; mais enfin, avant ce siège de Paris, je n'avais pas connu cette jouissance si particulière et si vive de se sentir utile, de passer des nuits au chevet d'un pauvre garçon qu'on ne connaît pas, qui s'en ira quand il sera guéri et qu'on ne reverra pas ; de faire le bien, non pas avec les mains des autres, mais par ses propres mains ; de ne pas donner seulement de son argent, de donner de sa personne, de son temps, de sa vie.

Et puis quelle économie ! mon cher, pour revenir au sujet qui nous occupe. Comme cela coûtait bon marché, cette ambulance. Voici notre petite comptabilité en très bon ordre. Dans le mois de novembre, par exemple, nous avons eu, avec un mouvement de 33 entrées et sorties, 345 journées de malades. La journée revenait à 8 francs. Total, pour le mois de novembre, 2,760 francs. Puis tout a renchéri ; nous

avons dépensé pour l'ambulance 3,810 francs en décembre, et 5,322 francs en janvier.

Retenez bien ce chiffre de 5,322 francs... Et maintenant reportons-nous au mois de janvier de l'année précédente. C'est dans ce mois-là, le 27, que nous avons donné notre grand bal déguisé qui avait fait une telle sensation. Vous devez vous souvenir... J'avais un costume de Circassienne. Vous étiez, vous, en seigneur de la cour de Henri III. Eh bien, savez-vous ce que nous avons dépensé, rien que pour ce bal? Avec l'orchestre, le souper, la salle construite dans le jardin, l'illumination de la serre... de la serre, où, neuf mois après, était installée notre ambulance. Nous avons dépensé 10,600 francs, juste, dans une seule soirée, le double de ce que nous ont coûté nos blessés pendant un mois. Il y avait économie réelle, vous le voyez... Il est infiniment moins cher de donner de la tisane à des malades que de donner un bal masqué à ses amis.

Et ce n'est pas tout. Je vais vous mettre d'autres pièces comptables sous les yeux. Voici deux factures de 1870 : la facture de ma couturière et la facture du tailleur de Paul... Étudiez bien les chiffres : la note de la couturière s'élève à 11,242 francs, se décompo-

sant ainsi qu'il suit : 10,942 francs pour les six premiers mois, et 300 francs pour deux robes de laine grise, à 150 francs l'une, pendant les six derniers mois. Or, au mois de février, il y a une robe de bal qui, à elle toute seule, coûte 1,750 francs. Les robes de laine grise étaient mes robes d'ambulance. Je mettais par là-dessus de grands tabliers de belle toile blanche, et quand, en passant, je me regardais dans la glace, je me trouvais aussi jolie, plus jolie peut-être, sous ma bure du mois de décembre, que sous mes dentelles et mes fanfreluches du mois de février.

La note du tailleur est tout à fait le pendant de la note de la couturière : 3,140 francs, dont 2,800 francs pour les six premiers mois ; et pour les six derniers : une tunique de garde national, 140 francs ; un pantalon de garde national, 50 francs ; un caban de gros drap gris, 150 francs.

Enfin, mon cher, nous avons dépensé 160,000 fr. du 1^{er} janvier au 1^{er} juillet. Nous n'avons pas dépensé 50,000 francs du 1^{er} juillet au 31 décembre, et nous avons fait notre devoir. Au total pour l'année 210,000 francs. Nos 250,000 francs de revenu sont rentrés intégralement ; nos terres sont en Bretagne et

n'ont pas été visitées par les Prussiens ; nos fermiers très exactement nous ont apporté leur argent, et l'Etat avec la même fidélité nous a payé nos rentes. Par conséquent, grande diminution dans les dépenses et pas un sou de diminution dans les recettes. J'oubliais la vente de nos chevaux en Angleterre, qui a produit plus de 100,000 francs. Bref, nous avons achevé l'année avec un excédant de 140,000 francs.

J'arrive à l'année 1871. Paul, vous le savez, avait été blessé à Buzenval. Il ne s'en était pas trop vanté, parce qu'il avait une peur horrible d'être décoré, si cela s'ébruitait. Cette pluie de croix lui paraissait bête en de telles circonstances. Mais enfin il avait été blessé et fut obligé de garder le lit pendant une vingtaine de jours. Vous devinez bien qu'il n'eut pas d'autre sœur de charité que moi. J'étais devenue une excellente garde-malade... Paul fut émerveillé et se montra reconnaissant. Mon Dieu ! vous savez bien comment les choses allaient ici avant le 4 septembre. Paul et moi, nous ne faisons pas mauvais ménage, certainement non, mais enfin nous n'étions pas non plus un exemple à donner à de jeunes mariés. La vie de Paris était si pressée, si emportée ; on avait bien

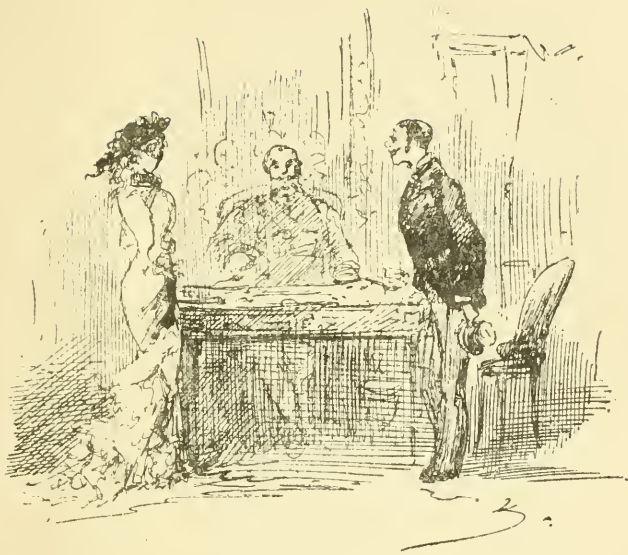
autre chose à faire que de s'occuper, la femme, de son mari, et le mari, de sa femme. On s'aimait bien, mais l'existence était arrangée de telle sorte que l'on trouvait très peu d'occasions de se le dire et encore moins de se le prouver. Ces occasions-là ne nous ont pas manqué, à Paul et à moi, pendant que les Prussiens nous tenaient étroitement bloqués dans Paris, et nous avons passé les cinq mois du siège à nous découvrir l'un à l'autre une foule de petites vertus et de petits mérites que nous ne nous connaissions pas.

Nous sommes partis pour la campagne dans les premiers jours du mois de mars. C'était un miracle quand, autrefois, je pouvais retenir Paul en Bretagne pendant quinze jours. Cette année, il y a passé huit mois, et sans que j'aie eu besoin de dire une parole pour le décider à rester. Huit mois de Bretagne, voilà encore une économie, mon cher. Nous ne sommes revenus à Paris qu'au mois d'octobre. Nous avons rétabli notre maison sur le pied le plus simple, sur un pied de république. Sept ou huit domestiques, quatre ou cinq chevaux à l'écurie, enfin le strict nécessaire. Si, dans ces conditions-là, nous dépensons 100,000 francs par an, ce sera le bout du

monde, et vous comprenez bien que nous ne changerons rien à cette façon de vivre, tant que nous aurons la république.

Il ne faut donc pas tant nous admirer pour avoir donné ces cent mille francs. C'est à peu près le tiers de nos économies dans ces deux dernières années.

Février 1872



LA BOULE NOIRE

Le 15 mars 1872, à 9 heures du soir, un fiacre s'arrêtait devant l'entrée du bal de la *Boule noire*. Un homme descendait de la voiture. Trente-cinq ans environ, grand, mince, figure intelligente et hardie, de petites moustaches blondes retroussées et très soignées, un veston de velours noir bordé d'un large

galon de soie, chapeau mou planté un peu de côté sur la tête, des gants de Suède.

Un autre homme, depuis un quart d'heure, allait et venait de long en large sur le trottoir... Redingote boutonnée jusqu'au menton, petit bout de col crasseux dépassant le rebord usé d'une cravate de satin noir, vaste chapeau profondément enfoncé sur la tête, grosse canne à la main, le teint fleuri, d'épaisses moustaches et des favoris très courts taillés carrément sur la joue.

Ces deux hommes s'accostèrent et, d'une voix brève, échangèrent ces quelques paroles :

— Par ici, Dubrisart, par ici...

— Marcou... C'est toi qui m'as fait demander ?

— Oui, c'est moi... Mais il y a trop de monde et trop de lumière sur ce trottoir... Traversons le boulevard.

— Faut-il garder le fiacre ?

— Oui, nous n'en avons pas pour longtemps, et nous retournerons tout de suite après à la préfecture.

Ils traversèrent la chaussée, et, quand ils se trouvèrent sur l'autre trottoir, seuls, adossés à la petite échoppe d'étameur qui fait le coin de la rue des Mar-

tyrs, Marcou — l'homme à la grande redingote -- prit et serra dans ses deux mains, avec une violente effusion, les deux mains de Dubrisart — l'homme au veston de velours

— Dubrisart, mon petit Dubrisart, ça me fait plaisir de te revoir. Tu ne viens plus jamais dans nos quartiers ; tu travailles dans la grande politique maintenant ; tu as des missions à l'étranger... On m'a dit ça... Et quand je pense que tu as commencé petit auxiliaire de rien du tout dans ma brigade... J'ai été ton supérieur...

— Et tu es toujours mon ami, mon vieux Marcou. J'ai eu de la chance, des protections...

— Et puis tu as du mérite, de l'éducation, de l'instruction, des manières distinguées ; tu sais t'habiller comme pas un dans toute la préfecture, mieux que le préfet lui-même, tu appartiens à une famille honorable, tu sais parler anglais, ce qui t'a valu tes premières missions en Angleterre, sous l'empire, quand tu allais voir un peu ce qui se passait à Ti... Fouï... Tiken..., chez les princes d'Orléans enfin.

— A Twickenham.

— Oui, c'est ça. Moi, mon cher, j'ai continué à végéter dans les petites affaires... Cependant, ce soir

Il s'agit d'une chose assez sérieuse... Dans la journée, il nous est arrivé à la préfecture une certaine Aglaé Ripon... Oh! tu ne connais pas ça!... C'est une célébrité des bals et des caboulots de par ici... Nous étions là quatre ou cinq à causer autour du poêle... Cette fille est entrée comme une furieuse dans le bureau, disant qu'elle connaissait un des chefs de la Commune, un homme qui avait pillé, incendié, fusillé et fait *tout le tremblement*. Naturellement, nous lui avons offert une chaise, à mademoiselle Ripon. Elle venait nous offrir de nous livrer ce soir, à la *Boule noire*, Stafner, qui a été chef de légion sous la Commune.

— Stafner... Celui qui m'a donné un coup de couteau dans un petit café de Belleville en 1860?

— Oui, et c'est parce que je savais l'histoire du coup de couteau que je t'ai fait demander. Je ne le connais pas, moi, ce Stafner, et j'ai pensé que ça ne te déplairait pas de nous aider à...

— De très bon cœur, et je le reconnaîtrai, n'aie pas peur. Il doit venir ce soir au bal?

— A dix heures.

— Et Aglaé Ripon?

—Trois de mes agents, Cervoisiér, Poilat et Chau-

let, vont l'amener... Ils devraient déjà être arrivés... Dans la journée, après sa dénonciation faite, elle voulait s'en aller, la demoiselle, mais je ne l'ai pas lâchée... Je connais cela, les colères de femme : tombe comme ça monte, en cinq minutes... Elle n'avait qu'à retrouver son amant — car c'est son amant, — à avoir des remords, à le prévenir... le coup était manqué. Elle avait rendez-vous pour ce soir, à dix heures, avec Statner, c'était tout ce qu'il me fallait. Je lui ai dit que le gouvernement se chargeait de lui payer son dîner et un fiacre pour aller au bal; mais qu'elle n'aurait le droit de retourner chez elle que quand elle nous aurait *servi* Statner... Tiens, les voilà probablement... Le fiacre s'arrête de ce côté-ci du boulevard.

En effet, la portière d'une voiture s'ouvrit, à quelques pas de Dubrisart et de Marcou. Ils en virent descendre, flanquée de trois agents en bourgeois, une grande fille vêtue d'une robe de laine brune avec un petit caraco de drap gris et un chapeau noir d'où pendait à gauche une grappe de grandes roses rouges. Un des agents vint droit à Marcou, pendant que les deux autres surveillaient la femme, qui regardait autour d'elle avec un air d'inquiétude.

— Monsieur Marcou, dit l'agent, vous devriez parler à cette demoiselle... Elle m'inquiète... Elle n'a pas voulu dîner... Elle a pleuré dans le nacre... Deux ou trois fois elle s'est essuyé les yeux avec le bout des doigts... Bien sûr, elle a regret de ce qu'elle a fait et peur de ce qui lui reste à faire.

— Je vais lui parler, répondit Marcou, et il s'approcha de la femme.

— Écoutez, lui dit-il, pas de bêtises, n'est-ce pas ? Vous avez votre dossier à la préfecture. Je l'ai un peu regardé dans la journée... Il y a de mauvaises choses dedans, et, si on voulait vous envoyer passer cinq ou six mois à Saint-Lazare, ce n'est pas les prétextes qui manqueraient... Vous connaissez déjà la maison ?

— J'y suis allée deux fois et j'en suis sortie... On n'en meurt pas.

— Ah ! mais, prenez garde, continua Marcou en élevant la voix, il ne faut pas se...

— Tu t'y prends mal, dit Dubrisart à Marcou ; il ne faut jamais brusquer les femmes. Laisse-moi lui parler. — Et s'approchant d'Aglaé Ripon : — Écoute, ma petite belle, écoute un peu. Saint-Lazare, tu as raison, on n'en meurt pas ; et une femme dans ta po-

sition n'est pas compromise pour six mois de Saint-Lazare... Au contraire, quelquefois. Mais tu as de l'honneur, et tu y tiens, à ton honneur. Eh bien, si tu es sage, nous en aurons soin de ta réputation, et personne ne saura que c'est toi qui nous as livré Stafner. On va t'installer dans le bal, à une table du fond, à côté de l'orchestre, près de la petite porte du jardin. Tu resteras là avec ces trois messieurs, ils te feront boire du vin sucré et fumer des cigarettes. C'est toujours le gouvernement qui paye. Monsieur et moi, nous serons dans le jardin. Quand Stafner arrivera, tu iras au-devant de lui; si tu essayes de l'emmener du côté de la porte de sortie, les agents se jetteront sur lui, et toi, on ne te touchera pas; on dira à tout le monde que c'est toi qui as vendu ton homme pour cinquante francs. Mais si tu nous l'amènes bien gentiment dans le jardin, on vous emballera tous les deux. Il n'y aura pas de honte pour toi: on te conduira à la préfecture; on te mettra en liberté un quart d'heure après, et tu pourras aller finir ta soirée au Vauxhall ou à l'Élysée-Montmartre. Comprends-tu, ma petite chatte?... Oui, n'est-ce pas?... tu comprends?... Et tu seras raisonnable?... A la bonne heure!... Va-t'en avec ces messieurs, nous t'atten-

ârons dans le jardin... Et vous, faites-lui boire beaucoup de vin sucré.

Aglâé et les trois agents traversèrent le boulevard. Marcou regardait Dubrisart avec une évidente admiration.

— Je comprends, lui dit-il, pourquoi tu es arrivé. Tu sais prendre les femmes!...

— Et les hommes aussi, tu vas voir... Entrons au bal... Ça m'amusera de revoir la *Boule-Noire* et de revoir Stafner. J'ai encore au bras la marque de son coup de couteau.

Ils montèrent les quinze marches de l'escalier et entrèrent dans une salle immense où se combinaient, à haute et forte dose, les parfums de la pipe et du vin chaud. L'orchestre, avec un bruit assourdissant de cuivre, jouait un quadrille. Les filles et les bonnes du quartier dansaient au milieu de la salle. De chaque côté du promenoir circulaire qui fait le tour du bal, des hommes et des femmes étaient attablés. On entendait les glouglous du gros vin d'un rouge noir qui coulait dans les saladiers de faïence blanche et le bruit des morceaux de sucre écrasés dans le vin avec des cuillers d'étain.

Dubrisart et Marcou firent une cinquantaine de

pas dans ce couloir et s'arrêtèrent près de l'estrade de l'orchestre. Les femmes regardaient beaucoup Dubrisart, à cause de sa veste de velours et de ses gants de Suède. Aglaé Ripon et les trois agents étaient déjà installés à une table, autour d'un saladier plein de vin. Dubrisart regarda la femme et lui envoya un imperceptible petit bonjour; elle répondit par un sourire.

— Allons, mon vieux, dit Dubrisart, viens fumer un cigare dans le jardin, en attendant Stafner. La femme nous l'amènera, je t'en réponds, et jusque-là nous avons le temps de causer un peu.

La soirée était froide et l'endroit absolument désert. Tous deux allèrent s'asseoir sur un banc, au fond du jardin.

— Je vais te faire fumer un bon cigare, dit Dubrisart; j'ai acheté trois ou quatre boîtes excellentes à Anvers.

— Ah! tu es allé à Anvers?

— Oui, il y a trois semaines, pour le comte de Chambord.

— Tu voyages beaucoup?

— Ah! je suis toujours en route depuis le 4 septembre.

— Tu n'es pas resté à Paris pendant le siège?

— Non. Des le 5 septembre, j'ai vu ce que valait le gouvernement de la Défense nationale. Ces messieurs avaient l'idée de tenir Paris sans police secrète. Des fous, de vrais fous. Comme j'avais la réputation d'avoir un certain mérite, on m'offrit de devenir secrétaire d'un commissaire de police fraîchement nommé, et qui ne pouvait pas se tirer d'affaire tout seul. J'ai refusé. Je n'aime pas les postes sédentaires; j'ai besoin de courir, d'aller, de venir; je me suis dit: « Un jour ou l'autre on réorganisera une police secrète, on aura besoin de moi. » Je suis parti de Paris avec une compagnie de francs-tireurs. Nous avons battu pendant deux mois la forêt d'Orléans, et, au bout de ce temps-là, comme nous étions un peu diminués et délabrés, nous sommes allés à Tours pour nous refaire et nous reformer. C'était vers le 15 novembre.

La première personne que je rencontre à Tours, dans la rue Royale, devant l'hôtel du Faisan, c'est le grand Versac, qui était, avant le 4 septembre, de la

brigade du château, et qui me conduisit tout de suite à la direction de la sûreté générale. Il me raconta en route que monsieur Gambetta était un homme qui avait des idées de gouvernement ; que, depuis son arrivée, on s'était occupé de réorganiser une police secrète et qu'on était dans un grand embarras. Improviser des préfets, des sous-préfets, des généraux, ce n'était pas une affaire pour le gouvernement de Tours ; mais on n'improvise pas des hommes de police : c'est ce qui fait notre force : on est toujours obligé de revenir à nous.

On m'a fait une position très convenable, et quand on a su que j'étais allé, sous l'empire, à Twickenham, à Bade, à Woodnorton, pour surveiller un peu les princes d'Orléans, on m'a dit : « Ça se trouve à merveille, nous savons que le prince de Joinville est caché quelque part dans une des armées de province... Essayez de le trouver. » Je me suis mis à chercher le prince de Joinville. Cela me paraissait drôle, d'ailleurs, de faire pour la République le même métier que j'avais fait pendant dix ans pour l'Empire. Ah ! mon vieux, on devient rudement philosophe quand on a fait quinze ans de police politique. L'Empire nous faisait courir après les princes d'Or-

léans... La République nous faisait courir après les princes d'Orléans... Plus ça change, vois-tu, plus c'est toujours la même chose.

Nous avons fini par pincer le prince de Joinville... c'était dans l'armée de la Loire qu'il se battait contre les Prussiens... Nous avons tenu le prince prisonnier pendant cinq jours, du 13 au 18 janvier, au Mans, dans l'hôtel de la préfecture. Et puis ensuite, c'est moi qui l'ai conduit à Saint-Malo prendre le bateau pour l'Angleterre.

Lorsque j'ai vu s'en aller le paquebot de Jersey, un gros vapeur blanc et bleu, qui emportait le prince, je faisais la réflexion que tout ça était un peu extraordinaire. On m'avait trouvé dans les rues de Tours en uniforme et très disposé à repartir avec mes camarades. On m'avait fait quitter mon uniforme, et je venais de travailler à mettre hors de France un homme qui, lui aussi, était de bonne volonté pour se battre contre les Prussiens, sans parler de tous les gendarmes du Mans et de la ligne du Mans à Saint-Malo, qui nous avaient servi d'escorte, et qui, eux aussi, auraient fait contre la Prusse de meilleurs soldats que les mobiles et les mobilisés. Enfin, quand on est dans la police et quand on aime à en faire,

il ne faut pas trop regarder au fond des choses.

La vérité c'est que notre métier n'est pas monotone. Quand je pense, par exemple, que, moi, qui suis là à causer avec toi dans le petit jardin de la *Boule-Noire*, j'ai arrêté, le 13 janvier 1871, le prince de Joinville au Mans, et, le 17 juillet de la même année, le peintre Courbet, à Paris, au fond d'un placard. Quand je pense que j'ai présenté mes respects, le 17 janvier 1872, à Chislehurst, à l'empereur Napoléon, et, le 24 février suivant, à Anvers, au comte de Chambord.

— Tu as parlé à l'Empereur et au comte de Chambord ?

— Comme je te parle à toi, Marcou. A Chislehurst il n'y a pas eu grand mérite ; on entrait là comme dans un moulin ; on s'adressait au concierge, on lui disait qu'on était un Français de distinction, qu'on désirait être reçu par l'Empereur ; on laissait son nom, son adresse à Londres, et le lendemain on avait sa lettre d'audience. Je m'étais arrangé une très jolie petite histoire bonapartiste : « Mon grand-père, capitaine dans la garde impériale, tué à Waterloo, etc., etc. » La chose a passé comme une lettre à la poste... Nous avons été reçus une journée de dix à douze, en même

temps, un dimanche, après la messe. On nous a fait entrer tous ensemble dans un petit salon bleu au rez-de-chaussée, et qu'est-ce que je vois près de l'Empereur ? Notre ancien chef, monsieur Piétri... Alors, quand mon tour est venu de dire quelques mots, j'ai fait une phrase sur l'état de Paris où il n'y avait plus ni sécurité, ni police ; j'ai ajouté que tout le monde regrettait l'Empire et l'administration de monsieur Piétri... L'Empereur a souri et, pendant que je sortais, monsieur Piétri est venu me serrer la main et m'a dit que j'avais tenu le langage d'un bon Français.

Ma campagne d'Anvers a été plus difficile... Ils m'avaient fait venir à la préfecture, et ils m'avaient dit : « Allez à Anvers voir un peu ce qui se passe. » J'ai demandé la permission de partir à mon jour, à mon heure et d'agir là-bas à ma guise. On m'a donné l'autorisation, et il a été convenu qu'on ne me chicanerait pas sur les frais. On envoyait à Anvers cinq ou six personnes. Je laisse partir les camarades, et je me mets en route seulement le 22 février. Le pèlerinage d'Anvers était alors dans tout son plein. J'arrivai de bonne heure à la gare du Nord. J'examinai un peu les arrivants. Je me disais : « Le train part a

« sept heures du matin et arrive à Anvers à trois
« heures. Il s'agit de bien choisir mon compartiment,
« d'entamer la conversation avec mes compagnons
« de route et d'avoir des répondants quand j'arriverai
« à Anvers. J'ai huit heures pour cela. C'est plus
« qu'il n'en faut. »

J'étais, comme tu penses bien, dans une tenue irréprochable, sérieuse, simple, des couleurs foncées. J'avais emmené avec moi, comme domestique, le grand Versac... tu sais, celui que j'avais retrouvé à Tours. Nous sommes grands amis maintenant, nous marchons toujours ensemble. C'est un garçon capable; mais qui aime les rôles en sous-ordre, les rôles sans responsabilité. Il a du reste été bien payé de son voyage... Il s'est lié en route avec un petit bijou de femme de chambre légitimiste, et elle lui a raconté un tas de choses sur une des plus grandes maisons du faubourg Saint-Germain. Versac est bel homme, il s'est fait aimer, il a rattrapé la petite à Paris, et nous avons là une bonne porte ouverte.

Dans la gare, j'avise un vieux monsieur avec une femme d'une trentaine d'années, pas très jolie, mais très agréable... On a des pressentiments... Je les regarde. Je me dis : « Voilà mon affaire ! » Je monte

dans leur compartiment. Je ne m'étais pas trompé. Ils allaient chez le roi... parce qu'une fois dans le train, il ne fallait plus s'aviser de dire : le comte de Chambord, il fallait dire : le roi !... A la hauteur de la station de Luzarches, nous échangeons nos noms et qualités. Le vieux monsieur s'appelait le marquis de Boustasson... Je m'appelais, moi, le baron de Martonne de Lustrac. Si j'ai une histoire bonapartiste, j'ai aussi une histoire légitimiste très compliquée et qui se raccroche adroitement à deux noms de familles éteintes... A Creil, j'apprenais le nom de la jeune femme. Elle était fille du vieux marquis et veuve du comte de la Riballièrre. Entre Creil et Compiègne, le vieux marquis me racontait son histoire. Entre Compiègne et Tergnier, je lui racontais la mienne. J'étais un Français d'outre-mer, venu pour la guerre avec les volontaires de Montevideo, etc. A Tergnier, nous déjeunions à la même table, le marquis, la comtesse et moi... A Anvers, nous descendions au même hôtel, et Versac portait le soir nos deux demandes d'audience à l'adresse du comte de Blacas à l'hôtel Saint-Antoine. Le marquis, dans sa lettre, avait parlé de moi, et moi, dans la mienne, j'avais parlé du marquis. Nous faisons un ensemble. Je n'étais plus seul,

j'avais un parrain, et quel parrain ! Un marquis avec de grands cheveux d'argent tout bouclés, un air majestueux et vénérable... Enfin, je t'assure, c'est ce qu'il y avait de mieux dans tout le train.

Le lendemain, nous avons été reçus à *l'hôtel Saint-Antoine*, tous les trois, dans une série de vingt à vingt-cinq personnes. Ça se faisait comme à Chislehurst, par fournées. Quand le roi est entré, il y a eu une grande émotion. Le vieux marquis surtout était comme écrasé. Il est tombé à genoux... on a eu toutes les peines du monde à le relever. Il voulait baiser la main du roi. Il s'est mis à divaguer, à dire que maintenant il pouvait mourir, etc., etc. Nous l'avons ramené à *l'hôtel du Grand-Laboureur* où nous étions descendus. Il s'est mis au lit. Nous avons passé la soirée près de lui, la comtesse et moi. Huit ou dix personnes de notre fournée sont venues prendre des nouvelles du vieux marquis. Le lendemain nous avons rendu les visites que nous avions reçues. Je suis resté à Anvers jusqu'au départ du roi, voyant beaucoup de monde. Je suis revenu avec un rapport et des notes qui m'ont fait le plus grand honneur.

Et si j'avais eu un peu de fatuité, je pourrais bien dire que la comtesse avait une façon de s'appuyer sur

mon bras et de me regarder très gentiment de côté, quand nous sommes allés voir les tableaux du musée d'Anvers... Ah! j'aurais peut-être pu faire un très beau mariage!...

—

— Monsieur Marcou, l'homme est arrivé et la femme l'amène dans le jardin.

A ces mots dits par un des agents, Dubrisart et Marcou se levèrent, traversèrent le jardin et, restant sur le seuil de la porte, regardèrent dans la salle. Ils virent venir par le promenoir circulaire Aglaé Ripon au bras d'un petit homme à cheveux rouges, en paletot gris et en chapeau mou. Le petit homme parlait beaucoup, paraissait fort animé. La femme n'avait pas l'air d'entendre. Sa démarche était incertaine... son regard vague... Elle devait avoir bu beaucoup de vin sucré. Presque constamment, par un geste machinal de la main gauche, elle repoussait ses trois grandes roses rouges qui venaient lui battre la figure. Les deux agents de très près suivaient.

— Le reconnais-tu? dit Marcou à Dubrisart.

— Non, il avait toute sa barbe, il était brun. Je

vois un homme sans barbe avec des cheveux rouges. Mais nous verrons bien tout à l'heure. J'ai un moyen sûr de savoir si c'est lui...

Quand la femme vit la porte du jardin et, quand elle reconnut Dubrisart et Marcou qui, de chaque côté de la porte, attendaient, elle se redressa, se roidit, poussa un cri, voulut se rejeter en arrière. Mais les deux agents empoignèrent l'homme et la femme par les épaules et les poussèrent violemment dans le jardin. Marcou ferma la porte. En ce moment finissait la pastourelle d'un quadrille et cinq cents voix criaient avec fureur : *Bis! Bis!*

— Lâchez la femme, dit Dubrisart, et apportez l'homme ici, sous ce bec de gaz... Bien... Et toi, mon ami, montre un peu ta main gauche... Allons, ouvre la main, ouvre la main... Ah! les voilà mes trois dents... C'est moi qui t'ai fait cette marque-là en échange de ton coup de couteau... Mettez-lui les menottes... C'est bien Stafner.

—

Dubrisart et Marcou arrivèrent à dix heures et demie du soir à la préfecture. Un des chefs de service

se trouvait là. Ils lui rendirent compte de leur expédition.

— C'est bien, leur dit-il, allez, Marcou, je vous remercie; mais vous, Dubrisart, restez un peu. J'ai une question à vous faire. J'ai eu plusieurs rapports sur les réceptions d'Anvers. Dans un de ces rapports, on me signale comme s'étant montré très violent dans ses paroles un certain baron de Martonne de Lustrac. Il a tenu publiquement, contre M. Thiers, les propos les plus outrageants. Vous n'avez pas vu ce baron de Martonne de Lustrac?

— Si, monsieur, je l'ai vu...

— Eh bien, vous n'en parlez pas dans votre rapport. Pourquoi?

— Parce que c'était moi.

— Je m'en doutais. Voilà ce que c'est que de vouloir faire de la police de fantaisie, chacun pour son compte, sans instructions et sans discipline. A chaque ligne, dans votre rapport, vous parlez d'une comtesse de la Riballière...

— Oui, qui était fort exaltée, et dont le père...

— Le marquis de Boutasson... Je sais... je sais... Attendez un peu.

Le chef de service alla ouvrir une porte.

— Madame Robert, dit-il, voulez-vous venir, s'il vous plaît ?

Et le baron de Martonne de Lustrac vit entrer la comtesse de la Riballière, habillée de la façon la plus simple et la plus modeste. Tous deux, le baron et la comtesse, se regardèrent d'un air interdit, effaré.

— Voici monsieur Dubrisart, madame Robert. Voici madame Robert, monsieur Dubrisart... regardez-vous bien tous les deux, je vous prie, et ayez la complaisance, quand vous vous rencontrerez, de ne pas faire de police l'un contre l'autre.

Dubrisart et madame Robert sortirent du cabinet du chef de service, et pendant qu'ils descendaient un des escaliers de la préfecture :

— Il n'y a qu'une chose qui m'intrigue, dit Dubrisart, c'est le vieux. Il avait positivement l'air noble. Où avez-vous déniché ce vieux-là ?

— C'est mon père, répondit madame Robert. Il a joué autrefois la comédie. Il était parfait dans les pères nobles.





A L'OPÉRA

Mai 1885

L'EXAMEN DE PANTOMIME

La salle éclairée, presque vide. Au centre des fauteuils d'orchestre, le jury composé du directeur et des chefs de service de la scène et de la danse. A l'orchestre, dans un coin de droite, un petit tas de mères agitées, fiévreuses, haletantes, empourprées.

C'est là que je vais m'installer. Je dois en faire l'aveu, j'adore les mères de danseuses. Il y a toujours avec elles quelque chose à apprendre. Leur conversation est variée, abondante, imprévue, imagée. Elles tiennent à tous les mondes. Fruitières, couturières ou blanchisseuses dans la journée, elles causent familièrement, le soir, à l'Opéra, avec ce que nous avons de mieux en hommes distingués.

Madame N***, par exemple, commence sa journée à six heures du matin, en fruitière courageuse. Elle grimpe dans une petite charrette attelée d'un petit cheval et s'en va sur le carreau des halles renouveler sa provision de choux, de navets et de carottes. Puis, le soir, à huit heures, un valet de pied entre dans la boutique : « C'est mademoiselle, dit-il, qui attend madame... » Et madame N***, en tous ses atours, se hisse dans la victoria de monsieur de P***, et s'en va faire, au frais, le tour du lac avec sa fille. Comment voulez-vous qu'on s'ennuie jamais avec une pareille femme ? C'est une encyclopédie vivante, une gazette de la halle et de la cour. Elle sait pourquoi les pommes de terre sont hors de prix et pourquoi le petit chose n'a pas été nommé second secrétaire à Madrid.

Donc, je m'installe à l'orchestre, au milieu des mères; j'en ai à ma droite, j'en ai à ma gauche, j'en ai devant, j'en ai derrière. Ce sont des parfums combinés de saucisson, d'eau de javelle et aussi d'eau de Cologne, car on fait un brin de toilette pour la circonstance. C'est délicieux. Je suis aux anges.

Sur la scène pas de décor; seulement une vieille toile de fond; de chaque côté de l'avant-scène, un pompier, casque en tête. Au milieu du théâtre, un groupe composé du professeur de pantomime et de sept danseuses en costume de répétition, décolletées, bras nus, jupes bouffantes de tarlatane, maillots de soie, larges rubans de couleur autour de la taille. Les sept danseuses écoutent respectueusement le professeur, lequel, armé de son violon et de son archet, donne ses dernières instructions. Chaque danseuse doit mimer deux petites scènes: une scène de coquetterie et une scène de folie... la comédie et le drame... Mais on doit débiter par une espèce de morceau d'ensemble, quelque chose comme une reprise de haute école au manège.

« Commençons, » dit le directeur. Et l'on commence. Le professeur vient se placer à l'avant-scène, près du pompier de gauche; les sept danseuses se

rangent en ligne, à un mètre de distance, au second plan. Il a fait un petit bout de toilette, le professeur de pantomime. Il a mis un gilet blanc et une cravate du bleu le plus tendre. Il est là, souriant, son violon à l'épaule, le bras droit arrondi, prêt à attaquer la corde, la jambe droite en avant. Pas jeune... Au moins soixante ans... Pas beau, grand, maigre, dégingandé, ballottant dans une vaste houppelande marron, tout à fait dépourvu de grâce et d'élégance. C'est lui qui est chargé d'enseigner à ces jolies filles la grâce et l'élégance... Il ne prêche pas d'exemple, mais il n'en donne pas moins de très précieuses leçons ; c'est un homme éminent, nourri des vieilles traditions ; il a reçu les leçons du grand Perrot et les transmet pieusement aux jeunes générations.

La corde grince sous l'archet et quelque chose d'étonnant sort du violon. Des souvenirs d'enfance se réveillent en moi. Je crois entendre un pauvre aveugle qui, dans les environs de 1848, était installé sur le pont des Arts avec le caniche traditionnel... Quelque chose de non moins étonnant sort des lèvres du professeur... Il accompagne son air de violon d'une sorte de récit qui s'applique aux mouvements de la scène. Ce petit discours n'est pas seulement *parié*,

il est mimé. Le professeur se tortille, frétille, sautille, indiquant à ses élèves les attitudes qu'il faut prendre, les œillades qu'il faut lancer, les grâces qu'il faut étaler.

Les sept danseuses gardent correctement leur distance d'un mètre, répètent avec docilité les gestes et les sourires du maître. Les mères sont émues. Deux ou trois des habitués de l'Opéra sont pâles. Les deux pompiers regardent. Les membres du jury ont une attitude digne, grave, impassible. Ils ont le sentiment de leur importance.

« Le voilà, c'est lui, dit le professeur. C'est lui. C'est mon berger !... » Et s'interrompant : « Nous le prendrons à droite, le berger. »

Alors les sept danseuses, les bras écartés, la jambe gauche en avant, le corps un peu renversé, le visage épanoui et l'air bête comme des oies, se mettent à regarder d'un air fixe et passionné l'un des deux pompiers de service... Un petit pompier, tout jeune, tout rose, tout blond... Il paraît fort troublé, le pauvre garçon, de ces sept paires de grands yeux tendrement braqués sur lui. Il rougit et se détourne un peu.

« C'est lui, continue le professeur... Ah ! qu'il est beau ! »

Et toutes les sept, les bras en l'air, en extase, la bouche absolument béante, se pâment en regardant le jeune pompier. Il devient cramoisi, et, perdant tout à fait contenance, prend le parti de s'en aller faire une petite ronde dans la coulisse.

« Ah ! que je l'aime ! » s'écrie le professeur.

Le violon s'efforce de jouer une phrase d'amour. Le regard du maître de pantomime se noie dans l'infini. Les sept petites mains gauches des sept petites danseuses viennent se plaquer, toutes en même temps, sur leurs sept petits cœurs, et les sept petites mains droites viennent ensuite se plaquer sur les sept petites mains gauches... Puis toutes les petites mains se mettent à frotter en mesure les sept petits cœurs... Cela indique l'agitation de l'âme.

« Mais hélas ! il ne me voit pas ! »

Le violon fait ce qu'il peut pour jouer quelque chose de triste. C'est maintenant au tour des sept petites têtes, qui se mettent à branler régulièrement de gauche à droite et de droite à gauche.

« Non, non, il ne me voit pas... il s'éloigne... il s'en va... Ne m'aimerait-il plus ? Ah ! quelle douleur ! — L'air désespéré... prenez l'air désespéré... des larmes... des sanglots... »

Toutes alors, d'un seul coup, prennent l'air désespéré, pendant que le violon, désespéré lui-même, rend des sons rauques et confus. Les sept petites têtes s'abîment, comme par un mouvement mécanique, dans les quatorze petites mains... Et les pauvres petites têtes, secouées par les larmes et les sanglots, se mettent à branler de plus belle, mais dans un autre sens, cette fois, de haut en bas et de bas en haut... De droite à gauche, c'est l'inquiétude. De haut en bas, c'est le désespoir.

« Mais il s'arrête... il revient... »

Et le professeur s'interrompant :

« A gauche... maintenant nous le prendrons à gauche, dans l'autre coin, le berger. »

Les petites têtes sont encore enfouies dans les petites mains ; mais, à travers les doigts écartés, les regards cherchent à découvrir le berger qui se rapproche ; et comme on l'a changé de côté, ce berger volage, tous ces regards vont tomber d'aplomb sur le second pompier. C'est un malin celui-là, chevronné, blasé, bronzé, rompu au service des théâtres. Il ne se trouble pas. Il prend même, dans une certaine mesure, part à la pantomime... Il redresse son casque, remonte un peu sa ceinture de gymnastique et risque

un sourire. Au même moment, rentre en scène l'autre pompier, le pompier timide. Il voit que le danger n'est plus de son côté et se décide à réparaître.

Le voici donc revenu, ce berger. Son départ n'était qu'une ruse. Mais il va trouver maintenant à qui parler et les bergères se préparent à lui rendre la monnaie de sa pièce.

« Fuyez... fuyez, » s'écrie violemment le professeur.

Et les sept danseuses, après deux petites tapes sur leurs jupes de tarlatane, font demi-tour à droite, prennent leur élan et, en quatre bonds, arrivent au fond de la scène.

« Il vous tend les bras... Il vous supplie de revenir... Non, non... Nous ne reviendrons pas. »

Ici, nouvelle attitude, nouveau geste... Elles sont toutes les sept en ligne, au fond de la scène, le corps penché, le bras droit en avant, l'index levé... et tous ces bras droits se mettent à battre l'air avec de petits mouvements réguliers. Les bergères, pour dire la chose familièrement, les bergères font la nique au berger.

« Il demande grâce... Il tombe à genoux... Dans ses bras... dans ses bras... »

Et toujours toutes les sept, bien en ligne, avec un air de ravissement, reviennent en quatre bonds, tomber essouffées et souriantes dans les bras de ce berger imaginaire.

C'est la fin de l'exercice d'ensemble et le commencement de l'interminable défilé des scènes de coquetterie et de folie. Un danseur, cette fois, se met de la partie et vient donner, pour la scène de coquetterie, la réplique à ses petites camarades.

Nous sommes en plein dans le rococo... Un chevalier pimpant et fringant... Une marquise jouant de l'éventail. Ils se brouillent et se raccommodent trois fois dans l'espace de six minutes, et chaque raccommodement est le signal d'un petit pas de deux. Nous avons sept fois cette scène délicieuse; vingt et une brouilles et par conséquent vingt et un raccommodements; c'est très gentil, mais, à la longue, un peu monotone.

La scène de folie est un monologue. La danseuse arrive, les cheveux épars; et c'est l'occasion d'un grand concours de cheveux, vrais ou faux... Une pauvre paysanne a été séduite et abandonnée par un grand seigneur; elle entre en scène désespérée, mais couronnée de fleurs. La folie à l'Opéra ne va jamais

sans une couronne de fleurs... Cela se passe au fond d'un bois, près d'un petit étang et, là, *dans le pur cristal des eaux*, la pauvre paysanne le voit distinctement, lui, le grand seigneur, son séducteur... Il l'attend ! il l'appelle !... Je viens, mon bien-aimé, je viens !... Elle fait *pouf !* dans le petit étang et c'est fini.

Je n'ai pas l'intention d'étudier par le menu cette suite de scènes de folie. Je les ai, d'ailleurs, mal regardées. J'étais distrait par la conversation de deux de mes voisines, deux mères, madame Paroisse et madame Plongeon, qui bavardaient à mes côtés. Elles gémissaient, à qui mieux mieux, les pauvres dames, sur la dure condition de leurs fillettes.

— Non, disait madame Paroisse, non, ça n'est pas une existence... Se lever en hiver avant le jour, venir à la leçon dès huit heures du matin, se décarcasser, se ruiner le tempérament, se refuser tout plaisir... tout ça pour accrocher, de loin en loin, des augmentations de deux cents francs et pour arriver, quand on a de la chance et des protections politiques, à devenir petit sujet avec dix-huit cents francs. Et première danseuse, jamais !... Les premières danseuses, ce sont des étrangères... jamais nos filles ! Sous

l'Empire, c'étaient des Russes. On pouvait croire que ça allait changer sous la République, que ça allait enfin être le règne de la justice. Monsieur Paroisse me le disait, et moi, bêtement, je le croyais... Ah! bien ouiche, c'est changé, c'est vrai. Ça n'est plus des Russes, c'est des Italiennes... Il n'y en a plus que pour les Italiennes... C'est-à-dire que le gouvernement devrait prendre des mesures contre toutes ces sauteuses étrangères.

Ce discours m'étonna. L'agitation protectionniste s'étendant jusqu'aux mères de danseuses. Je ne m'attendais pas à cela..

Je livre les doléances de madame Paroisse aux méditations des membres de la commission du tarif des douanes. Ils auront à examiner s'il ne conviendrait pas d'établir une surtaxe à l'importation des danseuses étrangères. Ce sera pour ces messieurs l'occasion d'un petit débat intéressant et gai qui rompra la monotonie de leurs séances.

La Chambre des députés nommerait une commission d'enquête, et cette commission pourrait entendre les principales mères de l'Opéra... Ces pauvres dames se plaignent beaucoup et elles ont, à ce qu'il me semble, de très justes sujets de doléances.

Je causais tout à l'heure avec madame Paroisse, et j'étais très frappé de la force de ses raisonnements, de la solidité de son argumentation.

— Ah ! mon cher monsieur, me disait-elle, les coryphées d'autrefois ! Vous souvenez-vous des coryphées d'il y a quinze ans ? Quelle décadence dans celles de maintenant ! ma fille exceptée, bien entendu. En 1866, quel peloton ! Baratte, Sanlaville, Montaubry, Brach, Éline Volter, Villeroy, Ribet, Georgeault, Rust, Pilatte ! C'étaient des danseuses, et c'étaient des femmes. On travaillait dur dans ce temps-là, et pourquoi ? Parce qu'il y avait encore une autorité maternelle ; mais il n'y a plus rien du tout aujourd'hui... Et tout ça, voyez-vous, c'est un peu la faute de monsieur Perrin... Oh ! il avait du mérite, je sais bien, il a requinqué l'Opéra, il s'occupait beaucoup de son théâtre, il était équitable aux examens, il recevait des tas de recommandations de ministres, de députés, de sénateurs... Oui, mon cher monsieur, il y avait sous l'Empire des gamines de quinze ans qui étaient déjà poussées par des sénateurs... et encore aujourd'hui, d'ailleurs... Eh bien, monsieur Perrin ne tenait aucun compte de toutes ces intrigues-là ; mais ça ne fait rien, il ne s'occupait

pas assez de la danse, ou plutôt il ne s'en occupait pas comme il aurait fallu.

— Ah ! et comment aurait-il fallu ?...

— Comment ? D'abord monsieur Perrin aurait dû nous réunir toutes dans son cabinet et nous consulter, nous, les mères ! Nous connaissons l'Opéra, nous autres, et moi surtout, moi qui, depuis vingt-cinq ans, ai mis deux filles et trois nièces dans la danse... Eh bien, nous aurions été toutes d'accord pour dire à monsieur Perrin : « Monsieur, l'autorité maternelle s'en va et la danse avec elle. Il faut rétablir l'autorité maternelle, et ça dépend de vous. »

— De monsieur Perrin ?

— Oui, et je vais vous dire pourquoi. Monsieur Roqueplan avait du bon, mais il a fait une faute... que Dieu la lui pardonne !... Il a interdit aux mères le foyer de la danse, et nous ne pouvons plus surveiller nos enfants. Du temps de monsieur Roqueplan, ça n'était qu'une inconvenance d'exclure les mères, maintenant c'est une calamité.

— Quelle différence ?

— La différence, c'est que monsieur Roqueplan ne laissait pas entrer dans les coulisses un tas de petit

farceurs qui, à présent, s'installent ici comme chez eux, et qui viennent nous débaucher nos filles sans notre consentement. Monsieur Roqueplan n'aimait pas les jeunes gens. Il fallait avoir des poils gris sous le menton pour mettre le nez sur le théâtre, et alors il ne venait ici, ou que des artistes, gens sans importance, ou que des hommes sérieux, qui donnaient de bons conseils à nos enfants. Ils leur disaient : « Travaille, ma petite, ne manque pas tes leçons, et je te ferai cadeau d'une petite paire de boucles d'oreilles pour ta fête... » C'étaient monsieur P***, et monsieur G***, et monsieur B***, de vrais amateurs, qui savaient que la danse est un rude métier et qu'on ne travaille pas si, dans les commencements, on n'est pas un peu misérable. Pauvre M. G*** ! il est mort l'année dernière. Un véritable père pour les danseuses ! Il avait chez lui, dans son salon, une grande glace, un plan incliné et des barres d'appui, il avait appris à jouer un peu de violon, et quand nos fillettes arrivaient chez lui : « Allons, quelques pirouettes et quelques pointes, mes petits chats, et puis après, un bon dîner. »

Il les accompagnait sur son violon, il les tenait là au travail pendant une heure et il savait les faire transpirer. Allez donc me trouver un autre monsieur

G*** dans le foyer de la danse. Oh ! tant que vous voudrez, des gâte-métier qui disent à nos petites : « Viens souper ce soir, viens à Mabilles, viens au bal de l'Opéra, balance donc ta respectable mère... Et un beau soir elles se laissent pincer, elles nous filent entre les doigts après le spectacle, et elles nous reviennent au petit jour... quand elles nous reviennent. Comment voulez-vous après ça qu'elles se éveillent à des sept heures du matin, pour aller à huit se décarcasser à la leçon de madame Zina ? C'est par là que la danse périra.

— Je ne vous dis pas le contraire, mais qu'est-ce que monsieur Vaucorbeil pourrait faire aujourd'hui ?...

— Ce qu'il pourrait faire ! Une chose bien simple pour commencer... Flanquer à la porte des coulisses de l'Opéra, par mesure générale, tout ce qui n'a pas quarante-cinq ans. Ainsi, l'autre jour, monsieur Vaucorbeil a fait coller une petite affiche : que les hommes ne devaient se présenter sur le théâtre qu'en habit de ville. Eh bien, il n'y aurait qu'à ajouter : *et au-dessus de quarante-cinq ans*. Quand un homme a passé la quarantaine, c'est déjà une garantie pour une mère. Puis ensuite, que diable ! il connaît du monde, il a des relations, monsieur Vaucorbeil. Eh

bien, il devrait se mettre en campagne et refaire un petit noyau de vieux habitués qui s'entendraient avec nous et sauveraient nos filles de la perdition. Il est le maître chez lui maintenant, monsieur Vaucorbeil. Autrefois, je ne dis pas, du temps de la maison de l'Empereur, un tas de gens pouvaient forcer la porte, et il y avait beaucoup de ces messieurs qui s'autorisaient de leur position près de l'Empereur pour faire faire des bêtises à nos filles... A ce point que ça m'inquiétait pour l'empire... Je voyais venir des catastrophes... J'ai dit plus d'une fois à monsieur Paroisse: « Mon ami, l'Empereur est mal entouré... « tous ces messieurs qui font faire des bêtises à « nos filles, tu verras qu'ils feront faire des bêtises à « l'Empereur. » Cela n'a pas manqué. Vous savez que ça n'a pas bien fini, l'empire.

— Non, pas très bien...

— Enfin, il y aurait une autre réforme capitale... Une réforme dans les jurys d'examen... Ils ne sont pas mal composés, ces jurys... Ils offrent des garanties, mais il y manque quelque chose.

— Quoi donc?

— Il y manque des mères.

— Oh! oh!

— Certainement... mais de vraies mères, des mères comme moi... et alors on ne tiendrait pas seulement compte aux enfants de leurs dispositions pour la danse, on s'occuperait aussi de leur conduite morale. On ne ferait pas avancer de petites debaillées qui ont dans les coulisses des tenues et des conversations à embarrasser les pompiers, qui pourtant ne sont pas bégueules, car ils sont habitués au service des théâtres. Ce n'est pas mes filles qui permettraient à personne la moindre familiarité en public. Je leur dis toujours : « De la tenue, mes enfants, de la tenue à l'Opéra, devant le monde... Il n'y a pas de considération sans ça. » Une fois chez soi, par exemple, les portes fermées, n'est-ce pas? Quand on est né dans la pauvreté, on est obligé à bien des choses qui seraient peut-être coupables de la part de femmes ayant deux cent mille livres de rente. La société est mal faite, voyez-vous, mais enfin il faut s'en arranger et la prendre comme elle est.

LA CLASSE DES PETITES.

Une grande salle carrée, le plancher légèrement incliné, un poêle de faïence, des banquettes pour les

mères, une chaise de paille pour le professeur, voilà le décor. Des barres d'appui courent le long des murs. Le jour tombe d'en haut, brutal et cru.

La leçon n'est pas commencée; tapage infernal... quinze petites gamines riant, criant, gambadant, piaillant, hurlant, absolument déchaînées; galopades, glissades, bourrades et bousculades, le tout entremêlé gaiement d'entrechats et de pirouettes.

Calmes et sereines au milieu de ce brouhaha, les mères. Elles sont là une dizaine, installées sur leurs banquettes, sommeillant, tricotant, tapissant, lisant le *Petit Journal*.

Les gamines sont en costume de danse... Décolletées, bras nus, robes de mousseline blanche, ceinture de soie bleue, rouge, rose, chaussons de coutil gris vingt fois piqués et repiqués... Presque toutes maigres, grêles, efflanquées, mal peignées, mal débarbouillées, mais un air de hardiesse, de courage et de bonne humeur.

Elles aiment leur état, elles aiment l'Opéra, elles aiment la danse. Leur métier est rude, mais elles l'adorent. C'est la grande vertu de ce petit monde.

Il faut se lever avant le jour en hiver pour venir à huit heures à la leçon, et le soir, après le spectacle,

regagner à pied, sous la pluie, dans la neige, Montmartre ou les Batignolles. L'omnibus coûte six sous et les appointements sont minces... Pour les petites, vingt sous quand elles figurent le soir à l'Opéra... Puis devenues grandes, elles entrent dans le second quadrille et gagnent de sept à neuf cents francs par an.

Après quoi, elles avancent lentement, méthodiquement, car la hiérarchie de la danse est aussi étroite, aussi rigoureuse que la hiérarchie de l'armée, aussi hérissée d'examens, de concours et d'inspections. Du second quadrille, on passe dans le premier, de mille à onze cents francs; du premier quadrille dans les secondes coryphées, de treize à quatorze cents francs; des secondes coryphées dans les premières, quinze cents francs.

Enfin, après des années et des années, petit sujet!... On devient petit sujet!... de seize cents francs à deux mille francs. C'est la fortune! c'est la gloire! Voilà le rêve de ces bambines! Voilà ce qui leur aura coûté tant de larmes et tant de calottes, car on ne sait pas de combien de travail et de misère est faite une pirouette de danseuse.

Le professeur arrive... Il paraît, son violon à la

main. Aussitôt, du fond de la salle, avec des cris aigus, les petites s'élancent comme une trombe. Elles se jettent sur le maître de danse, l'entourent, le prennent d'assaut.

— Bonjour, m'sieu... Ça va bien, m'sieu... Bonjour, m'sieu... V'là un petit bouquet pour vous, m'sieu...

Lui les embrasse, mais dans cette bagarre, tremblant pour son violon, il le tient en l'air, le plus en l'air possible... Il essaie de les calmer...

— Bonjour, mes enfants, bonjour... Allons... allons... c'est bien... c'est bien... A vos places, mes enfants, et commençons.

Mais baste... Cette nuée de petits pierrots reprend son vol. La même course folle qui les a apportées les remporte. Le tapage redouble. Le maître de danse répète comme un refrain :

— Allons, mes enfants, à vos places... à vos places...

Il dit cela sans conviction, c'est ainsi tous les matins. Il en a pris son parti; il sait qu'il faut laisser passer cette petite rage de bruit et de mouvement. Il tire cependant quelques accords de son violon, des accords plaintifs, timides, suppliants.

Les petites enragées n'entendent rien, ni la voix, ni le violon. Elles ont imaginé une espèce de farandole, et serpentent avec une rapidité fantastique autour du maître de danse, tout en évitant de tomber dans les griffes de leurs respectables mères. Le professeur élève la voix.

— Allons, mesdemoiselles, en voilà assez. A vos places... à vos places.

Le ton devient sévère. Il y a de la résolution, de la colère, de la menace dans les coups d'archet; mais la crise est, à ce qu'il paraît, ce matin, plus aiguë qu'à l'ordinaire.

— Qu'est-ce qu'elles ont donc aujourd'hui, les petites mâtines? s'écrie le maître de danse.

Les appels de la voix et du violon sont désespérés furieux.

— A vos places... et tout de suite... à vos places...

Le pauvre homme ne parle plus, il crie. Rien n'y fait. La farandole continue. C'est une révolte. Le professeur alors se tourne vers les mères, et complètement découragé :

-- Voyez, mesdames, voyez...

Les mères se lèvent, terribles, redoutables. Elles s'élancent. C'est une charge, une véritable charge de

grosse, de très grosse cavalerie. Elles attrapent celle-ci par le bras, celle-là par l'oreille, cette autre par le cou... et v'li, et v'lan, les torgnoles pleuvent serré. Les petites, écrasées, domptées, se réunissent en tas au milieu de la salle et restent là, essouffées, hale-tantes, maintenues par un cordon maternel. Les voilà prises, les voilà bloquées. Plus de résistance possible, il faut se résigner. Les mères retournent à leur tricot et à leur lecture.

Les gamines, gentiment, en deux coups de main, font bouffer leurs jupes de mousseline, rajustent leurs ceintures, relèvent les boucles folles qui leur tombent sur les yeux. Elles se remettent, respirent, soufflent un peu.

Le maître de danse se pose, met son violon à l'épaule. Il lève son archet, il attaque, et toutes, dès la première note, courent se ranger autour de la salle, le long des murs, par rang de taille. Le professeur n'a pas une parole à dire pour faire manœuvrer son petit escadron. Le violon a son langage pour les danseuses, tout comme le clairon pour les hussards.

Les quinze petites mains droites des quinze petites danseuses empoignent la barre d'en bas, pendant que les quinze petites jambes gauches vont se camper

carrément, d'un seul jet, sur la barre d'en haut... Trémolo prolongé du violon. Et sur ce trémolo elles restent accrochées à la barre, les têtes renversées, les reins cambrés, les poitrines bombées, les veines tendues... Fin du trémolo. Les petits pieds retombent par terre, les petites mains lâchent la barre. Repos.

Le violon reprend sa chanson. Cette fois c'est la position contraire : la main gauche à la barre d'en bas, le pied droit à la barre d'en haut. Sur le trémolo obstiné de son violon, le professeur parle...

— Allons... Les genoux en dehors. Les talons en avant. Forcez sur le plié, mademoiselle Paroisse. Forcez... encore... encore...

Les pauvres petites s'étirent, s'allongent, forcent sur le plié. Les positions changent chaque fois que change la mélodie jouée par le violon. Les voilà toutes tenant la barre de la main gauche et comme fichées en terre sur la pointe du pied gauche. Les jambes droites se mettent à battre les jambes gauches. Le violon va plus vite, et les petites jambes, elles aussi, vont plus vite, plus vite, marquant la mesure. Les corps sont légèrement renversés en arrière, et toutes ces chevelures brunes et blondes pendent au hasard, à tort et à travers.

La main droite tient la barre... Le corps est droit, et tous les pieds gauches vont se nicher dans toutes les mains gauches... Trémolo du violon. Elles restent ainsi, roides, immobiles, contractées, en l'air sur la pointe du pied droit... Puis, tout d'un coup, brusque renversement, et les pieds droits vont à leur tour se camper dans les mains droites, pendant que la main gauche tient la barre.

Ces exercices de la barre sont les gammes de la danse. C'est la première partie de la leçon, la plus maussade et la plus dure. Les gammes terminées, toutes viennent se ranger sur trois rangs, cinq par cinq, au milieu de la salle. Le professeur parle cette fois, et toutes à sa voix docilement obéissent :

— Allons... sur les pointes... Ballonné... Fondu... Assemblez, soutenez... La jambe droite en arrière... Grand rond de jambe fouetté... Mademoiselle Mitaine... Il a été très mauvais votre rond de jambe fouetté... Assemblez... Fondu... Assemblez... Fondu... Soutenez sur les pointes... Avancez l'épaule droite... la tête légèrement inclinée vers l'épaule gauche... Levez le bras droit... Regardez par-dessous le bras... Souriez... Souriez... Ce n'est pas un sourire ce que tu fais là... toi... oui... toi Joséphine... c'est

une grimace... Souriez... Souriez... Souriez-moi un peu mieux que ça...

Que deviendront-elles ces quinze gamines qui *piochent* en ce moment le sourire de la danseuse? Quel sera le résultat de toutes ces pirouettes et de tous ces ronds de jambe?

Un soir, c'était dans le cabinet de Nestor Roqueplan, alors directeur de l'Opéra... deux ou trois vieux habitués de l'Opéra étaient là, fumant et bavardant au coin de la cheminée... Il y a bien de cela une vingtaine d'années... Roqueplan furetait dans de vieux papiers.

— Tiens, nous dit-il tout d'un coup, une feuille d'épargement des coryphées de 1838...

Les coryphées de 1838! Un tas de souvenirs se réveillèrent dans le cœur des vieux habitués, et ils se mirent à chercher ce qu'elles avaient bien pu devenir, les coryphées de 1838... Ils retrouvèrent, celle-ci dans les chœurs de l'Opéra-Comique, celle-là gérante d'un hôtel meublé à Montmartre; cette autre avait épousé un agent de change, et cette autre un comique du boulevard... Et des deux dernières coryphées qui avaient signé en 1838 sur ce papier jauni, l'une était pairesse d'Angleterre, l'autre mercière à Dijon.

Voici maintenant le tour des variations... Toutes viennent se ranger en cercle autour du professeur, et là, sérieuses, attentives, elles écoutent une dictée d'une espèce toute particulière... Ce n'est pas seulement de l'oreille qu'on l'écoute, c'est aussi du regard... Le professeur est assis... Un doigt de chacune de ses mains représente les deux jambes de la danseuse, et tout en dictant son programme : *attitude, pas de bourrée, glissade, entrechat, temps de cuisse, etc.*, il danse la variation avec ses deux doigts... Les petites également avec deux doigts répètent la variation, et, des pieds à la tête, sur place, oscillent, ondulent et se balancent...

— Est-ce bien compris ? demande le professeur.

— Oui, m'sieu... oui, m'sieu...

— En position alors.

Elles courent lestement à leurs places... Le professeur racle son violon, et les jambes, à leur tour, se mettent à danser ce petit pas d'abord dansé par les doigts.

Les variations succèdent aux variations sans la moindre trace de lassitude ou d'ennui. Ces petits corps, d'apparence si grêle, sont assouplis et endurcis par ce rude travail... Lorsque, après une heure et

demie d'attitudes et d'entrechats, le professeur lève la séance et déclare la leçon terminée, les cris et les galopades recommencent de plus belle, mais les mères sont là qui veillent. Elles font une nouvelle charge et, vrais chiens de berger, poussent, bon gré malgré, le petit troupeau récalcitrant vers le vestiaire où pendent, accrochées à des patères de bois blanc, de méchantes petites robes de laine usées et rapiécées.

Une des mères se fait remarquer par son impatience :

— Veux-tu bien vite aller te rhabiller ! dit-elle à sa fille.

— Eh ! maman, nous avons bien le temps, répond la petite.

— Mais non, nous n'avons pas bien le temps... C'est aujourd'hui mercredi et ton frère nous attend à son église.

Et la mère voyant un peu d'étonnement dans mes yeux :

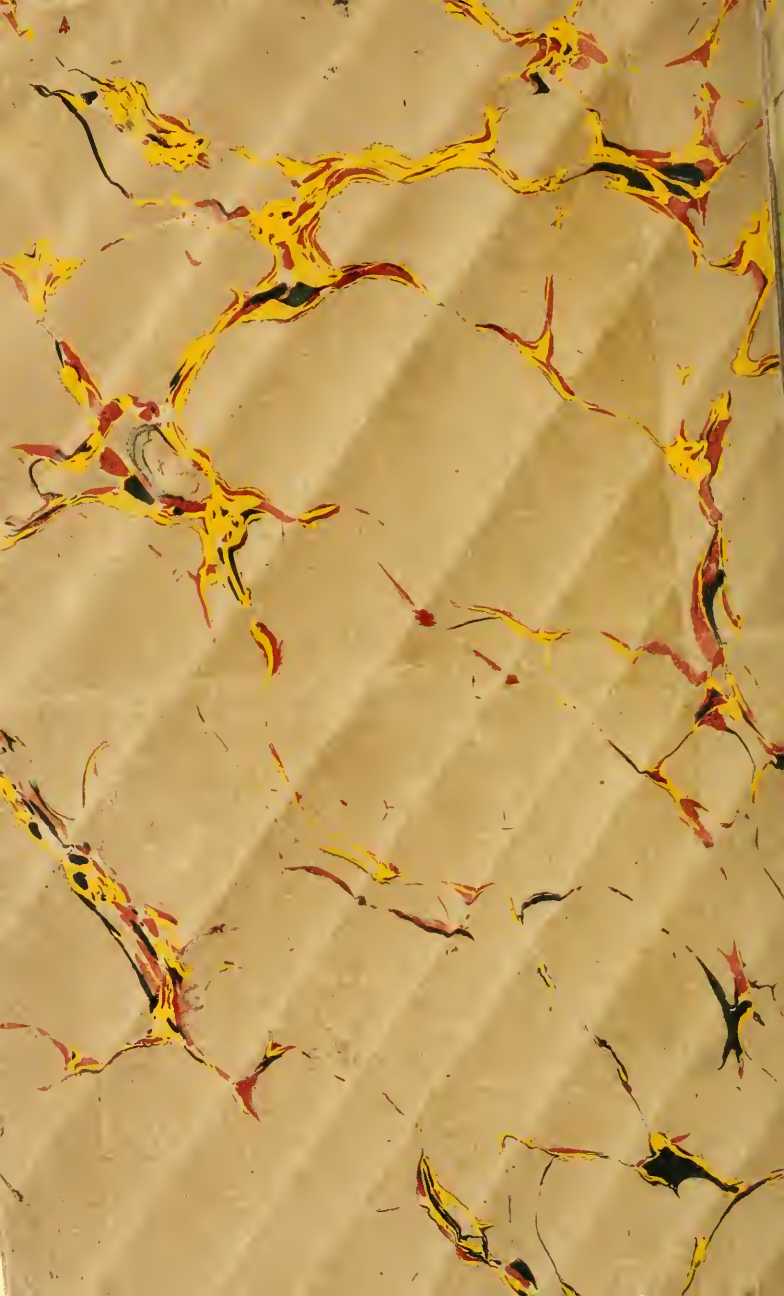
— Eh oui, Monsieur .. Le petit est enfant de chœur à Notre-Dame de Lorette. Il servait ce matin la messe de dix heures. Il a une jolie voix et le maître de chapelle est très content de lui... Tenez,

demain, à midi, il y a un bel enterrement, une grande deuxième classe, et le gamin doit chanter un solo... un *Agnus Dei*... C'est pour midi, midi pour le quart . comme à l'Opéra... Vous pouvez venir, si ça vous amuse.

FIN

TABLE

	Pages
LES PETITES CARDINAL.	
MADAME CANIVET.	29
LE PROGRAMME DE MONSIEUR CARDINAL . .	35
PAULINE CARDINAL.	53
VIRGINIE CARDINAL.	73
LE FEU D'ARTIFICE.	95
LA PÉNÉLOPE.	119
PENDANT L'ÉMEUTE.	147
RÉGÉNÉRÉS.	167
UN BUDGET PARISIEN.	191
LA BOULE NOIRE.	207
A L'OPÉRA.	229



PQ
2273
P4
1889

Halévy, Ludovic
Les petites Cardinal

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

